DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 1, partie 6 (n°43-50), Bruxelles, 7 novembre 1896-26 décembre 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir(at)ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/



SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 43

7 novembre 1896

LA JEUNE DE LOUE :

SOMMAIRE:

Arnold Goffin. — La Belle au Bois dormant.
Paul Arden. — Et son orgueil eut beau faire...
Maurice Cartuyvels. — Sonnets.
Francis de Croisset. — Petits poèmes.
Valère Gille. — Alcime et Bacchylis.
Fernand Severin — Naguère.
Lucien de Busscher. — Invocation à Pan.
Léon Paschal. — Vers.
Iwan Gilkin. — Hermaphrodite.
Rhamsès II. — Sabbat.
Bibliographie.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois. PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.

Le Numéro : 25 centimes.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : Max Waller (Maurice Warlomont)
Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du ler de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

recessor

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

The relief offer I Edited to 14 Hore	
La Jeune Belgique, première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec- tion complète	75 00
tion complète	7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold Wallner, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN	7 50
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts	4 00
volumes in-12	6 00
la vie romaine. Volume in-16	3 50
Publication de la Librairie Léon Vanier	
En vente chez H. Lamertin, Libraire à Brux	xelles
Paul Verlaine. — Sagesse, nouvelle édition — Dédicaces, tirage sur hollande numé-	3 50
roté avec autographe de l'auteur.	6 00
- Edition ordinaire	3 50
— Quinze jours en Hollande, prose	5 00
Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 oo et	3 50
Jules Laforgue. — Poésies complètes, édition dé- finitive contenant : Les Complain- tes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les	
Derniers vers. 1 volume	6 00
ARTHUR RIMBAUT Poésies complètes, édition	
définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — Les Amours jaunes	3 50
JEAN MORÉAS. — Les Syrtes	3 50
- Les Cantilènes	3 50
– Le Pèlerin passionné	3 50
- Autant en emporte le vent	3 00
STUART MERILL. — Les fastes	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets.	
	3 50
EDMOND PILON. — Poimes de mes soirs	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — Cloches en la nuit	3 50 3 50
 Une belle dame passa Trois dialogues nocturnes, prose . 	2 00
Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes	3 50 3 50
Henri Degron. — Corbeille ancienne. ·	3 00
Emmanuel Signoret.—Lelivredel' Amitié, poème.	3 00
Charles Vignier. Centon	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — Toute la Comédie.	3 50
HECTOR CHAINAYE. — L'âme des choses, poème	3 00
en prose	2 00
型等 医西西耳氏管 医克里克氏病 医克里克氏	

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

rédaction et administration 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES Fondateur: Max WALLER
Secrétaires FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

La Belle au Bois dormant (1)

« Voilà donc enfin, là-bas, à la lisière incandescente du Septentrion, sous ce lambeau de pourpre braiséante, sous le dais incendié des nuages, la forêt ensorcelée, ardente et sombre... Et je veux, ce soir même, pousser le poitrail de mon cheval dans ces taillis touffus, fouler l'humus immémorial, feuilles et branches mortes, que les hivers, depuis les origines, accumulèrent...

» Sauvegardé d'effroi, cet énorme sépulcre, verdoyant ou desséché, mais toujours ténébreux, opprime la contrée de son mystère irrésolu et redoutable; aussi, le bruit divulgué dans ce Royaume, la clameur propagée et qui me précédait, de ma téméraire entreprise, ameutèrent les peuples, convoquèrent les foules aux carrefours des routes, sur les places publiques, aux portes des villes, pour, à mon passage, bénir mon audace et l'encourager... »

L'étrange bois, son exorbitante végétation somptueusement rougie déjà des teintes vespérales, les feuillages érubescents, la mousse mordorée des troncs semblent, ainsi apparus avec l'aspect anticipé d'une arrière-saison précoce, signifier au voyageur mille présages adverses. — Noyées d'herbes folles et de chardons, au milieu de la diffuse vie pullulante, de l'inexpugnable fouillis des ramures, des routes s'estompent que la périodique dépouille de la forêt a jonchées... A demi écroulées, des branches restent suspendues parmi le lierre tenace et verni, et les lianes grimpantes; de géantes fougères et des graminées s'élancent du sol, cachant les arbres éboulés sur lesquels les feuilles jaunies associent leur rouille

à l'acide fraîcheur de récents bourgeons.

Le Prince chemine, cependant, sous les solennels arceaux entrecroisés des cimes, au travers les fourrés et les fondrières, le pas assourdi par le tapis feutré qui protège la terre, jusqu'à ce que quelque pâle clairière l'arrête, — ombre, silence, grisante oasis d'air et d'espace au milieu de ce désert végétal, semblable à un puits, du fond duquel apercevoir le lointain ciel surprenant et les astres...

Parfois le terrain vallonné dénonce des vestiges de pelouses, l'ancien tracé assauvagi de massifs et de quinconces gras d'herbe et de fleurs exagérées d'où rampent, s'éparpillent et s'échevêlent les pampres émancipés et les plantes épanouies : -Broussaille constellée de roses délicieuses et farouches; buissons d'œillets surodorants qui secouent leur parfum poivré et languide; clématites crucifères, sombres et violettes; capucines dont les corolles, par grappes, festonnent les rameaux voisins, avivant du cinabre de leurs pétales, de la stridente écarlate, du velours orangé ou bruni de leurs clochettes le fond mouvant de verdure; belles de nuit qui offrent la pureté enivrante de leur blanc calice soyeux ourlé de bleu et de rose parmi la complication du chèvrefeuille ou des mûriers prolifères... Une rousse buée exalte les secrètes profondeurs sylvestres; entre les arcades, les voûtes surbaissées des chênes hautains et des hêtres, la futaie fabuleuse, les sapins pyramidaux et les bouleaux argentés, les rayons tamisés du déclinant soleil dégouttent, de surface en surface, comme des larmes ignées de lumière... Les brumes nocturnes, en même temps, sourdent de toutes parts, des sommets et de la terre, féerie crépusculaire qui obombre une longue allée de saules démesurés dont les racines se desalterent en une étroite pièce d'eau, opaque

⁽¹⁾ Conte extrait d'un recueil à paraître prochainement : LE THYRSE, proses florencées.

et noir vivier où de liquides lueurs flageolent ainsi que de sanglants nénuphars.

Au fond de l'incertaine perspective, envahi de parasites, vermiculé et rongé de moisissures, un ruineux et singulier édifice surgit, distinct à peine de l'organique efflorescence forestière qui l'envahit et le mine; — suzerain, malgré l'injure et le dégât du temps, avec sa fière porte seigneuriale surplombée d'un linteau disjoint dont le marbre s'entaille d'illisibles armoiries et ses fenêtres descellées qu'une prodigieuse vigne étreint de ses sarments nerveux...

Assis sur une souche écroulée, indécis, à présent, effrayé de son aventureux projet et d'être venu, seul et insolite, troubler la paix légendaire de ce somnolent paysage, le Prince s'intimide de s'y sentir tellement étranger, intrus, presque sacrilège, et poursuivi de la soupçonneuse curiosité défiante de fauves, d'oiseaux et d'insectes sans nombre, affolés, stupéfaits de l'apparition de ce transfuge du monde et qui, réfugiés dans les anfractuosités, derrière les collines, blottis au creux des arbres, au sein de la pénombre propice, à ses pieds, au dessus de sa tête, à ses côtés, épient et accompagnent chacun de ses mouvements de leurs yeux effarés; ou, surpris de l'approche inouïe de ses pas, se dispersent ou bruyamment s'envolent.

La marche contrariée par l'occulte entrave, l'invisible coalition des choses, la sournoise inertie de cette nature, jalouse et avare gardienne du palais envoûté, et conjurée contre la créature hardie qui transgresse son domaine, — combattu entre sa volonté et son émoi, le Prince hésite, discute, recule... Les spécieuses ténèbres circonviennent les clartés éparses, étouffent les feux mouvants et glauques attardés à la superficie miroitante ou moirée des feuilles et des eaux, éloignent encore, à l'extrémité de l'avenue, le fuligineux spectre monumental dont la confuse silhouette saillait sur les verdâtres grisailles du soir : — la nuit tombe.

De l'inconnu obscurciqui l'assiège et l'oppresse, flore vierge, sacrée ou maudite; labyrinthe que son cœur timoré hérisse d'obstacles, d'embuscades et de trahisons; de tout ce convulsif univers voilé, des bruits émanent et de sanglotantes clameurs, — plaintes, cris, rumeurs indéfinies ou gémissements, — obsécration nocturne, prière, qui, répercutés, décroissent ou, longtemps, se perpétuent, vibrent et murmurent... Une branche

parfois se détache, vermoulue, dégringole avec fracas, fait taire une minute l'inexprimable chuchotement; de frôlants galops glissent, aussi, comme l'exode éperdu de hordes animales forlancées par l'instinctive aperception de quelque cataclysme.

Proches, distantes, souterraines, ailées, les mille voix de l'abime implorent, objurguent, sollicitent, tantôt, ou ordonnent, entremêlent leurs échos contradictoires dans l'esprit anxieux de l'explorateur; et lorsque de réelles paroles retentissent, il les écoute d'une oreille incrédule, sans discerner si elles proviennent de l'augurale bouche sardonique de quelque hamadryade ou si, jouet d'un songe, l'ambiguité de ce discours exprime seulement ses propres conseils, son intime pensée découragée par la fatigue et la nuit:

— « Que la certitude te suffise, ô prince persévérant, du mérite de ton entreprise! Embaume l'intact souvenir de cette vision irrésolue qu'aucun mortel, poète même ou mage, n'est digne ni capable de vivre! Hélas! cette innocente Épiménide ne se ranimerait que pour vieillir et, qui sait? ayant tout appris pendant son mutisme prolongé, ressusciterait-elle d'une intarissable loquacité, — et savante! Respecte-la donc, vivante effigie immaculée sur le socle de son éternité! Sa douceur, au reste, appartient toute au marbre illusoire du maléfice, et le baiser qui lui transmettrait ta vitalité te désenchanterait—car les siècles lui ont communiqué, avec la posture; l'âme glacée d'une statue...

» O bon jeune homme écervelé, ignores-tu vraiment que l'amour est l'un des masques, à peine fardés, de la mort!... Méfie-toi, désormais, des perfides apparences que ton imagination créa, — décevantes et amères... Sans doute, la Princesse endormie commença-t-elle d'exister, et son palais suranné au milieu des eaux, à l'heure seulement où ton loisir énamouré t'induisit à troubler leur torpeur mythologique!... »

Prédictions et sentences atrabilaires, blasées dans sa mémoire, à son réveil, et dont l'insidieuse impression dissolvante renforce plutôt, maintenant, la splendeur initiale du matin qui couronne d'une délicieusement disparate auréole, gracieuse et naïve, l'austérité auguste de la Forêt, antique toujours, mais nouvelle, soucieuse et brillante... Le mélancolique château avec ses fenêtres béantes, avides d'air et de primevère, orne et pavoise sa

vétusté; et la léthargie même s'anime, de l'étang dont les froides ondes translucides, étoilées de nymphéas, décèlent leurs souples plantes aquatiques et la fuite argentée des poissons...

D'un pied délibéré, le Prince gravit le perron au haut duquel un veneur se tient, la trompe de chasse à la main, debout, figé dans l'attitude de son geste interrompu.... A chaque palier, en des antichambres, partout, lapidifiée, soudain. au milieu de mouvements que le sortilège a éternisés, une population domestique et militaire sommeille, fantastique de réalité démentie, saupoudrée d'une impalpable et compacte poussière cotonneuse, pulvérulent linceul peu à peu accumulé et qui, uniforme, s'étend sur les choses et les gens... Au vacarme des pas du tardif visiteur, des craquements répliquent, provenus des murs et des meubles: les parquets ébranlés disjoignent leurs lames désagrégées ou, tout à coup, cèdent sous son pied, s'effondrent au vide humide des soussols...

(La suite au prochain numéro.) ARNOLD GOFFIN.

Et son orgueil eut beau faire....

descriptin out a on A Madame Lise d' Urlet.

Et je t'ai bien aimée, ô femme!

Femme blonde... Sous la discrétion des tulles clairs ton teint pâle comme du lait s'illuminait ainsi qu'une porcelaine fragile de veilleuse et l'émotion de nous voir était la luciole que ton naissant amour enflammait en toi-même, éclairant par dedans tout ton être.

Et dans ton regard bleu profond, mon regard s'enfonçait, maître déjà.

Femme blonde... Tu passas, troublée, et je vis derrière ton fier et lent départ, comme des sourires radieux que tu perdais.

Puis, je t'ai rencontrée encore et j'aiosé te dire... Oh! je ne t'ai pas dit: tu es belle, tu es douce, tu es bonne. Je t'ai dit: je t'aime!

Et j'ai aimé ta laideur. Ta laideur, car, tu n'as pas aux lèvres le caillot vermeil, aux joues la carnation d'ambre rose, au front la crespelure d'une torsade de jais, à la gorge l'orgueil de deux seins qui s'érigent, d'ivoire frémissant, au corps entier l'harmonie de lignes souplement exquises, — dont mon rêve d'adolescent jadis avait paré une beauté de chimérique espoir.

Et j'ai aimé tes hautaines colères et tes mauvais

dédains. Tes colères, tes dédains, car tu n'as pas la tendresse aux immenses bontés, ton cœur ne sait pas les douceurs des compassions, ni ta bouche la caresse des mots de réconfort aux infortunes; tu ne sais pas que l'on peut consoler un désespoir, tu n'as pas enfin tout ce splendide amour dont j'auréolais une créature d'idéal.

Mais que m'importe, — si je t'aime? Et je t'ai bien aimée, ô femme!

Et de tes lèvres à mes lèvres dans la saveur d'un long baiser qui durait ce que dure une longue haleine, lors que s'écrasait sur ma peau frissonnante la chair chaude de tes deux beaux seins blancs: beaux puisque je t'aimais! de tes lèvres à mes lèvres ton aveu s'est dit. Et mes yeux dans tes yeux pouvaient épeler le triomphe mauvais qui chantait ta possession suprême, infinie, de moi — esclave.

Tu m'aimais, tu m'aimes; mais il te faut me posséder, impuissant vaincu, seule chair, seul cœur — sans raison sans volonté, sans pouvoir.

Tu as voulu de moi des actes fous; et tu m'as arraché des promesses de démence durant qu'en tes bras de nerfs tu serrais mon corps qui t'écrasait; la folie du plaisir de ton baiser, j'ai tout promis; et dans l'espoir de l'ivresse nouvelle que j'implorais de t'étreindre — j'ai tout fait.

Et ton orgueuil en voulut plus encore.

Tu as souhaité que je clamasse au monde la fureur splendide de nos caresses, que je dise en des vers immmortels ta chair souveraine et victorieuse. La postérité devait connaître cette Femme blonde dont l'impérieux amour s'érigerait, triomphal à jamais, beau, grand comme un amour antique ou de légende.

A défaut d'un Dieu, disait Phryné, j'aimerais l'homme qui pourrait me faire déesse et elle aima l'artiste qui sut célébrer et léguer aux siècles la splendeur de son galbe dans le marbre de Kypris Aphrodite. Toi, tu voulus entendre clamer en de radieux poèmes magnifiques la fatale et souveraine magie de tes baisers et, modelée en mes vers, devait s'immortaliser la stature étrange de ton corps pâle.

Eprise de la beauté, mon âme d'artiste ne s'inquiéta pourtant pas de ce mensonge. Michel-Ange ne se fit-il pas un jour poète, reniant son sublime génie pour Vittoria Colonna dont l'amour voulait des vers et non pas sa gloire de peintre et non pas des baisers?

Et j'ai fait un chef-d'œuvre; je te célébrai,

Femme blonde, Femme que j'aime, en des vers plus fastueux que des vers du Dante immortalisant Béatrice. Mon poème ne fut qu'un divin cri d'adoration et je ne sais ce qui devait le plus être éternel, de toi-même, de la splendeur de notre amour ou de la superbe beauté de mon œuvre?

Et tu fus mieux que Laure, je fus plus que Pétrarque!

Mais en mon âme alors, très intimement, j'ai deviné des larmes: c'était mon bel art qui pleurait, car je lui avait menti...

Quoi! J'ai chanté ta beauté et tu n'étais pas belle; j'ai chanté ta bonté et tu n'étais pas bonne; j'ai chanté ta douceur et tu n'étais pas douce; j'ai chanté ton amour : est-ce que tu m'as aimé?

Aussi j'ai eu honte alors du sacrilège de mes vers et je n'ai pas voulu qu'on admirât le mensonge de mon chef-d'œuvre.

Et j'ai brûlé mes vers. Et je ne t'aime plus!
PAUL ARDEN.

SONNETS

T

Charles le Téméraire chez Louis XI.

A Francis de Croisset.

Sautant du destrier sans quitter sa houssine, Rapide, et deux flocons d'écume à l'éperon, Il traverse la salle et, du pied jusqu'au front, Reluit l'acier massif qu'un rayon damasquine.

Dans un grave bonjour le vieux roi glabre incline L'amulette qui tremble à son noir chaperon : Charle a superbe allure et son courroux est prompt! Louis est d'âme lente et de mine mesquine.

Pourtant, serment trahi vaut mieux que sang versé, Mieux que pompe inutile et défi peu sensé Ruse et prudence auront Bourgogne morte ou vive.

Et le roi vers le duc glisse d'un pas feutré, Tandis que dans le coin d'un vitrail en ogive Une araignée enlace un gros bourdon doré.

II

A la Vénus de Milo

Sans doute, devant toi, son cœur aura frémi De ne pouvoir d'un souffle animer la matière, Celui dont le ciseau comme un trait de lumière Eveilla la beauté de ton marbre endormi; Car tant qu'un sang grossier n'a pas coulé parmi Tes flancs de neige, et qu'on peut t'ouvrir toute entière Sans trouver un organe entre tes seins de pierre, Le Narcisse de chair n'est heureux qu'à demi:

Ton corps, comme le sien, n'est pas rempli d'entrailles! Il te plaint, sans sentir à quel point tu l'en railles, Déesse qui, dressant tes deux bras mutilés,

Sourde au taureau des sens qui s'émeut et qui beugle, Le soufflètes du bout de tes pieds étoilés, Bravant un monde obscur avec un front aveugle!

III

Marcus Aurelius Philosophus

L'esprit marquait ta place au Portique enchanté. Le sort te fit César, et, vingt ans, triste sage! Tu crûs devoir trôner dans ton noble esclavage Du Temple bestial au Cirque ensanglanté.

Tu portas tout le poids d'un règne tourmenté. Où chaque jour nouveau défaisait ton ouvrage, Sur ton cheval de guerre, au fond d'un camp sauvage, Nourri d'eau corrompue et de pain fermenté.

Tu fis, entre un Ciel vide et la Terre infertile, Souffrir, pour un labeur que tu sûs inutile, Le dieu méditatif qui rêvait sous ton front.

Le monde qui, par toi, ne fut meilleur ni pire Te dressa des autels comme à Claude et Néron, Et ton fils monstrueux recueillit ton Empire.

IV

Pétrone mourant

(Claudio Nerone imperante a. 66)

L'onde était tiède au fond des marbres bleus et verts Que ton sang peu à peu teignait en pourpre vive. Ta fin fut lente, exquise, et ta Muse lascive Charma ton bain sanglant en murmurant des vers.

Une rose effeuillée à fleur d'eau vogua vers Tes lèvres, et tu vis sous ton haleine oisive Les pétales glisser en flotille pensive Comme des nefs d'amour sur un calme univers.

Tel, beau praticien de langueur infinie!
Tu sûs en volupté changer ton agonie.
Il est doux de troquer dans les guerres du Nord

Les poisons de Neron pour le fer des framées, Et plus doux de tromper la vieillesse et la mort Par le sommeil au fond d'étuves parfumées. Valore

Tristesse à Bruges

à M. Paul Errera.

Jadis, chantant sa gloire au haut des carillons, Ce canal, aujourd'hui glacé comme un œil mort, Roulait des fleurs de lys et des Éperons d'or Dans Bruge au ciel riant par tous ses croisillons.

Étouffant le grand cri de la Flandre aux lions, Le sable lentement a coulé dans son port Et le nenufar pâle entr'ouvre l'eau qui dort Où glissait le reflet pourpré des pavillons.

A quoi bon tant d'amours, de haines et d'alarmes? Ces longs quais, cimentés par du sang et des larmes, Sont muets et déserts, et seul encor, sans bruit,

De loin en loin, un pont, courbant son arche, semble, Arrondissant son cercle au fil de l'eau qui tremble, Passer un anneau d'ombre au doigt du temps qui fuit.

MAURICE CARTUYVELS.

PETITS POEMES

Des pas légers...

Un arc-en-ciel dansait sur les coteaux mouillés Quand, par des pas légers, nous fûmes réveillés.

Et c'était deux à deux, nouant leurs bras moelleux, Et noyant la langueur de leurs longs regards bleus Dans une volupté que prolongeaient leurs lèvres, Des vierges que suivaient de blancs troupeaux de [chèvres!

Les seins dardés, le ventre clair, les pieds nerveux, Couvertes d'un manteau ruisselant de cheveux, Dans les moissons en fleurs, d'abeilles sillonnées, Elles semblaient, parmi les fleurs, des fleurs aînées!

Nous suivîmes longtemps des yeux leurs corps troublants.

Et nos bras vers leur croupe et leurs petits pieds blancs S'agitaient! Mais le vent, qui dans les bois soupire, Nous transmit les échos insolents de leur rire!

Veux-tu des Chants d'Amours?

Au Maître Catulle Mendès

Veux-tu des chants d'amour? mon vers sera câlin! Il aura la blancheur des lys, des mains, du lin. Il aura la douceur des flûtes qu'on devine Dans la forêt en fleur, quand le soleil décline. Il aura la langueur de son regard moelleux, Il aura l'infini des lacs bleus, des ciels bleus! Et sera plus fervent que les graves prières Montant, pour leurs enfants, du cœur triste des mères!

Mais quand l'heure tardive obscurcira tes yeux Je te dirai des vers que tu comprendras mieux! Des vers jolis garçons, nerveux et volontaires, Des vers caracolant comme des mousquetaires La main droite à la lèvre et la gauche à l'ectoc, Court mantel, feutre où danse une plume de coq! Oui! mes vers oublieux de tout, sauf de ta bouche Dresseront vers ton corps en un élan farouche. Le fougueux appétit d'une chair de vingt ans. Puis, ils t'enlaceront de leurs bras palpitants En un brusque désir de jeunesse et de fête, Et le mâle prendra la place du poète!

Rimes Féminines!

Palémone! sois douce et tendre pour me plaire!
Laisse-moi dérouler ta chevelure claire!
Laisse-moi dénouer, du bout de mes mains blanches,
Ta ceinture qui veut me dérober tes hanches!
Viens près de moi! plus près! plus près encor!

Ta lèvre de fraîcheur pour épancher ma fièvre!
Ta chair d'enfant pour baume à mes mains énervées!
Oh! sois bonne! unissons nos gorges soulevées,
Et mêlons comme un chant limpide de voyelles
Les humides baisers de nos lèvres jumelles!

Conversion

Non! malgré ta fraîcheur, Petite, et ta beauté
Je crains les lacs soyeux de ta perversité!
Je crains l'ongle brûlant tes doigts d'une aube rose,
En ta bouche, je crains la guêpe dans la rose,
Et je n'écoute plus tes petits pieds parleurs
Polis par mes baisers ou lustrés par mes pleurs!
Vois! l'hiver a poudré ses frimas sur ma tempe.
J'aime aujourd'hui l'étude, aux longs soirs, sous la lampe,
Mes péchés, doux ramiers au col couleur de vin
Roucouleurs et berceurs me caressent en vain!
Las du livre qui leurre et des lèvres qui mentent,
Je veux l'Aube promise à ceux qui se repentent!

Nocturne

Tressez vos doigts! Mêlez vos cheveux et vos lèvres, Beaux fantômes issus de mon esprit pervers, Dansez! et tendez-moi vos petits bras ouverts Pour que sur vos seins durs je martelle mes lèvres.

Dansez! l'ombre bleuâtre et lourde de ma chambre Recule et se dissout sous vos pas lumineux, Je suis de tous mes nerfs vos pieds vertigineux, Et hume en vos sueurs la fière odeur de l'ambre. Dansez! et frôlez-moi de vos gorges bombées, De vos doigts couleur d'aube et de vos cheveux longs! Cambrez-vous! caressez mon corps de vos reins blonds Que je baise vos chairs de luxure imbibées.

Faites-moi mal! dansez! mordez-moi! vos blessures Me ravissent! vos dents sont des êtres vivants! Je défaille! je meurs sous vos doigts énervants, Criblez mes membres las de coups et de morsures!

Faites crier mes os sous vos mains éperdues, Du talon, piétinez mon torse balafré. Que vos bouches courant sur mon corps torturé Fassent jaillir le sang de mes veines tendues!

Mais quand l'aube rêveuse aura fleuri ma chambre, Vous fuirez! trébuchant dans les plis de la nuit! Et j'entendrai longtemps l'inexprimable bruit De mon sang remplissant goutte à goutte la chambre.

FRANCIS DE CROISSET.

Alcime et Bacchylis

BACCHYLIS

A l'hiver, aux frimas, aux sévères couleurs Succède le printemps, la saison souriante; Les Zéphires partout ont réveillé les fleurs, La forêt berce au vent sa cime verdoyante.

ALCIME

Que m'importent les fleurs! la blonde Mélissa M'a fui. J'ai suspendu vainement sous son porche Des roses; La cruelle! elle me délaissa; Dans mes larmes, Eros, éteins enfin ta torche.

BACCHYLIS

La rosée irisée abreuve les coteaux, La mer voluptueuse argente sa volute, Le pâtre en regardant bondir ses blancs troupeaux Se plaît dans la bruyère à jouer de la flûte.

ALCIME

Quant à moi rien ne peut me charmer désormais, Ni le ruisseau joyeux, ni les fraîches corolles; L'enfant aux yeux mutins, l'ingrate que j'aimais Ne répond plus hélas! à mes tendres paroles.

BACCHYLIS

Sur le golfe d'azur déjà le matelot Ouvre sa voile au souffle embaumé de la brise, Sa barque glisse, fuit et se berce, et le flot Autour d'elle palpite, étincelle et s'irise.

ALCIME

Puissé-je te franchir, ô toi, stérile mer, Et dans la nuit voguer vers la rive d'Asie; Plus que tes flots, l'amour de mon cœur est amer, Plus que tes ouragans, je crains la jalousie.

BACCHYLIS

Au roi des bois feuillus, à Pan, dieu des chasseurs, Le chevrier heureux, consacre sa houlette, Sa besace, ses rêts et son chapeau de fleurs, Où la mélisse alterne avec la violette.

ALCIME

Eros, charmant Eros, divin adolescent, O le premier des dieux, tu domines le monde; A toi tout est soumis; c'est ton souffle puissant Qui règle l'univers, l'anime et le féconde.

BACCHYLIS

Déjà, dans les vergers brillants, les vignerons Fêtent Dyonisos, et couronnés de lierre, Mêlant aux iris d'or les frêles liserons, Foulent d'un pied léger la terre hospitalière.

ALCIME

J'oublie et ma cabane et le vieux potager. Pour qui sarcler encor le chiendent et la ronce? Aujourd'hui la ciguë envahit mon verger, La terre se ravine et partout se défonce.

BACCHYLIS

Autour des arbousiers, sur les roses en feu, L'abeille industrieuse en butinant voltige, Les essaims chatoyants bourdonnent dans l'air bleu, Et font les lys d'argent se courber sur leur tige.

ALCIME

Mélissa, chère abeille, ivre de ton baiser Quand je m'abandonnais aux amoureuses fièvres, Tu cachais l'aiguillon et prête à me blesser Tu distillais le miel suave sur mes lèvres.

BACCHYLIS

Les cailles tendrement chantent dans les sillons, Au bois les rossignols, les merles dans les vignes, L'hirondelle gazouille et les doux alcyons Mêlent leurs voix d'amour aux cantiques des cygnes.

ALCIME

Quand brillait dans la nuit la lune aux cornes d'or O cruelle! ta voix seule me semblait douce; Pouvais-je, en t'écoutant au loin, trouver encor Un charme aux gazonillis des oiseaux dans la mousse?

BACCHYLIS

Si les dieux, les marins, la forêt, les oiseaux Célèbrent le printemps et la beauté des choses, Ne faut-il pas aussi qu'ajustant les roseaux Je chante la saison aux couronnes de roses?

ALCIME

Moi, je veux, Bacchylis, consacrer tous mes chants A celle dont la bouche est un rose calice, A celle dont les yeux sont de purs diamants, Et dont le sein est fait du marbre le plus lisse. Valère Gille.

Naguère

Le soir, qui verse en nous le découragement, Descend, plus sombre d'heure en heure, sur les routes : J'hésite... Je suis las... Si tu m'aimes vraiment, Ne me laisse pas seul, de grâce, avec mes doutes.

Mais garde-toi pourtant, ami, de me parler! Car mon cœur est de ceux qu'une présence aimante, Si moroses qu'ils soient, suffit à consoler; A défaut de la voir, c'est assez qu'il la sente..

... Ou plutôt, non! Dis moi que tout n'est pas perdu; Que jusqu'en cet instant de disgrâce suprême. L'avenir s'offre intact à tout cœur résolu; Hélas! et, si tu peux, fais-moi croire à moi-même!... Mai 1896.

FERNAND SEVERIN.

Invocation à Pan

Le soir tombe, paré d'azur sombre et d'étoiles. Un à un, Sélénè va dépouiller les voiles Dont les brumes d'automne ont vêtu sa splendeur, Et des bois endormis monte la molle odeur De la rose tardive et des feuilles tombées. Ayant quitté ses sœurs sur leur tâche courbées, Lycoris va venir et je l'attends ici. Je l'aime. Elle m'a dit qu'elle m'aimait aussi Et ses yeux sont plus beaux que la riante Aurore. Pan, tu vis nos amours. Chaque jour je t'implore: Ma main sur ton autel fait couler le lait pur, Le miel blond et le vin jailli du raisin mûr. O Pan, dieu des forêts, toi le maître et le père, Moi, le berger Gallus, c'est en toi que j'espère: Que ce soir joigne enfin nos lèvres et nos fronts Et qu'il fasse plus doux les mots que nous dirons... LUCIEN DE BUSSCHER.

Vers

Je suis venu vers la masure et les vergers Où la mer est muette au sommeil des bergers.

Sur ses flots hasardeux mon songe s'épouvante; J'aperçois des vaisseaux y briser leur carêne, Et si la vague claire au bord des grèves chante, Sa voix couvre une ruse et déguise une haine.

En vain le crépuscule au ras des horizons Figure une Colchide et l'or de ses toisons.

J'ai pris loin d'elle, au long des fleurs, la simple route. Sur un tertre s'accoude une enfant qui sommeille; Elle tourne les yeux vers sa brebis qui broute, Se rendort, puis s'émeut au vol d'or d'une abeille.

Mais cette vie ombreuse et son calme apparent Ont des dangers voilés dont mon âme s'éprend. Ecoutez, vierge, un long sanglot parmi les flûtes Maudit l'attrait divin dont l'aube vêt vos lèvres; Mais j'aime, et pour le dire à vous, vierge, qui fûtes La seule que mon rêve eut nommée en ses fièvres...

Vers vous qui sommeillez sous l'arche des jasmins, Ma bouche n'ose et fervemment je joins les mains.

LÉON PASCHAL.

Hermaphrodite

Il dort, nu, rose et pur comme une fleur divine, L'être mystérieux des rêves d'autrefois; Couché dans l'herbe comme un rameau d'églantine, Il dort dans la clairière en fleurs au fond des bois.

Son bras est replié sous sa tête charmante; Sur son corps délicat, les regards du soleil Attardent longuement leur caresse dormante Et glissent en tremblant de la nuque à l'orteil.

Près du jeune dormeur, avec de doux murmures, Un ruisseau transparent court dans les gazons frais A l'ombre des figuiers chargés de figues mûres Et fuit dans les iris vers les sombres forêts.

Des lis roses, des lis faits de chairs amoureuses, Tels qu'une joue en feu sous le feu des baisers, Ouvrent pudiquement leurs corolles heureuses A l'insecte qui boit leurs parfums framboisés.

Mais ni le clair babil de l'onde ni l'abeille Bourdonnant dans l'air tiède où la brise a frémi, Ni les parfums ni la lumière, rien n'éveille Le bel Hermaphrodite en son rêve endormi.

Doux être, éveille-toi! soulève tes paupières! Tourne-toi vers l'Amour qui s'approche de toi! Pour tes charmes l'amour enflammerait les pierres, Pour ton amour l'amour oubliera toute loi.

L'Amour? Ah! deux amours luttent dans ta poitrine Chaque fois que ton souffle en gonfle la beauté; Mais, tout en combattant, dans leur ardeur divine, Ils s'embrassent l'un l'autre, ivres de volupté.

Quel prodige a fondu dans ta double nature La force féminine et la mâle douceur? Lorsque le blond soleil baise ta chevelure, Apollon te prend-il pour son frère ou sa sœur?

Les dieux ont marié dans ta chair sans pareille La colombe au ramier, la rose avec le lis, La candeur de la vierge et la grâce vermeille Des fiers adolescents par l'amour embellis.

Ta main cherche à brandir le mâle acier d'un glaive Mais tes doigts allongés réclament des anneaux. Quand ta gorge d'éphèbe en riant se soulève, Elle fait palpiter deux globes virginaux.

Sous ton ventre viril, ta cuisse ferme et blanche Vers ton genou poli s'arrondit mollement. Vénus même apparaît dans ta croupe et ta hanche, Mais tes reins plus nerveux lui donnent un amant.

Si la fleur du désir s'entrouvre sur ta bouche, Vers quel sexe s'en vont tes rêves inconnus? Tes bras étreindront-ils sur les fleurs de ta couche Une femme pâmée ou des jeunes gens nus?

Quels baisers leur faut-il, à ces humides lèvres? Des baisers longs et mous qui fondent en suçon? Des baisers à manger dans la fureur des fièvres? Des baisers de fillette ou de jeune garçon?

Douce énigme de chair! Ensorcelant problème Qu'aux sens inquiets pose un sphynx voluptueux, De honte et de frayeur tremble quiconque t'aime Et quiconque t'a vu brûle de mille feux.

Femmes et jeunes gens en frémissant t'admirent, Enviant les beautés de ton corps surhumain; Pâles, les yeux baissés, ils pleurent, ils soupirent, Sur leur cœur affolé pressant parfois la main.

Quelles sont, disent-ils, les belles immortelles Dont la grâce parfaite égale ces splendeurs? Quel jeune dieu, lumière et printemps, disent-elles, Mêle à tant de fraîcheur d'aussi tendres ardeurs?

Ah! boire éperdûment sur une même bouche Les baisers d'Aphrodite avec ceux d'Adonis Et dans un même corps à nul amour farouche Trouver en frissonnant tous les péchés unis!

Pour toi le docteur Faust eut quitté Marguerite; Aux jardins de Téos le vieil Anacréon Eût délaissé Bathylle; et Sapho dans leur fuite N'eut plus voulu poursuivre Erinna ni Phaon.

La terre sous tes pieds léchés de pâles flammes Tremble et toutes les fleurs se meurent sous tes pas; Et l'homme n'étreint plus les femmes et les femmes Sur leurs jeunes amants ne ferment plus leurs bras.

O dernier idéal des races vieillissantes, Mortel révélateur des suprêmes beautés, Dans les poisons versés par tes mains caressantes Tes yeux ont vu mourir les antiques cités.

Et voici que tu viens à nous et que tu poses Sur nos autels tes pieds qui font pâlir le jour; Et nos poètes dans l'encens et dans les roses T'offrent leurs chants de gloire et leurs hymnes d'amour.

Doux Être, accorde-nous tes plus douces caresses! Vois-tu? Nous nous traînons à tes genoux vainqueurs Tandis que tes baisers dans leurs molles ivresses Recueillent les derniers battements de nos cœurs.

IWAN GILKIN.

Sabbat

A MON MUSICIEN JULES BAUR. Sous la pluie et les giboulées Chevauchant à même un balai, Les sorcières échevelées

Forment un étrange ballet.

Et dans une lumière verte Que sabrent de rouges éclairs, Flanant sur la lande déserte, Elles voltigent dans les airs.

En tête de la bande infâme Sonne et grince un sinistre luth Monté de blonds cheveux de femme Et que fait vibrer Belzébuth.

Et réveillés dans leurs repaires A leurs pieds rampent des troupeaux De couleuvres et de vipères, Et des cortèges de crapauds.

Tournez, sorcières enflammées Tournez avec acharnement Tournez jusqu'à ce que, pâmées, Vous succombiez d'épuisement.

Et que vous rêviez qu'un incube Au masque de Pierrot blafard Vous choisisse comme succube D'un démon lubrique et paillard.

Demain, sur la lande infernale Les premiers rayons répandus Verront dans l'aube matinale Des corps de femmes étendus.

De pauvres corps, tordus, tragiques, Convulsés, et criant aux cieux Les affres des rondes magiques Daus un rictus silencieux.

RHAMSÈS II.

NOTA. — Ce numéro étant strictement anthologique, toute chronique dramatique est remise à Samedi prochain.

Bibliographie

ADOLPHE JULLIEN: Le romantisme et l'éditeur Renduel. -ADOLPHE JULLIEN: Le romantisme et l'éditeur Renduel. —
EMILE BERGERAT: Le capitaine Fracasse, comédie d'après le
roman de Th. Gautier. — Les Perses d'Eschyle, traduit par
A. FERD. HÉROLS. — PAUL ET VICTOR MARGUERITTE: La
Pariétaire; nouvelles. — EM. OLIVIER: Marie Magdeleine;
récits de jeunesses. — MARIE THÉRÈSE OLLIVIER: Valentine de
Lamartine. — J. H. ROSNY: Un double amour. — MAURICE
BOUCHOR: Conte de Noël. — EMILE BOURGEOIS: Le Grand
Siècle; Louis XIV, les arts, les idées. — ANTOINE GUILLOIS: La
marquise de Condorcet. — CAMILLE MAUCLAIR: Les clefs d'or. —
BERTHELOT: Science et morale. — EDOUARD SCHURÉ: L'Ange et
la Sphinge. — VICTOR ORBAN: L'Orient et les Tropiques. la Sphinge. - Victor Orban: L'Orient et les Tropiques.

En vente chez l'Editeur de la Revue

	83
CROCQ (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures	とこのでは いきできたいな
Crocq (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches	
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in-8° de 650 pages	のでは、日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日本の日
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XII. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénéréscence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.	
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son his- toire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages	
HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution. 1889. In-80, 32 pages 1 00	
HEGER (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893. In-8°	
LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889. In-8°, 138 pages 2 50	
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto- ral belge. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00	
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-80. 0 50	
PETITHAN. — La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes. 1889. In-8°, 131 pages 1 00	
Pelseneer (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00	と いいかんが
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°,	THE REAL PROPERTY.

Warnots (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-80 de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise.

6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de Demeure de Beaumont Pour son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie;
Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Pouvre (hiver); Marché aux Fleurs;
Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Nº 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

Nº 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprime à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

Vicilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur Le Marche du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vicilles eaux — La cour des Halles.

Nos 1 à 4. Épreuves sur japon. Vendus.

Nos 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. Vendus.

Nos 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre: 35 francs. — Il reste encore 8 exemplaires à vendre.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8º: 3 FRANCS

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIVE SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: I franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.

PAUL ARDEN. — Vieilles Amours. — Roman in-18, de 250 pages
PRIX: 3.50 — Paraîtra en Novembre.



Le Numéro : 25 centimes.

SEIZIÈME ANNÉE

Ze SÉRIE. - TOME I

Nº 44

14 novembre 1896

DA-Jeune.

SOMMAIRE:

Maurice Cartuyvels. — Gabriel d'Annunzio.

Arnold Goffin. — La Belle au Bois dormant. (II).

G. Stevens. — Lettre à J. Delville.

Francis de Croisset. — Butin.

Maurice Cartuyvels. — Les Huns.

Maurice Cartuyvels. — Chronique dramatique.

N. Lekime. — Chronique musicale.

Memento.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1er de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

La Jeune Belgique, première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète		
Chaque année séparément est en vente au prix	_ =	4
Le Parnasse de la Tenne Relaigne y fort vol	7	400000
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold Wallner, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN	7	
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	4	
	6	00
DE REUL (X). — Autour d'un Chevalet, scènes de		
la vie romaine. Volume in-16	3 :	50
Publication de la Librairie Léon Vanier		
RETRIEF TO THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE		
En vente chez H. Lamertin, Libraire à Brux	elle	es
PAUL VERLAINE. — Sagesse, nouvelle édition	3 :	50
- Dédicaces, tirage sur hollande numé-		
roté avec autographe de l'auteur.	6	00
- Edition ordinaire	3 !	
- Quinze jours en Hollande, prose	5 0	00
Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 oo et	3 !	50
AND A COUNTY OF THE PARTY OF TH		
Jules Laforgue. — Poésies complètes, édition dé- finitive contenant : Les Complain-		
tes, l'Imitation de Notre-Dame de		
la Lune, le Concile féerique, les		
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. r volume	60	00
la Lune, le Concile féerique, les	6 6	
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose		
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul	6	00
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul	3 5	50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer	3 5 3 5	50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50 50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50 50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes — Les Cantilènes	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50 50 50 50 50 50 50 50 50 50 50 5
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 1 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	50 50 50 50 50 50 50
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes — Les Cantilènes	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume. — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine. — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes. Jean Moréas. — Les Syrtes	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume. - Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine. - Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes. Jean Moréas. — Les Syrtes. - Les Cantilènes. - Le Pèlerin passionné. - Autant en emporte le vent. Stuart Merill. — Les fastes. - Petits poèmes d'Automne. Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets. Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps. Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs. Adolphe Retté. — Cloches en la nuit. - Une belle dame passa.	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes — Les Cantilènes — Les Cantilènes — Le Pèlerin passionné — Autant en emporte le vent Stuart Merill. — Les fastes — Petits poèmes d'Automne Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs Adolphe Retté. — Cloches en la nuit — Une belle dame passa — Trois dialogues nocturnes, prose	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	500 500 500 500 500 500 500 500 500 500
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume. - Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine. - Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes. Jean Moréas. — Les Syrtes. - Les Cantilènes. - Le Pèlerin passionné. - Autant en emporte le vent. Stuart Merill. — Les fastes. - Petits poèmes d'Automne. Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets. Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps. Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs. Adolphe Retté. — Cloches en la nuit. - Une belle dame passa. - Trois dialogues nocturnes, prose. Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes. - La Chevauchée d'Yeldis.	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes — Les Cantilènes — Le Pèlerin passionné — Autant en emporte le vent Stuart Merill. — Les fastes — Petits poèmes d'Automne Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs Adolphe Retté. — Cloches en la nuit — Une belle dame passa — Trois dialogues nocturnes, prose Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	560 560 560 560 560 560 560 560 560 560
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume. - Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine. - Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes. Jean Moréas. — Les Syrtes. - Les Cantilènes. - Le Pèlerin passionné. - Autant en emporte le vent. Stuart Merill. — Les fastes. - Petits poèmes d'Automne. Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets. Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps. Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs. Adolphe Retté. — Cloches en la nuit. - Une belle dame passa. - Trois dialogues nocturnes, prose. Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes. - La Chevauchée d'Yeldis.	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume. - Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine. - Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes. Jean Moréas. — Les Syrtes. - Les Cantilènes. - Le Pèlerin passionné. - Autant en emporte le vent. Stuart Merill. — Les fastes. - Petits poèmes d'Automne. Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets. Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps. Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs. Adolphe Retté. — Cloches en la nuit. - Une belle dame passa. - Trois dialogues nocturnes, prose. Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes. - La Chevauchée d'Yeldis. Henri Degron. — Corbeille ancienne.	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550 550 550
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume. - Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine. - Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes. Jean Moréas. — Les Syrtes. - Les Cantilènes. - Le Pèlerin passionné. - Autant en emporte le vent. Stuart Merill. — Les fastes. - Petits poèmes d'Automne. Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets. Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps. Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs. Adolphe Retté. — Cloches en la nuit. - Une belle dame passa. - Trois dialogues nocturnes, prose. Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes. - La Chevauchée d'Yeldis. Henri Degron. — Corbeille ancienne. Emmanuel Signoret. — Le livre de l'Amitié, poème. Charles Vignier. Centon.	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	500 500 500 500 500 500 500 500 500 500
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume — Moralités Légendaires, 6 contes en prose Arthur Rimbaut. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul Verlaine — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer Tristan Corbière. — Les Amours jaunes Jean Moréas. — Les Syrtes — Les Cantilènes — Les Cantilènes — Le Pèlerin passionné — Autant en emporte le vent Stuart Merill. — Les fastes — Petits poèmes d'Automne Henri de Régnier. — Episodes, Sites et Sonnets Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs Adolphe Retté. — Cloches en la nuit — Une belle dame passa — Trois dialogues nocturnes, prose Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes — La Chevauchée d'Yeldis Henri Degron. — Corbeille ancienne Emmanuel Signoret. — Le livre de l'Amitié, poème.	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	500 500 500 500 500 500 500 500 500 500
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3	550 550 550 550 550 550 550 550 550 550

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur: Max WALLER
Secrétaires FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Gabriel d'Annunzio : "Les Vierges au Rocher "

En clôturant la série de ses Romans de la Rose, le brillant écrivain de la jeune Italie, obéissant à un instinct d'harmonie qu'il faut louer, nous annonçait la série correspondante des Romans du Lis, et nous promettait ainsi une source de jouissances nouvelles. La curiosité était grande, émoustillée d'une pointe de scepticisme : car la tige où s'étaient épanouis l'Enfant de Volupté, le Tullio Hermil de l'Intrus, et le George Aurispa du Triomphe de la Mort semblait de celles dont la sève érotique ne produit que ces farouches fleurs carnivores à la gueule de pourpre, fleurs saignantes comme un boyau ouvert, qui digèrent vivant l'insecte enfermé dans un cercueil de velours rouge se balançant au soleil.

Mais le lis n'est pas humble comme le plaintif nénuphar des étangs d'automne; s'il est fleur de solitude, il est aussi fleur de royauté et, calice recourbé en col de cygne, de la terre entière il ne contemple jamais que la portion étalée à ses pieds dédaigneux.

Les titres symboliques de Gabriel d'Annunzio devaient donc s'entendre dans ce sens, qu'après avoir humé la senteur vertigineuse des roses de la grande vie romaine, il irait aspirer le parfum religieux de quelque lis hiératique, roi du silence et de l'isolement. Et il en fut ainsi, car ce voluptueux éclectique a toutes les aristocraties.

Comme il convenait à ce genre singulier, nous ne trouvons plus dans les Vierges au Rocher ce terreau purulent où fermentent le luxe, la volupté et la mort des Romans de la Rose; plus de processions pompeuses ni d'explosions tragiques, plus de ces grandioses éruptions jaillissant du cratère d'âmes volcaniques en flammes d'argent mercuriel et d'or sulfureux. L'ardeur ne s'est pas éteinte,

mais elle est souterraine; l'orage a abandonné le ciel pour ne plus tonner que dans les âmes. En même temps, l'œuvre revêtait un caractère plus synthétique, une allure de poème en prose, avec moins de péripéties externes et une part plus large faite au débordement du lyrisme intime.

Un grand château solitaire, au fond d'un parc inviolé, récèle les descendants d'une antique lignée de princes napolitains y réfugiés, depuis l'exil du roi des Deux-Siciles. Là s'est cloîtré, pour couronner une existence magnifique par une fin digne d'elle, le vieux gentilhomme, dernier fidèle du droit divin des monarchies absolues, dernier croyant en la valeur du titre et du rang cependant que sa compagne sénile, atteinte de la démence des grandeurs, lui en offre la douloureuse caricature. Du prince et de la folle sont nés deux jumeaux maladifs, dioscures énervés dont le double profil tremble comme un augure maléfique sur le destin de leurs trois sœurs, les héroïnes du poème. Les trois princesses Maximilia, Anatolia et Violenta, accusent un relief profond et se haussent jusqu'au symbôle.

Maximilia, la cadette, blanche, délicate, tremblante comme une lampe qui s'éteint, est marquée pour la volupté défaillante d'un sacrifice extatique, soupirant à s'immoler dans un amour immense et une donation absolue de son vouloir. C'est une âme de cloître, et elle va prendre l'habit de sœur de Saint François.

Anatolia est la Bonté active, la Madone tutélaire de la famille. Antigone assise aux pieds des déceptions paternelles, c'est encore elle qui promène, qui soigne et qui aide à vivre la pauvre insensée, elle qui soutient la force apeurée de ses deux frères, contre les tentations du désespoir.

Violenta est le Soleil de la Beauté charnelle;

un sang de feu court sous ses lignes de statue, et qui la possèdera montera sur le bûcher des amours triomphales.

Le héros tant attendu qui vient forcer les portes de ce jardin de légende, a beau se déguiser sous un masque neuf, nous reconnaissons en lui l'âme de gloire aux ailes d'aigle, qui a déjà transporté à tous les ciels de la passion, l'affamé de volupté, André Sperelli, Tullio Hermil, Georges Aurispa. L'ambition des sensations excessives n'a point cessé de le torturer et de le promener parle monde sous le manteau à rapière de don Juan, comme l'incarnation du Désir éternel.

A peine a-t-il paru que la Pure, la Bonne et la Belle semblent s'incliner devant lui comme des calices de fleurs nubiles altérées du pollen fécondant. De l'une de ces vies il va faire une vie de joie, mais il lui faut laisser les deux autres dans l'ombre et dans la stérilité. Le cruel dilettante empoisonne l'âme de Maximilia, qui ne réfléchira plus jamais la limpidité du ciel depuis que l'image du héros sensuel s'est mirée dans ses eaux vierges par caprice de profanateur. C'est à la virile Anatolia qu'il propose de devenir la Pallas Athéné de sa race future et la génitrice de son fils de gloire. Mais Anatolia n'a pas deux dévouements à offrir, et le sien est déjà accaparé par sa famille maladive et chérie. La fauve Violenta restera maîtresse de ce cœur convoité comme une proie, et ce premier livre se clôt avant qu'elle ait eû le temps de le dévorer.

Un style merveilleux brode sur ces transparents symboles les arabesques de la délicatesse et de la profusion. Un air chaud, lumineux et magnifique arrose le cadre de large nature où circulent ces ivresses et ces souffrances humaines. Avec les « Vierges au Rocher » nous quittons le domaine de l'observation psychologique moderne pour nous retrouver en pleine exaltation romantique, élément naturel au poète comme nous l'avions déjà deviné dans l' « Intrus » et dans le « Triomphe de la mort ». Maurice Cartuyvels.

La Belle au Bois dormant.

(Suite)

Ruine fantômale, illusionnant simulacre, le décor à la longue amorti dans la contagion ambiante achève d'expirer ses couleurs perverties; la survivante âme ligneuse des boiseries, la chaîne et la trame caduques des tissus, — la virtualité des

choses, passives dès toujours, semblent céder à la fin et disparaître... Son enthousiasme s'est terni déjà, à traverser ces appartements mortuaires, peuplés de larves pompeuses, du décombre d'un faste archaïque, lorsqu'il arrive au seuil de la chambre nuptiale où, résignée à sa jeunesse imperturbable, la fiancée attend le maître et le chevalier dont la loyauté invalidera l'énergie sinistre du vénéfice...

— « Sur le versant tempétueux du Walhalla, au milieu de l'exaltation des flammes effrénées, périlleuse frontière d'un plus enviable empire, Brünnhilde serait autrement séduisante à conquérir que celle-ci, parmi l'attirail ruiné de son opulence! »

Les tentures de haute lisse, leurs nuances exténuées, leurs contours et leurs personnages assourdis d'une impalpable gaze et qui s'indéfinissent, accordent leurs exquises images vagues au très subtil relent disséminé dans l'atmosphère, volatile réminiscence, reliquat affaibli d'un pénétrant arôme. Sous le brocart rose, fabuleusement, et argenté, des courtines historiées, là-bas, elle repose, pourtant, l'Inconnue, puérile fleur ignorée que le premier attouchement épanouira à l'existence, au renouveau, issu, lui aussi, immortel et miraculeux, et jailli de la terre engourdie, à la caresse tiède de la brise...

Cruel et déprimant contraste, au travers la fenêtre fracturée, une branche allonge, fait onduler et frissonner, — trophées vivaces balancés à côté des vestiges déchus du passé! — l'ironique jeunesse de ses feuilles et la beauté inachevée de ses fleurs... Un pas de plus, un mot, et il en sera fait et, réveillée, irréparablement, l'Infante sautera de sa couche, chrysalide affolée un peu de sa délivrance, et ravie...

« Mais ma présence consolera-t-elle ses yeux ingénus, fermés autrefois sur le luxe de cette demeure et qui, sans intervalle, se rouvriront à son état actuel, comme dessillés brusquement à lajuste conception du monde:—chaos d'emblêmes provisoires, fantasmagorie plutôt effacée qu'apparue, sans durée possible ni joie... Suffira-t-il de me prosterner à ses pieds pour supprimer de sa mémoire le préjugé des jours vécus jadis, plus heureux de cela déjà qu'ils sont révolus! — et le rêve perpétuel qui habite son esprit émerveillé, depuis des ans, et maintient la fluide chaleur de son sang et la souplesse de ses membres?...

- » Vertigineux et lent, le temps infaillible bouleversa le séjour familier de son enfance; mais s'il n'eut pour elle que la brièveté d'une nuit, quel saisissant lever éploré je lui prépare?...
- » Et acceptât-elle même l'incompréhensible métamorphose, plusieurs âges de crimes, de sceptique expérience désolée, de fatuité philosophique n'enveniment-ils ma réflexion, et qu'elle ignore? Vanités de la pensée en transe, incompatibles et barbares pour une telle âme saine, héritière de la foi, pure et grande de sa simplicité...
- » Et si belle, apâlie par les heures qui, sans la ranimer ni la corrompre, agiles et subreptices, traversèrent cette chambre muette, voudrait-elle être encore la docile esclave, la compagne enjouée et modeste, sans prérogative autre que sa gratitude? ou bien, enorgueillie de sa rare aventure, infatuée et rétive, se prétendra-t-elle éternelle et divine?... »

Et, le genou en terre, le Prince baise la main qui s'étend, inerte et palpitante, sur les coussins cramoisis: — « Princesse, adieu! Adieu, énigme suscitée pour ma perdition ou prédestinée à mon salut... L'alternative m'épouvante! Quelqu'un plus audacieux déclora d'un baiser cette effrayante bouche fine et charnue, dégourdira cet indomptable cœur et les ombrageuses nostalgies de ton esprit; quant à moi je ne profanerai point ton sommeil, forme intermédiaire, mode supérieur, peut-être, de la vie!... »

Il retraverse l'enfilade solennelle des appartements lambrissés de chêne noir et d'étain et dont, à la clarté franche et crue des vastes fenêtres ouvertes sur l'aube glaciale, les tapisseries délabrées et l'ameublement lui semblent avoir d'un bond franchi le terme décisif de la décrépitude, être prêts à choir en cendres au premier rayon trop insistant du soleil...

« — Un siècle séparerait-il mon passage ici du moment de ma venue, alors que le lustre de ce décor, son intacte richesse, tellement m'avaient séduit et captivé? Retour plus perspicace, sans doute, d'autant qu'il est désappointé? ou victime, à mon insu, de quelque soporifique magie ma halte en ce gîte aurait-elle absorbé plusieurs lustres et me réveillerais-je maintenant, moi aussi, à l'implacable éclat matutinal de ce jour, après un long exil au royaume des Limbes, pour réapparaitre à mes sujets comme un inopportun revenant,

le tardif survivant d'une défaite, pleuré depuis longtemps — et oublié... »

Les ais et la charpente de l'escalier geignent sous ses pas; derrière lui les chutes de matériaux se multiplient, sourdes ou retentissantes; la destruction semble le suivre...

Sur le perron, debout en face de la perspective boisée dont les arbres frémissent, le veneur ébauche toujours son appel foudroyé, continue de brandir le cor duquel le signal attendu n'est jamais sorti, qui devait convoquer à la chasse les hôtes du palais... Mais voici qu'arrachant aux mains du valet pétrifié son inutile olifant, le Prince forhuit en cette embouchure aux accents enroués, une raugue et outrancière fanfare, le sarcastique ralliement d'une traque sans espoir... Et, au développement de la vindicative mélodie, où l'alarme et le regret rivalisent, et la rancune, et qui s'accroît, s'enfle, s'amplifie, semble remplir la frileuse atmosphère, toute la cavité de l'espace d'un ondoyant et musical cyclone, de la houle continue et profonde de ses ondes réitérées, subitement, comme quelque fallacieuse décoration théâtrale, le château arraché de ses assises et l'immense forêt déracinée s'affaissent et se résorbent dans les lueurs livides du matin, - évaporés bientôt et disparus ainsi qu'une artificieuse rosée, le mirage fluide d'un songe...

Illimitée et nue, la plaine s'étend sous le ciel impassible et l'aurore qui se colore et se fonce : un rayon soudain part de l'astre apparu à l'orient, sensible flèche lumineuse et sonore dont la trajectoire enveloppe tout l'horizon visible et qui retentit dans l'âme réconciliée du Prince de même qu'un cri de délivrance radieux et infini...

ARNOLD GOFFIN.

Lettre à M. Jean Delville

A PROPOS DE « CEUX DU SILLON »

Mon cher Delville,

J'eusse voulu m'en prendre à ceux du Salon d'Art Idéaliste, mais, avoue-le, hélas! le groupe n'est guère formé encore — tu l'es et combien hautement à Toi seul: force m'est donc de m'adresser au peintre, promoteur, directeur, polémiste et... mage qu'est Jean Delville.

Comme « invité » au Salon d'Art Idéaliste, je crois pouvoir me montrer personnellement surpris de ton excessive sévérité, que nous acceptons tous, d'ailleurs, émanant d'un artiste dont nous admirons le talent et qui revient d'Italie, mais que nous condamnons au point de vue comparatif des groupes.

M'en voudras-tu à ton tour si je te fais ce reproche: toi qui avais toute latitude, toute liberté de former autour de toi un groupe hors ligne, tu t'es laissé prendre aux prometteuses intentions d'un tas de petits bonshommes qui ont cru lire et ont lu peut-être quelques livres de philosophie arabe ou kurde, condamnent Taine et n'ont, au demeurant, à leur disposition, aucun mode d'expression des hauts problèmes métaphysiques qu'ils rêvent d'ériger en œuvres originales. Laisse donc, mon cher apôtre, laisse les jeunes de notre groupe, qu'ils soient Flamands, Allemands, Anglais même (o honte!), laisse-les s'épanouir, sans but précis encore, dans l'exercice ou la virtuosité d'un métier peu méprisable, je t'assure! Plus tard, quand ils auront trente ans, si l'intellectualité leur est venue, peut-être aura-t-elle plus de pénétration et de logique en eux et, en tous cas, elle viendra mieux à son heure, en ce sens qu'elle sera servie dans leurs œuvres par un métier remarquable qui manque totalement à la plupart de tes petits invités dessinateurs.

Et toi-même, mon cher Jean, qui parais n'avoir vu que des viandes chez nous, je me souviens, alors que tu étais jeune (pardon!), mais non plus enfant, avoir vu, de toi, des pages telles que « l'accouchée » ou bien certain gamin humant, à une fenêtre de cuisine, les bienfaisants relents de bons dîners, et plusieurs autres qui n'avaient en elles que de bien lointaines affinités avec tes tendances actuelles. Qu'est-ce à dire? Que tu ne dois point regretter de les avoir faites et que c'est à cause d'elles sans doute qu'aujourd'hui ta haute conception artistique est soutenue par un métier presque parfait. Laisse donc faire, mon bon ami et croismoi, à l'heure qu'il est, comme résultat, en termes familiers, notre groupe vaut bien le tien : d'une part, peut-être peu ou pas encore d'intellectualité, mais beaucoup de métier; de l'autre, beaucoup d'intellectualité, mais peu ou pas de métier.

Je connais plusieurs petits étudiants en droit ou sciences dont tu priserais sans doute beaucoup, à ce point de vue, les informes mais intentionnels dessins. Ne l'oublions pas, mon cher Delville, la peinture est un art essentiellement plastique, et le thème de ton article fait que je suis presqu'étonné e relire plus loin en ton manifeste l'énumération des dons que tu réclames des œuvres pour ton Salon : la beauté plastique—la beauté technique. Et, te l'avouerai-je, j'ai toujours un peu ri dans ma barbe de ce titre : « Art Idealiste »... Pour moi, «Art » suffit... Mais, tu sais, je suis un simple peintre, et personne jusqu'à présent ne m'a fait l'honneur si recherché de dire de moi que je suis fou.

Que te dirai-je encore? Que ta colère a de trop grands gestes et des foudres trop exclusives : dans notre idéal à tous, crois-moi, on nous contrarierait fort en excluant d'un musée où trônent nos dieux Léonard, Michel-Ange, Boticelli, les délicieuses « peintures » d'un Pieter de Hooghe.

Je te jure que nous ne sommes pas fâchés; et là-dessus, si tu veux bien, retournons à nos chevalets.

A toi.

G.-M. STEVENS.

Le Butin

Nous les jeunes blasés et les viveurs pâlis, Prenons pour ciel d'été le bleu des ciels de lits Et pour tapis moussus la douceur des poitrines: Mieux que les fleurs les seins ont des odeurs divines!

A nos doigts conquérants de charmantes forêts, Bouclons les bagues d'or et les bagues de jais, Et mûrs ou non, goûtons pour rafraîchir nos fièvres Les boutons du corsage et la rose des lèvres!

De tous ces fiers trésors pillons-nous un butin, Pour qu'au soir qui viendra remplacer le matin, Nous ayons, pauvres vieux qui branlons de la tête, Pour suprême prière un souvenir de fête!

FRANCIS DE CROISSET.

Les Gallo-Romains et les Barbares

Les Huns sur leurs chevaux maigres s'éparpillant Ont arraché la ville aux langueurs de l'étuve Et les arcs triomphaux dûs à l'art de Vitruve Ont vomi dans la plaine un Sénat suppliant:

Au bord de la litière où l'air boit leur effluve, Des corps lourds et laiteux dressent en souriant Des cols gras, ampoulés de perles d'Orient, Et des bras mous, poncés aux pierres du Vésuve;

La toge blanche découvrait leurs pieds moëlleux; Ils parlaient au Barbare avec des mots mielleux, Et, devant eux, drapés de peaux de rat sauvage,

Couturés, velus, noirs comme des loups, les Huns, Hésitant sur leur sexe et flairant leurs parfums, Pensifs, leur caressaient la douceur du visage.

MAURICE CARTUYVELS.

Chronique Dramatique de la Semaine

Au Théâtre Molière. — La Figurante, comédie en trois actes, par M. François de Curel.

On sait que la Bonbonnière d'Ixelles est devenue la plus élégante de nos scènes à l'instar de Paris. On nous y sert des primeurs dont la saveur saupoudrée d'un grain de satire musquée émoustille les palais de nos compatriotes. MM. Henri Lavedan, Maurice Donnay, François de Curel, Marcel Prévost sont les gardenias de la littérature française, et je vous apporte cette semaine les parfums de la Figurante parce que la donnée en est curieuse, l'écriture distinguée. L'interprétation, très complète, met en relief Mme Rolland, qui a la ligne tragique et la voix un peu sourde.

Le duc de La Rochefoucauld, souffrant d'une ambition rentrée, professe dans ses maximes que l'Égoïsme est la racine de toute action humaine. Cette assertion scandalisait fort mon ancien professeur de psychologie, homme d'église et très vertueux. Il ne manquait point de citer divers traits d'héroïque abnégation empruntées à l'histoire romaine et à l'histoire des Saints; Horatius Coclès et saint François d'Assise ressuscitaient pour confondre de leur mort valeureuse et de leur vie évangélique le scepticisme en dentelle. Puisque certaines âmes éprouvent la volupté du sacrifice, et que tout plaisir est l'épanouissement d'une tendance, les mobiles altruistes existent. J'estimais ce raisonnement, mais je me sentais quelque tendresse pour la voix grondeuse du vieux Frondeur, et, en y réfléchissant à distance, je crois bien qu'ils avaient raison tous deux : l'homme n'agit que pour soi et sa vie s'épuise à varier ses attitudes devant le miroir de ses propres complaisances. La sœur de charité, penchée sur un grabataire, et le César histrion qui chantait les vers de l'Iliade au-dessus de Rome en flammes, cherchent tous les deux pour leur faim d'idéal un aliment égoïste que le bousier trouve dans du fumier et le papillon dans un calice. Il arrive que, de ces chasses à la sensation suprême, les unes sont agréables au reste des hommes et les autres incommodes, conséquence tout à fait indépendante du mobile individuel et qui détermine pourtant la glorification ou la malédiction sociales, l'autel ou le bagne, le Bien ou le Mal.

La société fond ensemble une masse de petits Égoïsmes cristallisés qui se combinent selon leurs affinités singulières, et la couleur de la réaction en dépend. M. de La Rochefoucauld n'avait point tort de nous proclamer tous et tout entiers égoïstes; seulement, il y a des égoïsmes de nuance aimable et d'influence excellente.

Les quatre personnages qui se combinent pour former la pièce de M. François de Curel, ne jouissent pas de cette extériorisation, de cette capitalisation de l'Égoïsme sur une seule tête qui a toujours semblé aux hommes de tous les temps rare et merveilleuse au point qu'elle porte de jolis noms dans toutes les langues et dans la nôtre, celui d'Amour. L'écrivain français n'a point sacrifié aux exaltations qu'Ibsen et Tolstoï ont communiquées aux Latins. Quatre personnages, quatre intérêts opposés. Celui de la maîtresse, qui est de garder son amant, celui de la jeune épouse qui est de quitter son rôle de figurante et, comme elle le dit, de monter en grade, celui du héros qui est de conserver la femme la plus fructueuse pour sa vanité et, enfin, celui du mari trompé, qui est de marier l'amant de sa femme pour se venger de celle-ci. Et tous quatre manœuvrent sous nos yeux avec franchise: la bouche en cœur et les gants blancs se démènent furieusement du bec et des ongles sur la proie disputée pendant trois actes qui sont alertes, pimpants, ajourés de phrases découpées à l'emporte-pièce.

L'impeccable M. Montbars, dans son rôle de vieillard trompé

et vindicatif, a révélé des qualités de finesse qui auraient peutêtre gagné à s'attendrir d'une nuance d'émotion, parce que si le public goûte les masques diplomatiques, c'est à condition qu'il y sente tressaillir par moments la vraie souffrance humaine et qu'il devine la bête palpitante encore sous le philosophe qui voudrait l'étouffer. Servez-nous des bonbons et des fleurs, nous applaudirons, mais si vous oubliez notre tranche de sensation saignante, nous croirons que nous n'avons pas diné.

Au Theatre de la Maison d'Art. — Germinie Locerteux, par DE GONCOURT.

Les comédiens de la maison d'Art ont presque tous du talent, une diction distinguée et une mimique excellente, mais nous attendrons, pour en parler avec plus de plaisir, qu'ils nous charment dans des rôles moins ingrats que ceux de Germinie Lacerteux. Le théâtre, de par son essence même, est incompatible avec le réalisme crû, qui y apparait beaucoup plus brutal que dans le roman. Les planches exagèrent encore ces défauts des Goncourt: la longueur et le décousû, le manque de synthèse et l'absence d'émotion, et jamais l'art dramatique ne s'accommodera de la photographie littéraire. Les véritables aptitudes scéniques, révélées par les premiers rôles de mercredi soir, nous font attendre avec curiosité leur prochaine interprétation.

Au Théâtre de l'Alhambra. — Hamlet.

La meilleure traduction de Shakespeare est due à François-Victor Hugo; celle d'Alexandre Dumas a le défaut d'être en vers, ce qui sacrifie le sens littéral, et en vers de Dumas, en vers dont les rimes grincent comme des charnières et dont le rythme rappelle celui du grand tragique anglais à peu près comme un sergent de ville ressemble à Richard Cœur-de-lion. Cette malheureuse traduction présentait cependant un avantage qui lui a sans doute valu les honneurs de la scène, vendredi dernier. Les rôles accessoires y sont sacrifiés totalement au protagoniste et celui-ci se trouvant être dans l'occurence M. Henri Krauss, les spectateurs accourus en foule, n'ont pas eu à s'en plaindre. C'est un lourd héritage que le pourpoint noir porté par Irving, Rossi et Mounet-Sully, et une rude tâche que d'égaler de pareils interprètes sans les imiter. L'immense horizon de la pièce, où chaque phrase ouvre des profondeurs de pensée et des possibilités de jeu sans limite, nous a pourtant permis de savourer Shakespeare à nouveau et d'admirer M. Henri Krauss sans trop de souvenirs contemporains. Remercions-le d'abord pour nous avoir donné un Hamlet glabre; je ne sais ce qu'en penserait Shakespeare, qui créa son héros barbu, probablement sans autre raison que la mode de son siècle, mais l'absence de barbe, d'abord spiritualise la mimique des lèvres, ensuite s'associe d'une manière bientôt impérissable avec l'absence de brutalité de cette figure ecclésiastique, méditative et concentrée, absorbée dans un drame intime.

Celui-ci est toute autre chose en effet, qu'une combinaison de ruses machiavéliques pour arriver à découvrir et à punir le meurtrier d'un père vénéré. Hamlet ne simule pas simplement la démence; à certains instants sa raison chancelle véritablement. Et pour quel motif, je vous prie, s'il n'y avait là qu'une froide œuvre de justice à accomplir ? Il y a bien davantage: Le jeune prince, du vivant de son père, pouvait bien conter fleurette à l'insignifiante Ophélie; c'était là passe-temps d'enfant: l'homme muri par un malheur soudain se sent un autre enfer dans le cœur.

Remarquez que le fils justicier ne parle presque pas de l'assassinat duroi; ce qui le fait rugir, ce qui l'affole, ce qui l'épouvante, c'est moins le meurtre que l'inceste, moins la mort du vieux roi que les nouvelles noces de sa veuve. Avec quelle effrayante passion jalouse ce fils ose parler à sa mère « des impures sueurs d'un lit incestueux! » A la fin de leur entrevue, cette scène vers laquelle tout converge dans l'œuvre pour en faire une chose d'effoi mystérieux, longuement préparée, attendue, culminante, à la fin de cette scène, que lui jette-t-il en adieu? « N'entrez plus dans le lit de mon oncle!... Abstenezvous cette nuit, et ce premier effort vous rendra plus facile l'abstinence de la nuit suivante... »

Ainsi s'explique le vent de folie qui souffle à travers les branchages de ce vaste drame. Si Hamlet est insensé, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il soit épris de sa propre mère, mais il est jaloux du nouvel époux de celle-ci et ses moments de vertige sont ceux où il entrevoit que la mémoire paternelle outragée n'est peut-être pas son seul élément de ressentiment!

Si l'on répugne à cetteinterprétation, l'œuvre est fausse toute entière: Hamlet détrônera l'usurpateur et montera sur le trône avec la blonde Ophélie. Au contraire, il envoie celle-ci au couvent et se presse la tête à deux mains comme si elle allait éclater d'épouvante.

Loin de moi l'idée de rendre M. Henry Krauss responsable d'une opinion aussi personnelle! Qu'il me suffise de dire que son jeu nous a tous émus vendredi soir. Ce masque hallucinant, pâle, encadré de longs cheveux jaunes, tantôt apathique et dédaigneux, tantôt se distendant avec la rapidité de l'éclair pour lancer une bouffonnerie sinistre, tantôt convulsé de férocité tantôt égaré et tantôt philosophique comme le génie funèbre lui-même errant dans le cimetière d'Elseneur, ces bonds de fauve qui lui sont familiers et qui révèlent tout à coup la tension terrible des nerfs, ces mains maigres qui passaient quelquefois sur sa tempe assiégée par les rêves, tout cela rive les yeux d'une salle entière à la face d'un seul homme, sans permettre une minute d'inattention. La voix est d'un timbre ordinaire, mais habilement variée.

MAURICE CARTUYVELS.

Chronique Musicale.

La Société des Concerts populaires a inauguré la saison par un festival Saint-Saëns. La présence du maître, qui s'y est fait valoir comme virtuose et comme chef d'orchestre, ajoutait à cette séance un attrait de premier ordre. La Symphonie en la mineur était inscrite en tête du programme. Cette œuvre de jeunesse (Saint-Saëns l'a écrite à dix-sept ans) est surtout remarquable par l'élégance de la forme et la gracieuseté des lignes mélodiques qui rachètent ce qu'elles ont de peu personnel. Les variations sur un thème de Beethoven comptent parmi les meilleures œuvres écrites pour deux pianos. Chose d'autant plus frappante lorsque l'auteur les interprète lui-même avec cette souplesse, cette égalité et ce charme propres aux pianistes français. Il serait difficile de se jouer avec plus d'aisance des complications du doigté et du rythme. Cependant, disons à la louange de M. Degreef, qui tenait le second piano, que son jeu ne pâlissait guère à côté de celui de son génial partenaire. Le scherzo, pour deux pianos, est une page moins captivante, mais qui a gagné par une exécution tout aussi parfaite et aussi distinguée. Mme Héglon, de l'Opéra, dont on a admiré surtout l'opulente prestance et la fière attitude, a déclamé lyriquement avec un accent passionné la Fiancée du Timbalier. M. Saint-Saëns a brodé sur cette ballade de V. Hugo, une musique de

chant et d'orchestre imagée et pittoresque, qui en commente d'une façon vivante les détails mouvementés.

La Suite algérienne terminait cette première matinée des populaires. On connaît ces quatre parties: En vue d'Alger, Réverie, A Blidah, Retraite militaire, plus françaises qu'orientales, malgré les vives colorations que l'auteur y a parsemées et les quelques thèmes arabes qui leur donnent une saveur exotique. M. Joseph Dupont les a dirigées avec sa maëstria habituelle, et les bruyants applaudissements qui ont répondu à cette exécution ont prouvé à nouveau en quelle estime le public tient l'habile chef d'orchestre et sa vaillante phalange.

Dimanche dernier, distribution des prix aux élèves du Conservatoire royal. Après un discours heureusement fort court de M. Buls, qui a adressé un dernier hommage au professeur M. Ferdinand Kufferath, le savant titulaire de la classe de contrepoint et de fugue, décédé dans l'année, et la lecture du palmarès, est venu le petit concert traditionnel.

La classe d'orchestre, sous la direction un peu caduque de M. Colyns, a joué dans un bon mouvement la Symphonie en si bémol majeur de Haydn. Absolument agréable et d'une audition facile, cette symphonie est empreinte de toute la joliesse et de la grâce mélodique des pages de Mozart. Elle rappelle même en certains points la musique italienne avec, en plus, de précieux détails de contrepoint.

Sous le bâton de M. Agniez, le même groupe d'instrumentistes a donné une interprétation mieux sentie de la Suite en ré majeur de J.-S. Bach. C'est dans cette suite que se trouve l'Aria bien connu dont il existe des réductions pour violoncelle et violon solo. Ce fragment a été vivement apprécié. Après ces deux numéros symphoniques a eu lieu l'audition plutôt médiocre des lauréats.

M^{lles} Nachtsheim et Collet dans un duo de Rosarine, de Haendel, une page exquise, mais mal chantée; M^{lles} Charton et de Guevara, dans le duo de Reatrice et Benedict, de Berlioz, et M^{lle} Barat, qui avec une voix bien conduite, mais d'une autorité insuffisante, s'est péniblement tirée du grand airde Fidelio, enfin M. Fernandez, dans la première partie du le concerto de Vieuxtemps, un morceau de virtuosité, d'un intérêt relatif, couvert par le bruit dédaigneux des conversations particulières, mais enlevé avec brio.

On a que trop rarement l'occasion d'entendre de la musique nationale pour ne pas prêter attention aux moindres manifestations de son existence. C'est ainsi qu'à l'église Sainte-Gudule, le jour de la Toussaint, M. Erasme Raway a fait exécuter, au salut, par la maitrise de la collégiale un Ave Maria, d'une haute intensité mystique. Ecrit pour dix voix avec accompagnement d'orgue et de grand orchestre, on retrouve dans ces quelques strophes harmoniques, toute la science contrapointique et l'inspiration des Scénes hindoues. Quoique mal exécuté, cet Ave Maria a fait une vive impression sur les quelques amateurs qui s'étaient donné rendez-vous pour l'entendre. L'onction reposante qui se dégage de la musique liturgique, comprise avec cette science et cette recherche artistique ne pouvait qu'émotionner profondément dans ce cadre gothique si grandiose, qui rehausse l'ardeur des sensations à leur point culminant.

Il faut franchement les relations de bon voisinage pour passer d'une audition si troublante et d'un décor si majestueux, au théâtre de la Monnaie où précisément le décor est combiné pour enlever toute illusion, à l'endroit même où l'on vient en chercher.

La reprise de la Fille du Régiment ne devrait donner lieu à aucun commentaire.

Le public de la Monnaie, allant probablement peu aux Galeries, prend goût à l'opérette, telle qu'on la lui donne. Je veux bien que l'aisance vocale de M^{me} Landouzy, sa gentillesse provocante et la crânerie avec laquelle elle endosse le costume

de cantinière, sont pour beaucoup dans ce regain de succès pour la musique pâlotte de Donizetti. Mais enfin, est-ce bien le genre auquel est destinée notre première scène lyrique?

Tannheuser, c'est autre chose et la distance à franchir de Donizetti à Wagner est par trop gigantesque.

C'est cependant ce que l'étrange éclectisme qui préside au choix du répertoire nous a forcé de faire. Grâce à M. Imbart de la Tour et à Mme Kutscherra l'œuvre de Wagner a obtenu une interprétation supérieure à celle de l'an dernier. Mme Kutscherra n'est peut-être pas la Vénus de Leconte de Lisle, du bonheur impassible le symbole adorable; puisqu'au départ de l'amant terrestre, elle exhale sa douleur en un cri qui doit effrayer les machinistes, ceux-ci ayant perdu quelque peu la tête le jour de la première à ce moment précis, mais elle est bien d'allure wagnérienne. Le port est fier et la démarche n'est pas sans grandeur.

Il est regrettable que la prononciation enlève au chant ce qu'il pourrait avoir d'éloquent et d'harmonieux.

M. Imbart de la Tour a incarné le rôle de Tannheuser d'une façon très personnelle. Il a cherché à faire ressortir le côté dramatique du personnage et si tous ses effets n'ont pas heureusement porté, sa voix chaude et sa belle accentuation lui ont donné un relief vigoureux.

M^{me} Raunay, qui portait un costume d'une recherche archaïque délicieuse, a dessiné, avec une distinction native et une douceur virginale la figure si touchante d'Elisabeth.

M. Seguin est toujours bien en Wolfram d'Eschenbach, mais les autres, et les chœurs et l'orchestre, et M. Flon et les costumes, et les décors et les machinistes! Et l'on prétend que le wagnérisme est à son apogée. Oui...mais à Bayreuth.

N. LEKIME.

Memento

LES CONCOURS ARTISTIQUES.

Lire dans la Nouvelle Revue ces remarques fort sensées du peintre Raffaelli: « J'ai, le long de ma carrière, vu, le plus souvent, les récompenses aller aux médiocres et la raison en est simple: dans les jurys de distributions de récompenses, c'est la majorité du jury qui décerne ces récompenses, et cette majorité reflète toujours, fatalement, le sentiment moyen de ce jury On ne s'entend jamais sur une individualité marquante à récompenser, on s'entend toujours sur une individualité moyenne, dont le talent ne froisse personne. Il en est de même dans les concours de toutes sortes, dans ces concours qu'on a cru très démocratique d'ouvrir sur toutes les questions dans notre pays. C'est le projet moyen, vulgaire, qui est générale-ralement adopté. »

On dirait que M. Raffaelli a écrit pour notre pays, devenu depuis quelque temps, grâce à quelques médiocrités remuantes, la terre classique des concours.

M. GEORGES EEKHOUD ET LE GOUVERNEMENT. Dans la Réforme, M. Eekhoud a attaqué avec violence le Gouvernement pour des motifs mi-artistiques et mi-financiers.

M. Eekhoud formule d'abord la théorie que voici :

"Lorsqu'un auteur sollicite un subside de la caisse de l'Etat, notre gouvernement s'imagine que c'est à lui, pouvoir catholique, doctrinaire, ou quelconque, qu'on demande cet argent. Or, c'est à la caisse de tous, au trésor du pays que l'écrivain demande cette faible avance, souvent une minime indemnité.

Il a enrichi le patrimoine littéraire du pays de quelques beaux livres. Il a fait connaître le nom belge à l'étranger autrement que par de véreuses aventures coloniales. Comme on lit très peu, autant dire pas du tout dans notre pays, l'auteur estime que l'Elat, c'est-à-dire la nation tout entière, peut bien lui accorder quelques cents francs à titre de dédommagement. Est-ce abusif?

"Le solliciteur n'est donc tenu à aucune espèce de reconnaissance ou de solidarité à l'égard du gouvernement qui lui accorde ce subside. C'est ce qu'un ministre intelligent comprendra. L'écrivain recourant à l'intervention pécuniaire de l'Etat n'a pas mème à s'inquiéter des « opinions » du pouvoir. Il est encore moins tenu à justifier des siennes. »

On pensera de cette théorie ce que l'on voudra. Il nous paraît cependant difficile d'admettre chez les artistes un droit au subside et nous ne pouvons nous empêcher de trouver abusive et injustifiable la thèse de « l'indemnité » ou « dédommagement ». Indemnité pour quoi! Dédommagement de quoi? Où donc est le dommage? Dédommager un auteur de ce que ses livres ne trouvent point d'acheteurs, c'est une bizarre plaisanterie. Nous est avis qu'un subside peut être considéré comme un encouragement ou une gracieuseté, il est difficile d'y voir autre chose.

Que ces gracieusetés et ces encouragements soient d'habitude accordés en dépit du sens commun à des barbouilleurs de papier, voire à des cuistres, c'est une vérité vieille comme Mathusalem. Dès sa naissance, la Jeune Belgique l'a affirmée et M. Eekhoud, qui était alors des notres, n'a pas fait une découverte en répétant ce que nous proclamions il y a quinze ans. Nous avons vite renoncé à convertir l'Etat, qui est un pécheur endurci, et nous nous bornons à conseiller aux écrivains de ne lui rien demander. M. Eekhoud est d'un autre avis. Qu'espèret-il donc? Voir l'Etat devenir un véritable amateur, éclairé, délicat, d'un goût irréprochable? Allons donc! Il n'y faut point songer. L'Etat n'est pas un esthète; l'art est pour lui matière d'administration; et pour les achats de livres ou d'œuvres d'art, les fonctionnaires dépendent du ministre, lequel dépend des membres du Parlement, lesquels dépendent des électeurs, c'està-dire de la foule des imbéciles. A ceux-ci appartient le dernier mot dans toutes les affaires, sans en exempter celles dont il s'agit ici. C'est pour plaire aux électeurs du député X ou du sénateur Z qu'on alloue un subside à M. Aliboron et qu'on oppose un refus à tel ou tel homme de talent, qui n'est protégé par aucun cercle politique. Tout le monde sait qu'il en est ainsi, seul M. Eekhoud l'a oublié et il s'en prend aux hommes au lieu de constater l'inévitable résultat des régimes démocratiques. Un prince peut protéger les arts, un état représentatif est l'infaillible patron des croutards et des ratés, à de rares excep-

M. Eekhoud s'irrite et tourne sa fureur contre les fonctionnaires et contre les ministres. Voici les aménités qu'il consacre à M. De Bruyn, ministre des beaux-arts, coupable de n'avoir pas voulu octroyer à l'on ne sait qui une chaire d'esthétique dans un conservatoire ou une académie :

« Ce gros parvenu ne représentait-il pas le béotisme national dans ce qu'il y avait de plus sublimé?

En la haute situation de ce brasseur d'affaires, ne faisait-il pas admirer l'apothéose de l'inculture et de la trivialité patriotiques?

"Ne prouvait-il point, par son exemple, que l'éducation, les hautes études, l'initiation esthétique sont non seulement superflues, mais sont mêmes préjudiciables pour quiconque veut faire son chemin en Belgique?

"Ne l'avait-on pas élu — peut-être avec une arrière-pensée de zwanze — ministre des Beaux-Arts, lui le plus ignare, le plus illettré, le plus gaffiste et le plus patoisant des ministrables, lui, le dindonnant jocrisse qui relève par des bévues et des pataquès d'une énormité presque jordaenesque, les assemblées souvent maussades de nos parlementaires? ».

On n'est pas plus aimable. Et quel sera donc le résultat de cette belle fureur!

LE MOULINET. — L'Art moderne se remet à faire le moulinet avec son parapluie des grands jours. Il s'agit pour lui d'honorer deux nouveaux venus, MM. Arthur Toisoul et G. Rency.

Premier moulinet :

" La férule, une nouvelle fois, s'acharna contre la beauté inédite, contre le rève à peine éclos, contre la fraicheur et la jeunesse. Toutes les ronces se mirent à taquiner les fleurs secouées au vent nouveau et à les mordre inutilement. La sénilité de certaines critiques fut telle, qu'on se demandait si vraiment ceux qui les signaient et qui jadis semblaient être des poètes, avaient jamais pensé, avaient jamais senti autrement qu'en journalistes. »

De la part d'une gazette de robins qui accueillit comme on sait les premiers vers de M. Albert Giraud, cette belle indignation est d'un haut comique.

De même, en ce qui concerne le journalisme, l'Art Moderne a le droit de se taire. L'un de ses collaborateurs, - n'est-ce point précisément l'auteur de l'article cité? - a multiplié les tentatives afin d'entrer dans ce journalisme si conspué. Faut-il rappeler sa collaboration au défunt Progrès et à la feue Nation? S'il a tué sous lui plusieurs journaux, ce n'est point une raison pour mépriser les feuilles trop vertes!...

D'ailleurs à qui donc l'Art Moderne en a-t-il? Quel journal a parlé de MM. Rency et Toisoul?

Deuxième moulinet. L'Art Moderne cite quelques lignes de prose mal typographiée de l'un de ces messieurs :

> Car ma main ne se lasse point De guider loin, bien loin, bien loin Vers du bonheur et de la joie Les songes d'or de la dormeuse, Tandis que du silence pousse En simples roses sur la route.

Là-dessus notre frénétique porte-plume de l'Art Moderne

" Ces extraits témoignent à l'évidence que M. Arthur Toisoul est un très fin et clair poête. Ils sont parfaits. En plus, ils ne sont tributaires d'aucun volume signé d'un nom de maître, ce qui, chez un débutant, est aussi heureux que rare. Il n'en fallait pas plus pour que les imitateurs et les secondaires d'il y a dix ans ne lui reconnussent point le droit de leur être supérieur. "

Allons donc, cher Monsieur! Tout le monde leur reconnaît au contraire ce droit, bien volontiers; on leur reproche seulement d'en user si peu!

M. R. DE SOUZA, dans le Mercure de France, cite avec émotion des vers de M. Verhaeren, entr'autres ceux-ci:

Oh! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux NUS!!!

Des yeux nus? L'héroïne de M. Verhaeren porterait-elle habituellement des œillières?

Mais M. de Souza n'a cure de ces détails. Son enthousiasme déborde et il s'écrie:

. Et dire que quand paraitront un jour en volume ces vers, les critiques universitaires ne souffleront mot! que MM. Brunetière, Lem itre, Doumic, Faguet, Deschamps, Larroumet, Pellisier, Spronck, etc., etc., se contenteront d'épaissir encore le paravent qu'ils ont l'air d'écarter et qu'ils dressent avec obstination entre les vrais poètes et le public! Si ce n'est pas à faire pleurer! Pendant ce temps-là, ils applaudiront les jeunesses qui cabriolent. Vraiment, c'est à pouffer plutôt devant si grotesque misère! Mais on dirait que j'oublie le bon haussement d'épaule, seul philosophique? "

Cet excellent Monsieur de Souza!

LA HAUTE CRITIQUE - Nous nous faisons un devoir de signaler à nos lecteurs les procédés de critique de l'éminent collaborateur du Coq rouge, M. André Ruyters.

Extrayons quelques perles de l'article intitulé : Les Peintres. On y critique l'exposition du Sillon. Première critique: cette peinture est de celles « qu'approuvent les folliculaires, les poètes déclassés, les juifs et autres gens « de sens éclairé » dont la haute compétence ne peut, en matière de médiocrité, être contestée ».

Deuxième critique: « Ils sont là une cinquantaine qui nous » dévoilent ce qui doit assurément être le meilleur de leur âme:

" eh bien! je vous jure qu'il n'en est pas un dont on oserait serrer

" la main!

Troisième critique : " cette exposition m'a fait songer à je ne sais quel repaire de faux monnayeurs. "

Assez, n'est-ce pas? Voilà la "troisième génération "dont l'Art moderne, M. Picard et M. Verhaeren célèbrent les mérites en même temps qu'ils pratiquent avec persévérance le dénigrement systématique des meilleurs écrivains de notre pays.

Une Église Préraphaélite. — L'un après l'autre, les artistes survivants de la glorieuse génération de Rossetti disparaissent, rassasiés de travaux et d'années. Il n'est pas d'adjectifs exagérés pour louer dignement ces peintres et ces poètes qui, en un pays privé d'originale tradition plastique, naturalisèrent une esthétique spiritualiste d'essence et d'inspiration, dont, avec une enthousiaste obstination, couronnée d'un invraisemblable succès, ils poursuivirent la propagation dans tous les domaines.

L'utopique confrérie que Rossetti, ses amis et ses disciples, un instant, réalisèrent ne tarda pas à se dissoudre, l'impatience créatrice de tels artistes supportant malaisément l'apparence même d'une tutelle et d'une discipline. Chacun se dirigea dans sa voie, emportant, comme un viatique, les hauts principes de l'école dont leurs œuvres à tous, pour diverses qu'elles soient, continuèrent à rendre témoignage.

Car cet idéal de beauté, mélange intime de réalité et de rêve, d'étude et d'inspiration, dont Rossetti se montra le magnifique interprête; cette volonté d'emprunter à la vie les éléments qui, élaborés, passionnés dans la pensée de l'artiste, constitueront son œuvre en substance et en vérité, se retrouvent, à des degrés différents, chez tous ceux qui subirent la géniale influence du peintre de la Vision du Dante.

Les travaux des maîtres préraphaélites sont malheureusement disséminés en des collections particulières peu accessibles, à Londres ou en province, et il est rare que le public soit convié à une exposition comme celle de Burne Jones, à la New-Gallery, en 1893. Et jusqu'à présent, la National Gallery possède trois pages de Rossetti, sans plus! .. Les fervents, il est vrai, ne craindront point de prolonger leur pélérinage jusqu'à Scarborough dont l'église de St-Martin's-on-the-Hill, érigée en 1863, et enrichie de vitraux et de panneaux décoratifs par Rossetti, Burne Jones, Ford Madox Brown et William Morris, représenterait un véritable musée préraphaélite si, depuis, elle n'avait été déparée des ouvrages désastreux d'un M. Farren, de Scarborough, assisté de ses fils et de ses filles! .. Tellement que l'excellente monographie de M. Olivier G. Destrée, publiée par le Savoy, où nous puisons ces renseignements, se termine par le vœu de voir édifier un autre temple dont l'ornementation serait tout entière composée d'œuvres préraphaélites.

Le projet est moins chimérique qu'il ne pourrait sembler puisque de nombreux cartons décoratifs de Rossetti, Madox Brown etc. existent, qui n'ont jamais été exécutés; et si sa réalisation était confiée à de jeunes artistes comme MM. Selwyn Image et Herbert P. Horn il est certain que le monument souhaité deviendrait, en quelque sorte, la preuve visible des tendances élevées et des nobles aspirations de l'unique véritable école d'art plastique dont ce siècle puisse s'enorgueillir...

Bibliographie

Prosper Mérimée : Une correspondance inédite avec une introduction par F. Brunetière - Marc Legrand: L'Ame antique; poésies. — Mme Sophie Urbanowska: La princesse; roman. GUSTAVE GEFFROY: L'enfermée. — Jossot: Mince de trognes; album. — Dr Ed. Toulouse: Emile Zola. — Le Sar Péladan: Le prochain conclave. — P. Decourcelle: Crime de femme. — Jules Bois: L'Eve nouvelle. — Lucien Muhlfeld: Le monde où l'on imprime. — Cte Léon Tolstoï: Les temps sont proches. Frédéric Plessis: Angèle de Blinde; roman. — Armand Sylves-TRE: Trente sonnets pour Mile Bartet.

Imprimerie Scientifique CH. BULENS, 22, rue de l'Escalier, Bruxelles.

En vente chez l'Editeur de la Revue

Crocq (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8º de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00	
Crocq (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00	
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00	
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.	
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages	
HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution. 1889. In-8°, 32 pages 1 00	
Heger (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893. In-8°	
LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889. In-8°, 138 pages 2 50	
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto- ral belge. 1893. In-80, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00	をはいいい
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-80. o 50	100 M
PETITHAN. — La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes. 1889. In-8°, 131 pages 1 00	
PELSENEER (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00	
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°, 76 pages	The Court
2 00	100

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. - Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écr vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au vrait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT nour son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie;
Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Pouvre (hiver); Marché aux Fleurs;
Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

No 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

No 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)
N∞ 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

Vieilles gtoires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur Le Marche du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

Nos 1 à 4. Épreuves sur japon. Vendus.

Nos 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. Vendus.

Nos 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre: 35 francs. — Il reste encore 8 exemplaires à vendre.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8°: 3 FRANCS

« I. FIORETTI»

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIVº SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: 1 franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.

PAUL ARDEN. — Vieilles Amours. — Roman in-18, de 250 pages

PRIX: 3.50 — Paraîtra en Novembre.



SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 45

21 novembre 1896

LA JEUNE BELIQUE

SOMMAIRE:

ROBERT CANTEL. — M. René Doumic et le Théâtre contemporain.
FRANCIS DE CROISSET. — Le boudoir.
PAUL ARDEN. — Pauline ou la Liberté de l'amour (L. Dumur).
HERVÉ. — Le Prix de Rome pour la gravure.
G. M. S. — Les Aquarellistes.
Jss. — Au Cercle artistique.
I. G. — La chanson populaire à l'Académie.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT) - Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du ler de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel. secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

Collaborateurs: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

La Jeune Belgique, première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-		
tion complète	75	00
Chaque année séparément est en vente au prix		
de		50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de	'	•
Léopold Wallner, d'après les po èmes de Gilkin, Gille, Giraud, Levis, Van		
Leerberghe, Severin, Le Roy, G. Kahn, net	4	00
THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique		1
et d'esthétique. Avant propos par Emile Le		
clerco, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6	00
DE REUL (X) Autour d'un Chevalet, scènes de		
la vie romaine. Volume in-16	3	50
D 11' ' 1 1 1 1' 1' 1 1' 1' 1' 1' 1' 1' 1		
Publication de la Librairie Léon Vanier	,,	
En vente chez II. Lamertin, Libraire à Bru	rell	es
PAUL VERLAINE. — Sagesse, nouvelle édition — Dédicaces, tirage sur hollande numé-	3	50
roté avec autographe de l'auteur.	6	00
- Edition ordinaire		50
 Quinze jours en Hollande, prose Toutes les œuvres du poète, prose et 	3	00
vers en volumes à 3 oo et	3	50
Jules Laforque. — Poésies complètes, édition dé-		
finitive contenant : Les Complain- tes, l'Imitation de Notre-Dame de		
la Lune, le Concile féerique, les	_	
Derniers vers. 1 volume	-	00
ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complites, édition		
définitive avec préface de Paul		_
Verlaine		50 50
Tristan Corbière. — Les Amours jaunes		50
Jean Moréas. — Les Syrtes		50
— Les Cantilènes		50
 Le Pèlcrin passionné. Autant en emporte le vent 		50
		00
STUART MERILL. — Les fastes		00
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets .	3	50
Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps	3	50
EDMOND PILON. — Poèmes de mes soirs		50
ADOLPHE RETTÉ. — Cloches en la nuit		50 50
 Une belle dame passa Trois dialogues nocturnes, prose . 		00
Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes		50 50
Henri Degron. — Corbeille ancienne		00
Emmanuel Signoret.—Lelivredel' Amitié, poème.		00
CHARLES VIGNIER. Centon		00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — Toute la Comédie .	3	50
HECTOR CHAINAYE. — L'âme des choses, poème	2	00
en prose		00
Guy Ropeartz. — Adagiellos	4	00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

rédaction et administration 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES Fondateur: Max WALLER
Secrétaires Robert CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

M. René Doumic et le Théâtre contemporain

Avec Alexandre Dumas fils, le théâtre français a subi de grandes transformations, le système de la comédie de mœurs a été complètement modifié. Quelle est, dans ce nouveau procédé dramatique, la part destinée à survivre, à entrer dans le patrimoine dont les générations futures hériteront? Quels en sont les défauts, incompatibles déjà avec nos mœurs, nos idées et notre état social d'aujourd'hui? Quelle en est la part d'arbitraire et d'artificiel? C'est ce que M. René Doumic s'est efforcé de montrer dans son nouveau volume (1), suite de l'un de ses premiers essais de critique qui, d'un seul coup, lui acquit sa grande réputation: « De Scribe à Ibsen. »

Passant en revue les principales pièces représentées durant ces dernières années, M. Doumic tire de chacune d'elles des conclusions, non pas sur leur valeur intrinsèque, mais sur l'influence qu'elles pourront exercer sur l'évolution de notre système dramatique. Ce n'est donc point une critique détaillée de chaque pièce qu'il faut aller chercher dans ces études; on ne l'y trouverait qu'assez incomplètement. L'auteur nous donne une vue d'ensemble du théâtre contemporain, cherchant à démêler parmi la foule d'éléments disparates qui le compose les seuls véritablement artistiques et viables. N'eût-il adopté la forme d'Essais sans autre lien apparent que celui de la chronologie, M. René Doumic eût presque pu appeler son volume « La Philosophie du Théàtre contemporain ».

Comment se fait-il qu'en dépit du talent des auteurs et de l'effort dépensé, la production dramatique contemporaire soit si médiocre? L'une des causes, et M. Doumic la signale dès la Préface de son livre, en est que « le théâtre a cessé d'être » considéré comme un art spécial, ayant son » esthétique, ses règles et ses moyens. » A cette aberration nous trouvons un motif, moins paradoxal qu'il n'en a l'air; c'est qu'il n'y a plus d'écrivains dramatiques de profession; « dès qu'un écrivain s'est acqui par le livre ou par le journal assez de notoriété pour en imposer aux entrepreneurs de spectacles et attirer peut-être le public, il se tourne vers le théâtre, dont les succès ont toutes sortes de séductions. »

Parmi les influences désastreuses que subit notre théâtre contemporain, notons celle du romantisme. L'on se rappelle que l'alliance du comique et du tragique fut un des articles de foi du programme de la révolution littéraire de 1825. Victor Hugo défendit cette thèse dans une Préface qui immortalisa son *Cromwell*, où, citant l'exemple de Shakespeare, il aurait pu s'autoriser également de Beaumarchais qui, le premier en France, croyons-nous, introduisit un élément de drame dans une pièce d'une gaieté éblouissante, *La Folle Journée ou le Mariage de Figaro*.

Les romantiques disaient : La vie est un mélange de comique et de tragique, de farce et de drame. Le théâtre qui doit représenter la vie, qui en doit être l'image, l'illusion, doit présenter cette même antithèse.

C'est là que gisait l'erreur de leur conception dramatique, et M. Doumic l'a parfaitement fait ressortir dans son étude sur M. Pailleron (1). L'art doit nous faire apercevoir la vie, nous la faire comprendre, nous en donner une idée et une impression nettes. Il ne peut donc nous présenter

⁽¹⁾ Essais sur le Théâtre contemporain. — Alexandre Dumas. — Édouard Pailleron.—Victorien Sardou.—Henri de Bornier. — François Coppée. — Alexandre Parodi. — Jules Lemaître.—Henri Lavedan. — Richepin. — Maurice Donnay. — François de Curel. — Georges Rodenbach. — Maurice Barrès, etc., 1 volume in-16, 3 fr. 50.—Perrin et Cie, Éditeurs, Paris.

⁽¹⁾ Op cit. P. 79 et suiv.

tous les éléments dont elle se compose sous l'aspect chaotique qu'ils ont dans la nature. Une représentation de ce genre, réalisée avec des moyens artificiels, sera toujours imparfaite. Tout au contraire, même lorsqu'il est synthétique, l'art doit isoler les différents éléments de la vie, de la nature et du monde, pour nous en faire comprendre l'essence. « Un art doit toujours se placer à un point de vue spécial, librement choisi, nettement déterminé. » De lui-même, le public se met au point où on le place. Mais s'il est disposé à rire, un appel dramatique à son émotion le trouble et le fâche; s'il est disposé à s'émouvoir, un éclat de rire le choque et le blesse. Dans l'application, ce système exige toujours une dualité d'intrigue, incompatible avec toute perfection artistique. « Si d'ailleurs on ne peut citer un chef-d'œuvre qui ait été composé suivant ce système, c'est apparemment que le principe de l'unité de ton dans une œuvre d'art, n'est pas une arbitraire invention des faiseurs d'esthétique. »

Si l'unité de ton est indispensable, l'unité d'action ne l'est pas moins. Et ces deux qualités se ramènent à cette condition essentielle du théâtre, la logique. C'est elle, et elle seule, qui crée l'intérêt, le mouvement, l'émotion; seule elle fait la valeur des œuvres dramatiques; logique du style, logique des sentiments, logique des situations.

Rien ne nous est plus désagréable que de voir à la scène des personnages fantasques, capricieux, volontaires et changeants. Nous allons à la comédie pour comprendre plus que pour sentir. Dès qu'un personnage sort de l'humanité, nous ne le comprenons plus, nous sommes dans l'impossibilité de le comprendre, comme nous sommes dans l'impossibilité de nous faire une idée imagée de l'infini ou du néant.

M. Jules Lemaître, M. Henri Lavedan et presque tous leurs confrères, ont paru ne pas se douter de la nécessité de la logique au théâtre. Ils ont négligé de donner à leurs personnages cette qualité indispensable, la volonté. L'action dramatique résulte bien plus de la lutte entre la volonté et les obstacles que lui opposent soit des volontés étrangères, soit la passion ou l'instinct, que de la complication plus ou moins heureuse d'une intrigue embrouillée.

Presque seul de son époque, Alexandre Dumas fils avait reconnu la nécessité de donner à ses personnages une volonté logique. Aussi ses pièces étaient-elles parfaitement agencées. Trop bien peut-être parfois; mais cet excès provenait non pas de sa logique, mais de son procédé. Au lieu de démontrer, il plaidait. La démonstration par des arguments suffisants, nécessaires et exacts nous conduit à la certitude scientifique. La plaidoirie cherche à justifier par n'importe quels moyens une conclusion fixée d'avance. Or Alexandre Dumas plaidait sans jamais véritablement prouver. Une partie de la logique de sa conception était artificielle.

Un autre de ses défauts, le plus grand peut-être, et celui contre lequel ses successeurs devront le plus soigneusement se mettre en garde, fut sa manière d'envisager toutes choses au point de vue social. « Son théâtre perd en intérêt durable ce qu'il avait peut-être gagné en intérêt d'actualité (1). »

Toute son œuvre est relative à un ensemble d'institutions qui fatalement disparaîtront; elle est destinée à perdre en intérêt au fur et à mesure qu'elle perdra en réalité. L'exemple du théâtre d'Emile Augier est prophétique à cet égard.

Dumas rapportait tous nos actes à leur utilité sociale. C'était là un grave tort. Car lorsque l'on a examiné notre existence à ce point de vue, l'on n'a encore rien dit de sa valeur morale.

Aussi, après Alexandre Dumas, dont l'œuvre dramatique dépasse en nouveauté et en perfections celle de tous ses contemporains, reste-t-il à faire un théâtre nouveau, « un théâtre d'observation, mais où l'observation, évitant de s'en tenir aux cas exceptionnels, nous rapporte une image fidèle de nos mœurs, un théâtre d'étude où nous voyions, non certes résoudre, mais poser les problèmes avec lesquelles la société est aux prises, agiter des questions qui sont pour nous vitales, un théâtre d'idées où l'auteur traduira, par les moyens de la scène et dans la forme dramatique, sa conception de la vie, un théâtre enfin où il y ait assez de pensée pour intéresser l'élite qui vit surtout par l'esprit, assez d'émotion pour attirer et retenir la foule elle-même, où la vérité soit assez générale, étant humaine, pour dépasser les limites d'un temps. »

ROBERT CANTEL.

⁽¹⁾ Op. cit., p. 54 et suiv.

Le Boudoir

A Armand Silvestre

Jadis, j'étais seigneur d'un boudoir langoureux Ouaté de tapis, peluché de tentures; Devant d'anciens vitraux des rideaux vaporeux Laissaient flotter l'ampleur de leurs molles ceintures.

De larges coussins verts brodés de fleurs de blé Couvraient la nudité laiteuse de l'alcôve, Des astres s'allumaient au plafond constellé, Des pastels se mouraient dans des cadres d'or fauve.

On entendait chanter les pimpants rigodons Des pendules d'or vert dont le pouls bat trop vite; Des marquises de saxe ornaient les guéridons; Pour plus de deux la chambre eut été trop petite.

C'était un vrai royaume où trônait le péché; Des parfumsénervants chatouillaient la narine; Près du foyer ouvert un fauteuil débauché Offrait ses bras pervers et cambrait la poitrine.

Dans ce boudoir moëlleux dont je fus le seigneur J'ai croqué des baisers plus doux que des pralines. Pour voir d'un sein d'enfant la neige et la rougeur J'ai dompté bien des cris sous mes lèvres félines.

J'ai longtemps caressé sur ce corps de fillette Les contours qu'ont chéris les maîtres florentins, J'ai veillé bien des nuits, dormi bien des matins, Fumé du tabac roux trempé de violette,

Mais j'ai vu peu à peu l'enfant rose pâlir, Sous ses yeux des fleurs d'ombre entr'ouvraient leurs [corolles,

Et le sang qu'un accès de toux faisait jaillir Donnait un goût plus âcre à nos baisers frivoles.

En déchirant des dents les coussins de l'alcôve Elle mourut un soir dans un rire sournois, Un soir d'hiver, tandis que la lune au front chauve Emplissait le boudoir de son rire sournois.

FRANCIS DE CROISSET.

Pauline ou la Liberté de l'Amour

par M. Louis Dumur (Édit. du *Mercure de France*. 1 vol. in-18. — 3 fr. 50.)

Je n'aime pas ce sous-titre. Il est trop cruel. Et le roman de M. Dumur n'est pas cruel : il est douloureux. Mieux en place eut été, selon moi, une autre expression dont l'auteur s'est servi au cours de son livre : les consignes de l'amour moderne...

La liberté de l'amour? dit-il; mais c'est de l'ironie, c'est presqu'un "mot" qui me peine: liberté, alors que c'est dans cette tunique de Nessus des convenances, des usages, des lois, des droits, des devoirs hypocrites de la société qu'étouffent et sont suppliciés ces deux pauvres amants, ces étrangers parmi nous qui ne veulent que s'aimer, — et s'aiment, réfractaires, insurgés, méprisants de tous les faux rites de la religion de

duperie et de mensonge de notre siècle, des siècles passés — des siècles futurs, hélas! j'en ai peur...

Pauline et Odon sont deux de ces demi-pêches dont parle le poète persan, moitiés d'un fruit qui se retrouvent un jour, au hasard d'une rencontre, s'unissent et plus jamais ne se séparent. Pauline et Odon s'aiment; mais ils doivent être l'un à l'autre étrangers parce que Pauline est Mme Facial et qu'Odon possède, exilée dans la pieuse retraite d'un castel, au fond de la province, une Mme de Rocrange dont il est l'époux, mais qu'il ne voit jamais; Pauline et Odon ne peuvent se dire les choses qu'ils voudraient se dire — et pourtant ils s'aiment; ils ne peuvent se voir, se parler quand et comme ils le voudraient — et pourtant ils s'aiment...

Ils s'aiment. Comprenez-vous tout ce qu'il y a dans ces mots : ils s'aiment. On ne peut en trouver d'autres ; il n'y en a pas d'autres : ils s'aiment, et c'est tout.

Et c'est pour s'être aimés au mépris des défenses qui les génaient; c'est pour avoir eu l'honnéteté de s'affranchir des hypocrites compromis de l'adultère, toléré parce qu'il ne s'avoue pas; c'est pour n'avoir trompé personne par une feinte tendresse; c'est parce que Pauline n'a pas voulu l'amour en partie double et qu'elle a hautainement, mais proprement, épargné à Facial l'écœurant déshonneur de recevoir, de cacher dans la maison, dans le lit de l'homme dont elle porte le nom, un amant élu par elle; c'est pour avoir respecté ce mari que Pauline et Odon sont les réprouvés qu'on bannit, sont les définitifs déclassés qui doivent fuir, se réfugier loin, dans « une maison qui ne vit pas suivant les lois de la société, mais où l'on aime et où l'on cherche à être heureux. »

Les bonnes amies qui ont exécuté M^{mo} Facial auront des amants à la douzaine, feront scandale derrière l'éventail, mais on les honorera de toute considération; les amis, les familiers, Facial lui-même feront la fête: mais c'est admis cela! et allez-y!

De bonnes gens effarouchées — il en est peut-être encore? — diront que les uns et les autres, bambocheurs ou amants sincères, comme Pauline et Rocrange, sont de peu honnêtes personnes. La vertu, n'est-ce pas la moralité, les liens sacrés du mariage?...

Parfait, bonnes gens. Mais pourquoi aussi jeter dans les bras l'un de l'autre ces Facial et ces Pauline, ces Odon et ces M^{me} de Rocrange, ces Chandivier, qui ne sont nés que pour rester étrangers toute leur vie et qui ne s'unissent que par erreur un beau matin — ou une belle nuit? Pourquoi, l'expérience faite — par obligation — et concluante, doivent-ils, les pauvres, en rester là, rentrer leurs tendresses et cadenasser leurs cœurs? Sans compter les tempéraments à verrouiller! Mais les Pauline, les Odon qui se cherchent de par le monde, ils s'aiment, vous dis-je, bonnes gens. Et, pour une fois, que deux parviennent à se retrouver après s'être cherchés longtemps...

Comme je les admire, moi, ces beaux amants, comme je les chéris, comme je les envie!

Je les envie, malgré leurs douleurs, leurs épreuves, car les jours leur furent souvent cruels.

- Heureux qui a aimé, dit Odon : il a souffert. Heureux qui a souffert ; il a vécu.
- Quelle ironie, répond sa maîtresse. Le bonheur consistetrait à être malheureux?

Oui, si vivre, c'est le bonheur. D'après Rocrange, il le dit quelque part, vivre est le but pour lequel nous sommes sur cette terre; s'en suit-il que c'est le bonheur? Il faudrait que nous fussions nés pour être heureux.

C'est un bonheur d'amants, qu'ils ont eu, dit-il en restriction à son paradoxe. Pour lant combien n'ont-ils pas souffert! soit. Mais ont-ils souffert dans leur amour ou n'est-ce pas plutôt par leur amour? Si c'est un bonheur d'amants qu'ils ont goûté,

c'est une angoisse perpétuelle, une souffrance d'humains, qui les ont éplorés, pourchassés.

Et moi, je les envie pour cela. Parce qu'ils ont connu l'infortune, la haine, la méchanceté des autres, ils ont su l'ineffable bonheur d'eux-mémes. Et si l'on n'est pas venu sur terre pour être heureux parce que les autres sont la pour vous en empêcher, je crois que la vie est belle pour ceux qui peuvent connaître un bonheur: celui qu'ils se créent, qu'ils se doivent, qu'ils veulent.

...Rocrange meurt dans les bras de sa maitresse. Dès lors, celle-ci est morte aussi. Morte pour le monde en tous cas, morte par son cœur.

Du jour surtout où elle vient retrouver son fils — qu'elle a toujours chéri — façonné au moule, écœurant des funestes voisinages parmi lesquels il fut élevé, loin d'elle.

Et, comme les autres, son fils la désole.

La fin du livre est poignante. Quelques mots, très simples, ont l'affliction d'un sanglot.

Et que nous importe ce que devient Pauline, dont M. Louis Dumur ne nous dit pas le douloureux avenir, puisqu'elle est morte pour son cœur, comme je l'ai dit, elle qui n'avait vécu que par lui?

PAUL ARDEN.

Le prix de Rome pour la gravure

Cette année, par extraordinaire, le prix de Rome pour la gravure a été décerné; ce n'est pourtant pas que les œuvres en soient supérieures aux précédentes.

Les grands prix d'art ne devraient pas être des récompenses attribuées aux bons élèves des Académies ou de l'Institut des Beaux-Arts. Ils ont une mission plus élevée et plus sociale, ils devraient aider seulement les talents déjà forts et personnels en les débarrassant pour un temps des préoccupations et dessoucis de la vie matérielle.

Tout concours de Rome est une preuve nouvelle de la nécessité de soustraire cette institution à l'influence des Académies si l'on veut arriver à ce but; mais il n'en est pas, plus que le concours de gravure, qui l'ait toujours montré plus clairement.

Pas d'artifice possible en effet dans la gravure au burin. Elle est franchement bonne ou franchement mauvaise et les recettes académiques y transparaissent plus vite qu'ailleurs. Dépouillée de toute la magie des couleurs, la pauvreté du sentiment, l'insuffisance du métier, la pauvreté du dessin s'y font sentir plus qu'en tout autre art.

Aussi l'exposition des œuvres des concurrents, après les concours, est-elle toujours lamentable, et celle de 1896 qu'on vient de faire cette semaine, au Musée moderne, n'en a pas relevé la réputation.

On y a retrouvé, crûment révélées, toutes les faillites académiques, toutes les tares d'une école sans autorité ni personnalité.

Si on n'y a pas vu l'encouragement de talents personnels, par contre on a pu y constater que l'Académie ne sait même plus enseigner le dessin à ses élèves, pas même aux graveurs dont, après tout, c'est le seul moyen d'expression.

De tous les concurrents, en effet, hormis le premier, dont le dessin est d'ailleurs médiocre, aucun n'a, par exemple, été capable de dessiner correctement les extrémités du modèle vivant qu'il avait à graver. Est-ce là ce qu'on devrait attendre d'artistes prétendûment formés? Qu'apprend donc l'Académie à ses élèves?

Le bon goût n'est pas donné à tout le monde. Nous ne dirons doncrien de l'ignoble Auvergnatau torse mal venu, aux genoux ca gneux, aux jambes disproportionnées, choisi parle jury comme modèle. Il n'était pas fait certes pour rendre plus attachant un travail déjà ingrat puisqu'imposé. Aussi modèle et dessins sont ils dignes l'un de l'autre. Où est donc le temps où les élèves de David refusaient de travailler lorsque le modèle ne leur paraissait pas assez beau?

Quant à la gravure proprement dite, aucune des six œuvres exposées n'a trace de vie, de caractère, ou même de couleur, si ce n'est... justement l'œuvre déclarée la plus mauvaise et clas sée dernière. Ineffable jury!

Mais on sait qu'un jury académique n'a jamais décerné les palmes à une œuvre qui se distingue surtout par l'intensité du sentiment.

La seule supériorité du Primus est une longue pratique acquise au cours de mainte année passée à l'école d'Anvers. Son dessin idéalisant d'une façon classique, mais banale et froide, l'Auvergnat décrit, est exprimé par un burin aux tailles croisées et recroisées, sans fraîcheur ni naïveté, bref la formule académique souhaitée par le jury.

Le second, dans ses tailles incorrectes, qu'il remplace trop souvent par un facile pointillé afin de dissimuler son peu de connaissance de la forme, a rendu tel quel l'homme avachi qu'on lui a présenté. Mais pourquoi alors cette mention que rien ne justifie? Ne serait-ce par hasard qu'une simple concession à une école rivale?

Plus sympathique est l'œuvre à laquelle est attribuée le deuxième second prix : c'est le plus beau burin des six. Meilleur dessinateur que le précédent, l'artiste a de plus que lui encore le sentiment de la taille. Pas de pointillé, un burin probe, poussant des tailles élégantes et serrées. Un peu plus de dessin, de vie et de coloris auraient produit une œuvre de bon aloi.

Passons les deux suivants, décidément trop médiocres de dessin et de burin pour nous y attarder et arrivons au dernier. Ce jeune homme a évidemment encore beaucoup à apprendre, mais son œuvre a surtout du caractère. Sa coloration et son animation font pâlir les cinq autres dont le cuivre parait timidement attaqué. Impossible de comprendre comment cette gravure a été si dédaignée.

Favorisé d'ailleurs par la pose du modéle qui lui donnait une silhouette plus élégante, il a fièrement campé son homme, lui a donné un visage et des yeux expressifs.

Au gré de plus d'un, son œuvre eut dû être classée parmi les trois premières et s'il eut montré un peu plus d'expérience dans son burin et surtout dans l'interprètation de son dessin primitif, d'ailleurs fort fouillé, on peut croire qu'elle eut été la meilleure du concours.

Eut-elle été primée pour cela? M. Rodenbach disait naguère en rappelant un mot de Villiers, que tous les concours officiels sont jugés comme des concours d'écoliers. La preuve en est encore ici.

Les prix ne sont jamais accordés qu'à ceux qui se sont le plus gavés des doctrines du maître.

Gare alors au pauvre diable qui ne peut s'assouplir à toute la gymnastique à laquelle se prêtent les talents sans conviction.

Et tant que les prix de Rome seront décernés par des jurys de professeurs, l'art sera soumis à ce mandarinat perpétuel.

HERVÉ.

Les Aquarellistes

Ne m'en veuillez pas, mais pour être allé voir l'Exposition des Quarante qui en sont à leur trente-septième, je me suis trouvé poursuivi pendant une heure par un obsédant refrain entendu jadis dans quelqu' Alcazar à revues : « Et c'est tout à fait la même chose qu'avant... » Il y a une aggravation ici peut-être, c'est pire qu'avant. Comment diable est-ce possible?

La royale Société réalise pourtant (si j'ose ainsi dire) ce petit tour de... force. Et l'on finirait vraiment par croire, au moins pour certains artistes, à une inévitable influence du milieu. Il y a parmi ces salles, où les souris se poursuivent en paix après une solennelle et envahissante ouverture, je ne sais quelle vague odeur de cuisine honnête et bourgeoise, quelque chose comme un parfum de loge de concierge pendant la sieste.

Voulez-vous que je vous cite les bonnes choses? il y en a peu. Il convient tout d'abord de voir le Sommeil de Méduse, de Fernand Khnopff, une hautaine et dramatique conception admirablement tenue et qui interprète très originalement le sujet souvent traité. Il n'y a presque rien de Meunier et moins encore de Mellery. Certes, cette Pieta, de Smits, dont on a beaucoup parlé, n'est pas sans valeur, mais c'est bien là l'éternel à peu près; voici le procédé essentiellement flamand: une femme et un homme à qui l'on fait prendre la pose traditionnelle, et l'on peint. La couleur en est assez belle, mais l'impression de piété nulle. C'est presque tout, ce morceau, et aussi presque rien. Deux fort jolies choses: Mer farouche et Intimité de Mer, signées Detouche, ainsi qu'un ravissant coin d'ombre: Sous le tilleul, de Paul Rink.

Et, après cela, ébaubissez-vous devant les pirouettes de ce bon enfant tout barbouillé de confiture qu'est M. Dellaqua, pleurez devant le « chic » navrant de M. Haegemans, qui montre ici sous le titre Belle matinée de Septembre une piteuse copie du tableau bien connu de Boulenger, et puis passez indifférent devant les incessantes banalités de MM. Staquet, Casiers, et même Uytterschaut. Binjé, lui, a fait un rude saut: quelle jolie couleur en ces Soir mouillé, Automne, Giboulées d'automne, dégagés au moins de cette assommante facture du parfait aquarelliste. J'allais oublier deux charmantes choses de Jean Verhas: un bébé et une fillette au bord de la mer. Le reste des cimaises est disputé par un amas de cadres vides signés Pecquereau, Roelofs, Ronner, Lybaert, Krabbé, Hubert, Van Severdonck, etc.

Tout de même, nous sommes trop sévères, c'est néanmoins, cette royale société, une noble phalange d'art: j'ai la, sous les yeux, le catalogue, l'énumération des œuvres n'y occupe que les trois derniers feuillets; les dix-huit premiers sont remplis par les noms des membres protecteurs, effectifs, honoraires, correspondants. associés, etc.

Et bien! c'est quelque chose, ça!

G. M. S.

Au Cercle Artistique

Grand succès artistique et mondain pour l'exposition des œuvres de M. Albert Baertsoen. La plupart des tableaux que nous montre le paysagiste gantois avaient été déjà remarqués à différents salons belges ou parisiens. Réunis dans la petite salle du Cercle et joints à quelques études nouvelles, ils permettent de dégager et d'apprécier à sa juste valeur la caractéristique de leur auteur.

M. Baertsoen nous paraît arrivé à l'entière maturité de son talent. Il lui serait difficile désormais de pousser plus loin la connaissance de son métier, la sûreté de sa vision, l'émotivité dans le choix du sujet et de l'effet. Dans ses grandes toiles autant que dans ses impressions les plus sommaires, il exprime avec une éloquente simplicité le charme silencieux des coins de béguinage, la paresseuse lenteur des cours d'eau flamands, l'engourdissement frileux des ruelles et des banlieues sous la neige.

L'austérité ou la mélancolie pourtant ne l'accable nulle part.

Partout chante, — soit en forte, soit en sourdine, — la note claire d'un rais de soleil ou d'un reflet lumineux, et ses pignons les plus vétustes sont rajeunis dans l'air qui les enveloppe.

M. Baertsoen se rattache par là à l'école des impressionnistes suédois et norwégiens, dont M. Thaulow est un des principaux représentants.

Jss.

La Chanson populaire à l'Académie

Dans la séance publique annuelle de la classe des beaux-arts de l'Académie Royale de Belgique, M. Th. Radoux a prononcé un discours sur « la musique et les écoles nationales ».

Nous ne pouvons analyser ici ce remarquable discours. Notons seulement un passage capital.

M. Radoux voudrait détourner les jeunes générations de l'imitation servile des procédés de Wagner,— et il a parfaitement raison. L'œuvre de Wagner est faite et n'est pas à refaire.

Mais, à notre sens, il faut distinguer avec soin les *principes* du drame musical et les *formes* particulières ou formules propres à Wagner. Les principes, qui sont excellents et qui sont la source même des progrès du théâtre lyrique, ces principes qui sont applicables à la musique de toutes les nations, il faut les garder religieusement. Les renier, c'est rétrograder; l'opéra de la jeune école russe est la pour prouver la vérité de cette affirmation.

Quant aux formules musicales, il faut, au contraire, que le musicien tâche d'en inventer qui soient originales. C'est ici qu'il importe pour lui d'être de son temps et de son pays, et aussi d'être lui-même.

1ci, à notre sens, s'appliqueront les conseils de M. Radoux.

Celui-ci, après avoir constaté ce que les jeunes écoles russes et scandinaves doivent à la chanson populaire, s'exprime ainsi:

« Pourquoi, dès lors, ne tenterait-on pas dans notre pays ce qui a si merveilleusement réussi chez les peuples du Nord?

"Les éléments ne manquent certes pas : nos provinces, tant flamandes que wallonnes, pessèdent une quantité fort respectable de chants populaires qui ont bien aussi leur caractéristique, leur saveur sui generis.

"Pour arriver au but que j'indique, il ne faudrait pas seulelement s'en tenir à la publication de ces chants, dûment harmonisés, mais en extraire les plus typiques, qui serviraient de thèmes de composition de solfèges, où toutes les difficultés modernes de rythmes, d'intonations en seraient méthodiquement graduées.

"On envelopperait, en quelque sorte, dès l'enfance, le futur compositeur dans une atmosphère nationale en lui imposant, peu à peu et à son insu, cette sève populaire qui, dans sa forme naïve, est l'âme de la patrie. Son imagimation ainsi préparée pourrait revêtir, à l'heure de la production, une forme plus savoureuse, plus particulière et dont Weber, dans le Freyschutz notamment, offre un si frappant exemple. Car, ainsi qu'on l'a dit, n'est-ce pas le chant des rues, élevé à l'idéal, à la poésie, au dramatique, n'est-ce pas la musique allemande dans ce qu'elle a de plus profond, de plus intime?"

C'est parfait! Nous applaudissons de grand cœur à ces considérations.

Memento

LA "LÉGENDE DE VIE". — M. Camille Lemonnier publiera, dans le courant de cet hiver, un nouvel ouvrage: la Légende de Vie. Le Figaro avait prié M. Camille Lemonnier de le renseigner sur l'objet de son livre; de Blankenberghe, où l'intrépide écrivain persiste à villégiaturer malgré la bise et les averses, il a envoyé la réponse que voici:

" Monsieur,

- " Si difficile qu'il soit de résumer la donnée d'un ouvrage un peu étendu, je m'empresse de répondre à votre désir.
- " La Légende de Vie est le titre général d'une œuvre inédite, dont la première partie paraîtra en octobre chez Dentu et s'appelle « l'Ile Vierge », dont la seconde se dénommera « le Libérateur» et la troisième «l'Aube des Dieux». Dans son ensemble, c'est une sorte de synthèse d'humanité développant, sous une forme épisodique, à travers des scènes de vie et de nature reliées par une action commune, les âges de l'homme. Celui-ci, dans « l'Ile Vierge », apparait encore élémentaire, proche des premiers cultes de la terre, dans une beauté de jeunesse et d'ingénuité. Sylvan, le fils du roi Barba, maître de l'île (Éolie), ensuite aspire à l'amour, à la fraternité, à la douleur. Christ lui est révélé, et le sacrifice. Vers la fin, il quitte l'ile d'innocence et de paix, il part délivrer l'homme esclave (des fatalités, des dieux et de lui-même). Sylvan, libérateur, sera le héros du second volume. Dans la troisième partie se conjecturera un état d'humanité supérieure en qui s'accompliront les destinées de l'homme.
- » Alors Éden, dont l'espoir est éternel au cœur des races, sera vraiment conquis.
- "C'est là le thème général avec cette idée fondamentale:— l'homme est un dicu qui se cherche à travers les étapes successives de la connaissance. L'état de civilisation, avec ses agitations troubles, n'est encore qu'une des formes de barbarie relative, un des modes perpétués de la douleur, stade nécessaire par lequel l'homme s'achemine à la plénitude de la connaissance, à l'intégralité de sa vie morale et physique, à la joie, fin dernière du monde. La délivrance, ici, s'entrevoit dans le retour à la nature, dans la beauté de l'instinct obéi, dans une existence simple régie par l'amour, par tout l'amour.
- La Légende de Vie, pour la résumer ainsi, se propose un conte d'idées, une fresque dont les personnages nombreux, avec une valeur de symbole, ressortissent à la vie générale de l'humanité plutôt qu'à tel temps défini. Je crois, j'espère leur avoir assez communiqué le mouvement et le souffle pour que, même en dehors de la part d'idéité qu'ils assument, ils gardent l'intensité de vie sans laquelle il n'est point d'art.
- "L'«Ile Vierge» commence en manière d'idylle dans les parfums, les clartés d'une nature jeune, dans la beauté d'une après-midi des âges. Quatre enfants merveilleux, Sylvan et ses sœurs, s'en vont à la rivière. Barba, le maître d'Éolie, afin que la chair entre eux demeurât la chose ingénue, voulut qu'ils prissent en commun le bain : à peine tous quatre sont vêtus.
- " C'est l'antique éducation d'innocence, en attendant que, pour Sylvan, elle devienne héroïque. Jusqu'alors ils ne connaissent que les rites sacrés et fraternels. Barba prohibe le meurtre, les nourritures sanglantes, le vin. Mais un jour Sylvan tue une des bêtes de l'ile. Ainsi il connaît la mort, le sens terrible des destins lui est révélé. Et l'éthopée ensuite se déroule, devient l'histoire de la jeune humanité se cherchant dans les dieux, l'amour, la fraternité, aux prises avec le mystère de soimeme et de l'Etre hors de soi...
- " Je ne sais si ces indications suffiront à vous donner une idée de l'ensemble de l'œuvre. C'est, en effet, dans son ensemble que je voudrais qu'elle pût être considérée. Voyez, en tout cas, Monsieur, dans ces développements un peu longs, la preuve que je fus sensible à l'intérêt que vous portez à la Légende. Et croyez à tous mes sentiments de sympathie et de gratitude.

" Camille LEMONNIER. "

Pour compléter la série que nous avons publiée, voici les vers composés et prononcés par M. François Coppée lors de la visite du Czar à l'Académie Française.

A LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPERATRICE DE RUSSIE

Dans cet asile calme où le culte des lettres
Nous fut fidélement transmis par les vieux maîtres
Ainsi que le flambeau de l'antique coureur,
A ce foyer, dans cette atmosphère sereine,
Bienvenue à la jeune et belle Souveraine!
Bienvenue au noble Empereur!

Votre chère présence est partout acclamée
Par l'imposante voix du peuple et de l'armée
Emus de sentiments profonds et solennels;
Et, sur la foule heureuse et de respect saisie,
Vous voyez les couleurs de France et de Russie
Palpiter en plis fraternels.

Tous les vœux des Français vont, Sire, en fils auguste Du magnanime Tsar, d'Alexandre le Juste; Car, en vous, son esprit pacifique est vivant. Vous, Madame, devant vos yeux purs et sincères, Dans les groupes charmés vous entendez les mères Vous bénir, vous et votre enfant.

Ici s'éteint le bruit dont un peuple s'enivre.

Nous pouvons seulement vous présenter ce livre
Qui garde ce trésor : la langue des aïeux ;

Mais, chez nous, c'est la France encor qui vous accueille,
Et vous lirez le mot « amitié » sur la feuille

Qu'elle place devant vos yeux.

Puis nous évoquerons notre gloire passée, Nos devanciers fameux, princes de la pensée, Corneille, Bossuet, tant d'autres noms si beaux, Avec l'orgueil de voir nos souvenirs splendides Honorés par vous, Sire, ainsi qu'aux Invalides Vous saluez nos vieux drapeaux.

Enfin, bien à regret — l'heure si tôt s'écoule —
Nous vous rendrons tous deux à l'amour de la foule,
Au grand Paris offrant son âme en ses clameurs;
Où vous êtes portés, comme a dit un poète,
En triomphe sur tous les cœurs.

Vandalisme. — Dans une brochurette consacrée à l'enseignement du dessin et des industries artistiques, de M. L. Cloquet, architecte à Gand, demande que l'on installe convenablement la bibliothèque des Musées du Cinquantenaire... et « qu'on l'enrichisse de tous les ouvrages spéciaux concernant les arts, qui sont noyés (?) à la Bibliothèque royale ».

Qu'on crée une bibliothèque d'art au Cinquantenaire, rien de mieux. Mais il faudrait étre plus qu'écervelé pour la créer aux dépens de la Bibliothèque royale.

On ne voit pas trop bien ce que les lecteurs gagneraient à être obligés d'aller au bout du monde, pour consulter des ouvrages actuellement placés, à la portée de tous, au centre de la ville.

Si l'idée saugrenue de M. Cloquet était admise, il faudrait pour être logique, en étendre l'application. En vertu de ce système, on retirerait de la Bibliothèque royale tous les livres d'astronomie et de météorologie pour les envoyer à l'Observatoire; tous les livres de botanique, pour les envoyer au Jardin Botanique; tous les livres d'histoire naturelle, pour les envoyer au musée du même nom; les livres touchant, de près ou de loin à l'art de la guerre, iraient à l'école militaire; les livres de droit prendraient le chemin du Palais de Justice. L'Université, les archives, les académies, tous les établissements publics réclameraient leur part du butin.

La Bibliothèque royale pourrait conserver le reste... s'il y en avait un.

Des propositions aussi absurdes ne mériteraient pas d'être relevées, si M. Cloquet, de par les nombreuses fonctions officielles qu'il occupe ne revêtait pas les apparences d'un homme grave, dont les avis font autorité.

Nous voulons, par charité, croire que M. Cloquet avait mal aux cheveux lorsqu'il a accouché de cette lumineuse idée.

P.

A PROPOS DU MUSÉE DE PEINTURE. — Nous lisons dans la Ligue artistique, les réflexions suivantes de James Ensor, auxquelles nous nous associons sans réserves:

- " Respectez les écoles éteintes!
- " Place aux vieux! Place aux vieux!
- " Pourquoi certaines œuvres disparaissent-elles du Musée? Mentionnons une marine de Francia, etc., etc.
 - " Les disparitions devraient être signalées.
- " Les artistes de la dernière heure méprisent souverainement les œuvres de leurs prédécesseurs immédiats. La distance rapproche heureusement les écoles."
- " Il est certain que si les musées avaient été régulièrement épurés, d'après la mode du jour bien peu de tableaux seraient arrivés jusqu'à nous."
- " Ne faisons pas pour nos descendants ce que nous ne voudrions pas qu'on eut fait pour nous mêmes."

LA GLOIRE DE ZOLA. — Un écrivain belge, professeur de lettres françaises à l'Université d'Edimbourg, M. Charles Saroléa, a porté le jugement suivant sur Emile Zola dans la Revue d'Edimbourg:

"Depuis un quart de siècle, le roman naturaliste jette le discrédit sur la France, insulte et calomnie les Français devant l'Europe. Voilà le crime de M. Zola, crime de lèse-patrie, crime de haute trahison nationale. On a dit de la Satire Ménippée, on a dit de tel pamphlet de Chateaubriand que ces livres avaient plus fait pour le triomphe de leur cause que des armées et des batailles. Il faudra dire, sans l'ombre d'une exagération, que le roman naturaliste a fait plus de mal à la France que Metz et que Sedan."

M. Maurice Spronck s'incline dans les *Débats* devant ce jugement. "J'en appelle, dit-il, aux souvenirs de tous ceux qui ont voyagé au delà de nos frontières, et qui ont quelque peu fréquenté les habitants des pays voisins. On me démentira malaisement si j'affirme que, grâce à M. Emile Zola, ceux-là se font de notre société française contemporaine l'idée la plus baroque et la plus attristante.

" Quand nous voyons un de ces honnètes étrangers se représenter notre pays d'après les fantaisistes renseignements puisés dans Nana, dans Pot-Bouille ou dans la Terre, nous nous contentons généralement de sourire entre nous au spectacle d'une telle candeur, et c'est à peine si nous daignons détromper ces bon naïfs. D'ailleurs, par dilettantisme, par scepticisme, par ce genre de snobisme aussi qui est infiniment répandu et qui consiste dans la peur de paraître snob, n'avons-nous pas laissé s'accréditer ce dogme aujourd'hui incontestable que M. Emile Zola est un de nos plus glorieux écrivains. Il est le Maître, par un M majuscule. Alphonse Daudet, Anatole France, Paul Bourget, Maupassant, Pierre Loti n'arrivent qu'en seconde ligne.

"Il est toujours prudent de se montrer sobre en matière de prophéties, et à Dieu ne plaise que je cherche ici à préjuger formellement l'arrêt définitif qui sera rendu par l'avenir. Je me demande pourtant avec quelque inquiétude si, d'ici vingt-cinq ans, il restera de l'énorme fatras de papier imprimé répandu sur nous par M. Emile Zola, beaucoup plus que la matière d'un ou deux volumes. La petite note pornographique, dont vous remarquerez que l'écrivain ne manque jamais de relever chacun de ses ouvrages, suffira-t-elle à combattre l'ennui lourd qui émane de ces énormes machines, sans philosophie, sans observation, sans connaissance des mœurs ou des caractères, trop souvent sans style même? En tout cas, le point demeure litigieux. Ce qui dès maintenant, est hors de doute, c'est le désastreux effet qu'à produit, en Europe et dans le monde, la réputation effroyablement surfaite que nous avons laissé se tailler chez nous à ce compromettant romancier. Ses calomnies, plus ou moins inconscientes, ont parfaitement réussi. Et, puisque M. Emile Zola aime les vérités, en voilà une au moins qui pourra lui être un objet de salutaires méditations. "

D'UN ARTICLE DE M. ÉMILE FAGUET sur la correspondance de Victor Hugo:

- "Il faut relever dans les lettres à Victor Pavie quelques indications assez curieuses sur la manière dont Victor Hugo, en 1827, à l'époque de la *Préface de Cromwell*, comprenait son art. Comme il y est moins solennel, il y est aussi beaucoup plus net, beaucoup plus intelligible que dans ses préfaces et autres manifestes didactiques.
- " Il conseillera, par exemple, au très intelligent et très distingué Victor Pavie, un jeune homme d'alors qui était appelé à d'assez grandes destinées et qui n'a pas rempli tout son mérite, d'être "plus sévère sur la rime, cette seule grâce de nos vers », et voilà qui est très précieux, encore que ce ne soit pas assez développé.
- " Il lui conseillera encore « de changer de rythme aussi souvent qu'il voudra dans la même ode; mais de conserver toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition.» Et Malherbe n'a pas mieux dit, et il est impossible de formuler plus nettement la théorie exactement contraire à celle des décadents. "

A QUELQU'UN QUI REVIENT DU CONGO — via-Pontoise — nous conseillons fort de méditer ces vers de jeunesse de M. Picard :

... (Pourquoi ne pas le confesser) j'éprouve
Ce désir trois fois sot, qui, dit-on, se retrouve
Dans tous les cœurs bien nés, qu'on s'occupe de moi.
Dès qu'un livre paraît qui cause de l'émoi,
Et que j'entends partout vanter le nom d'un autre,
Je me dis : « Et quand donc citera-t-on le nôtre? »
Comme tous mes voisins, la mode me conduit.
Je fais beaucoup de cas de ce petit enduit
Que la célébrité met sur le nom d'un homme,
Et je me trouve heureux dès lors qu'on me renomme...

- Hourrah! pour le petit enduit!

Sadisme révoltant. — Dans une chronique récente, intitulée Hay que pueblar, l'illustre Francisque Sarcey a affirmé que le plus grand bonheur de l'homme consiste à voir des têtes blondes sauter sur ses genoux! Voilà un plaisir de bourreau en délire, car pour se le procurer il faut nécessairement s'asseoir derrière une guillotine. L'ombre de Néron sourit au bon Francisque et lui passe la main dans les cheveux.

UN PORTRAIT RESSEMBLANT DE M. SARCEY, par M. Emile Bergerat:

Tenez, lorsque le Maître à tous, celui que nous nommons l'oncle, parce que dans la critique on ne fait pas d'enfants quand notre vénérable Francisque Sarcey, à l'heure dite, et sans retard, qu'il pleuve, qu'il neige, ou qu'il vente, apparaît à l'orchestre et s'y développe, victime immémoriale et toujours ardente de huit ou dix générations de producteurs méchamment féconds et qui depuis quarante années lui volent toutes ses soirées de famille, je ne sais plus si le drame est sur la scène, mais je sais bien que la comédie est dans la salle, à moins, si vous

l'aimez mieux, que ce ne soit le contraire. Ce pauvre homme est vieux, il est aveugle comme un quinze-vingts, plus sourd que Beethovenssans avoir son excuse, il n'entend, ne voit, ni ne comprend, il s'endort à poings fermés dès l'exposition pour ne s'éveiller qu'au dénouement, et, rentré dans son rez-de-chaussée, il mèle le tiers et le quart, confond les choses et les gens, radote et déraisonne. Pourquoi l'infortuné grand-prêtre s'acharne-t-il au sacerdoce lorsque l'heure lui sonne du prytanée et du repos? Pourquoi le laisse-t-on bafouiller la messe et comment ne se trouve t-il personne pour lui éviter les gausseries de la jeunesse impitoyable — et le trou du rideau?

VOICI COMMENT, à propos de la réédition des Soirs, M. Armand Silvestre, dans sa chronique littéraire du Journal, fait spirituellement la leçon à nos jeunes vers-libristes de France et de Belgique:

"La nouvelle série des Poèmes de M. Émile Verhaeren, publiée par la librairie du Mercure de France, m'a donné cette bienfaisante et réparatrice impression. J'ai dit déjà mon estime pour ce poète, admirable ouvrier de notre prosodie, d'une inspiration toujours noble, d'une mélancolie hautaine, et, avec orgueil, devant ce réel et vibrant talent, je constate sa fidélité au rythme consacré par nos maîtres, sa belle allure classique, dans le sens glorieux du mot. Voilà de beaux vers, de très beaux vers. Dans les Soirs, dans les Débàcles, dans les Flambeaux noirs, je pourrais citer des pièces parfaites. Car on ne peut parler des poètes qu'en les citant. Celle-ci, qui fait partie du premier de ces chants, me charme absolument par sa musique. Écoutez-la tout en la lisant:

Appels de cloche à cloche, o mon âme des soirs, Entends baller les mélopées. Autour des tours et des voussoirs, Immensément, entrefrappées, Autour des grandes tours, o mon âme des soirs.

Appels de clocle à cloche autour des cathédrales Et des paliers et des claveaux, Répons lointains aux lointains râles Des chapelles et des caveaux, Où sont broyés des morts sous leurs plaques murales.

Appels de cloche à cloche, au loin, par les mémoires, Quand des femmes, en longs manteaux, Montent par des ruelles noires, Mettre leurs cœurs en ex-votos, I.eurs mornes cœurs aux calvaires expiatoires...

« Allez donc dire, et surtout après avoir relu ce petit poème admirable de Beaudelaire :

Voici venir les temps où, vibrant sur sa tige, etc.,

que nos beaux vers français, j'entends ceux des poètes qui en possèdent l'intuition sacrée et le secret, et qui en ont pénétré les formes mystérieuses, inanalysées, mais certaines, ont abjuré, dans leur soumission à la rime, quelque chose de l'harmonie originelle et de la libre allure de leur vol! »

LA JOYEUSE et spirituelle Compagnie artistique du Diableau-Corps annonce les dernières représentations de Godefroid de Bouillon de la Journée de fite, et du Noël Blanc. Comme dans la chanson, quiconque n'a point vu ces trois fantajsies n'a rien vu. La fantastique épopée vaudevillesque de Godefroid ; la saveur pittoresque et alerte de Journée de fête, et ce délicieux Noël Blanc, où la musique des vers de Giraud se marie si harmonieusement à la musique de Baur et s'illustre dans les dessins de Dardenne.

On m'a confié — je prie les lecteurs d'en garder le secret — que le programme du petit théâtre de la rue aux Choux allait être tout à fait modifié.

Nous recevons les meilleurs nouvelles relatives à la prochaine Exposition d'Aquarelles que la Société Royale des Beaux-Arts d'Anvers organise pour le mois de février prochain.

Les adhésions arrivent nombreuses et les artistes étrangers se préparent à faire des envois importants.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler qu'à la même époque s'ouvrira un concours spécial auquel les artistes belges peuvent seuls participer.

Ce concours a pour but l'encouragement des illustrations artistiques et consiste à illustrer l'ouvrage d'un auteur belge:

Toute liberté est laissée aux artistes quant au choix du sujet et quant aux procédés d'exécution:

Deux prix, l'un de mille, l'autre de cinq cents francs pourront être affectés à ce concours auquel nous ne pouvons assez engager tous les artistes Belges à prendre part.

Par suite d'engagements intervenus entre la Société des Beaux-Arts d'Anvers et la Commission de la section des Beaux-Arts de l'Exposition Internationale de Bruxelles 1897, l'ouverture du Salon d'Anvers a été avancée, et se fera le samedi 27 février.

CONCERTS POPULAIRES. — Le deuxième concert d'abonnement, sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de M. Jean Gérardy, est fixé au dimanche 22 novembre, à une heure et demie, au théâtre de la Monnaie.

La répétition générale aura lieu le samedi 21 novembre, à deux heures et demie, dans la salle de la Grande Harmonie, 81, rue de la Madelaine.

Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne-de-la-Cour.

L'ART FLAMAND par Jules du Jardin, ouvrage illustré de 1500 dessins dans le texte par Joseph Middeleer et de 288 photogravures tirées hors texte en couleurs, Arthur Boitte, éditeur, 11, rue du Magistrat à Bruxelles.

Van Thulden, Van Hoeck, Van Egmont et Wouters sont étudiés dans l'une des livraisons de cet important ouvrage qui paraît aujourd'hui. Voilà donc encore une bonne contribution à l'histoire de l'Ecole d'Anvers dont Pierre-Paul Rubens fut l'initiateur et que les artistes cités plus haut illustrèrent de façon superbe.

Quant aux deux autres livraisons de l'Art Flamand parues également ce jour, elles sont consacrées à Martin Pepyn, Abraham Janssens, Henri De Clerck et Théodore Van Loon qui s'inspirèrent des données romanistes antérieures et à Gérard Zegers, Théodore Boeyermans et les Van Oost, d'autres artistes du plus grand talent qui vécurent au XVIIe siècle.

En somme, nouvelle série d'études des plus attachantes et des plus complètes, fixant définitivement des points d'histoire dont beaucoup étaient controversés, et qui ajoutent, si possible, à l'intérêt déjà si puissant de l'entreprise de M. Arthur Boitte.

LIRE DANS le *Mércure de France* une excellente étude de M.O.G. Destrée sur William Morris.

Paraitra vers le 15 décembre, à Berlin, un album-calendrier, composé de seize planches de Franz M. Melchers et de seize poèmes de M. Thomas Braun.

Dans la Société Nouvelle un critique aimable compare M. F. Viélé-Griffin à St-François de Sales, à Bernardin de Saint-Pierre, à Novalis, à Carot, à Beethoven, à Lamartine, à Wagner, à Paul Verlaine, à Schiller, à Ronsard, à Virgile, à Homère, à André Chénier, à Horace, à Goethe, à Sophocle, à Swinburne, à Pindare, à Wordsworth, à Shelley et à Jules Laforgue!!!

Bibliographie

VIRGILE ROSSEI.: Les Relations littéraires entre la France et l'Allemagne. — Georges Meunier: La Poésie de la Renaissance. — Cte M. Prozor: Le Peer Gynt d'Ibsen. — Victor Charbonnel.: Les Mystiques dans la littérature présente. — Lord Alf. Douglas: Poèmes; texte et traduction. — Fern Gregh: La Maison de l'Enfance. — Paul de Régla: Les Secrets d'Yildiz, roman turco-levantin. — Œuvres posthumes du Général Trochu. — Em. Boutmy: Le Parthénon et le Génie grec.

Imprimerie Scientifique, CH. BULENS, rue de l'Escalier, 22, Bruxelles.

En vente chez l'Editeur de la Revue

Croco (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures	
Crocq (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in 8° de 450 pages, avec 98 figures et planches	
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in-8° de 650 pages	
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient, — III. Le champ de la conscience, — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibrement, — VII. Les dégénéres inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Étiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénéres. — XII. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.	
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages	
Heger (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution, 1889. In-8°, 32 pages 1 00	
Heger (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893. In-8°	
Leclère (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889. In-8°, 138 pages 250	
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto- rat belge. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00	
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-8°. o 50	
PETITHAN. — La dégénèrescence de la race belge, ses causes et ses remèdes. 1889. In-80, 131 pages 1 00	
Pelseneer (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00	
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1891. In-80, 76 pages	のないというという

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. - Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in 8º de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écr vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieilte Boucherie;
Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poure (hiver); Marché aux Fleurs;
Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Nº 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

Nº 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papie. de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX: 3.50 francs.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8°: 3 FRANCS

←I. FIORETTI →

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIVE SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: 1 franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.



SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 46

28 novembre 1896

LA JEUNE. BELGIQUE

SOMMAIRE:

Iwan Gilkin. — Une campagne anti-française. Valère Gille. — Emile Verhaeren. Francis de Croisset. — Sonnet d'Eglise. N. Lekime. — Musique. Memento. Bibliographie.

Le Numéro : 25 centimes.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1er de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Groisset et Robert Cantel, secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Reyue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Pascha!, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

THE TORCO ORDER I Editods, do 1d Horde	
La Jeune Belgique, première série (1880-1895).	
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec- tion complète	
Chaque année séparément est en vente au prix de	
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol 7 50	
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold Wallner, d'après les poèmes de	
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN	
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00	
THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique	
et d'esthétique. Avant-propos par Emile Le CLERCO, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts	
volumes in-12 6 00	
DE REUL (X). — Autour d'un Chevalet, scènes de	
la vie romaine. Volume in-16 3 50	
Publication de la Librairie Léon Vanier	
En vente chez II. Lamertin, Libraire à Bruxelles	
PAUL VERLAINE. — Sagesse, nouvelle édition 3 50 — Dédicaces, tirage sur hollande numé-	
roté avec autographe de l'auteur. 6 00	
- Edition ordinaire 3 50 — Quinze jours en Hollande, prose 5 00	
- Toutes les œuvres du poète, prose et	
vers en volumes à 3 oo et 3 50	
Jules Laforque. — Poisies complètes, édition dé-	
finitive contenant : Les Complain- tes, l'Imitation de Notre-Dame de	
la Lune, le Concile féerique, les	
Derniers vers. 1 volume 6 00 — Moralités Légendaires, 6 contes en prose 6 00	
ARTHUR RIMBAUT Poésies complètes, édition	
définitive avec préface de Paul	
Verlaine	
Tristan Corbière. — Les Amours jaunes 3 50	
JEAN MORÉAS. — Les Syrtes	
- Les Cantilènes 3 50	
Le Pèlcrin passionné	
是是我们的一个人,但是是一个人的人,我们就是一个人的人,我们就是一个人的人的人,	
STUART MERILL. — Les fastes 3 00 — Petits poèmes d'Automne 3 00	
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets . 3 50	
Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps 3 50	
EDMOND PILON. — Poèmes de mes soirs 3 50	
ADOLPHE RETTÉ. — Cloches en la nuit 3 50	
— Une belle dame passa 3 50	
- Trois dialogues nocturnes, prose 2 00	
Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes 3 50 — La Chevauchée d'Yeldis 3 50	
HENRI DEGRON. — Corbeille ancienne 3 00	
Emmanuel Signoret.—Lelivredel' Amitié, poème. 3 00	
CHARLES VIGNIER. Centon	
Robert de la Villehervé. — Toute la Comédie . 3 50	
HECTOR CHAINAYE. — L'âme des choses, poème	
en prose 3 00	
C D	

GUY ROPEARTZ. - Adagiettos .

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur: Max WALLER

Secrétaires | FRANCIS DE CROISSET | ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Une Campagne anti-française

En Belgique, les Flamands sont plus nombreux que les Wallons; ils constituent plus des trois cinquièmes de la population et d'année en année année la différence croît en leur fayeur.

La révolution de 1830, qui rendit la Belgique indépendante, eut pour cause principale la politique oppressive du gouvernement hollandais, qui avait décrété l'usage obligatoire de la langue flamande et qui écartait systématiquement des honneurs et des emplois tout ce qui n'était pas néerlandais.

La révolution réussit, grâce au concours de la France, ce que la plupart de nos concitoyens paraissent avoir oublié. Par une réaction bien naturelle contre les excès du régime hollandais, nos premiers gouvernants favorisèrent la langue française; c'était d'ailleurs la langue de la cour, de la noblesse et de la bourgeoisie éclairée du pays entier.

Certes, il y eut des abus; il était révoltant de nommer en plein pays flamand des fonctionnaires qui n'entendaient que le français. En ce qui concerne la justice surtout, l'abus était monstrueux et il appelait une réparation qui s'est fait attendre trop longtemps. Ces excès ont malheureusement donné naissance à ceque l'on appelle en Belgique « le mouvement flamand » mouvement qui ne tend à rien moins qu'à ruiner, dans notre pays, la primauté légitime et bienfaisante de la langue française, à renverser la situation au bénéfice de la langue flamande, à rompre ainsi les canaux qui nous mettent en communication avec les grands courants de la civilisation et à nous plonger dans une barbarie relative, en faisant de la Belgique un pays intellectuellement isolé, comme la Turquie ou les petits états des Balkans.

Il importe de bien se rendre compte de la valeur que présentent pour nous la langue française et la langue flamande au point de vue de notre développement intellectuel. Le flamand ou néerlandais est parlé par sept ou huit millions d'hommes. Il n'est le rayonnement d'aucun foyer intellectuel puissant. Quiconque n'entend que le néerlandais se trouve en communication avec la Hollande et la Flandre: au point de vue littéraire et scientifique contemporain, cela équivaut à zéro. Quiconque entend le français, communique au contraire avec la littérature et la science du monde entier, car il ne se produit point d'ouvrage important en Angleterre, en Allemagne, en Italie ou en Russie, qui ne soit presque aussitôt traduit en français, et la France peut être considérée à bon droit comme le premier centre de production littéraire du globe, tandis que sa production scientifique n'est inférieure à celle d'aucune autre grande nation.

Dans les temps modernes, les « échanges intellectuels » tendent à devenir de plus en plus fréquents, de plus en plus rapides, de plus en plus importants. Il est donc de la plus haute utilité pour l'homme, même de condition moyenne, de posséder dans la perfection l'un des idiomes qui servent de véhicule à la civilisation mondiale : ces idiomes sont principalement le français, l'allemand et l'anglais ; il est néfaste, au contraire, de n'entendre qu'une langue parlée seulement par un petit groupe d'hommes isolé; tel est, par exemple, le flamand.

Les « petites » langues de l'importance du flamand, du danois, du provençal, du breton, etc., sont condamnées à disparaître comme les pataches et les diligences, ou à vivoter à l'ombre de quelques clochers comme l'herbe des cimetières. C'est donc un crime de lèse-civilisation, pour les Belges, d'entraver l'expansion du français en Belgique, afin de favoriser la renaissance du flamand. Telle est, pourtant, la triste besogne que font nos gouvernants. Au Parlement belge, il ne s'est pas trouvé un seul député pour examiner la question au point de vue du développement intellectuel du pays. On a opposé clocher à clocher, on a découvert qu'il y a plus de clochers flamands que de clochers wallons et pour nos hommes d'État, qui représentent leur village, la question a été jugée. Elle le sera souvent encore de la même façon.

Le dernier exploit législatif en cette matière remonte à peine à quelques jours. La Chambre belge vient de décider que désormais le texte des lois sera voté en français et en flamand,—c'est ce que l'Escaut (d'Anvers) appelle élégamment : « mettre les deux langues sur un même pied.» On soupçonnait bien qu'il s'agissait de lécher les bottes du suffrage universel.

Il se peut que ces lois « bilingues » soient assez inoffensives et qu'il en résulte tout au plus quelques embarras administratifs et judiciaires. Aussi faut-il blâmer moins l'adoption de ce système que les tendances dangereuses dont il est le symptôme. En effet, il ne s'agit pas ici d'un abus à corriger. La population flamande a besoin tout au plus d'une traduction flamande des lois; du reste, il lui suffit d'avoir des avocats plaidant en flamand et des juges entendant cette langue. Mais il s'agit bien de satisfaire à des nécessités! C'est autre chose que l'on veut. Écoutez ce qu'a dit M. Janssens, député flamand de Saint-Nicolas: Le moment est solennel pour le peuple flamand, qui veut que sa langue soit honorée (1). »

Il s'agit donc d'honorer la langue flamande. Qu'est-ce à dire? Forts de leur nombre, les Flamands ou plutôt les meneurs du flamingantisme (car nous montrerons que le peuple flamand est indifférent, peut-être même hostile à ces sottises), les meneurs flamingants, dis-je, ont entrepris de chasser la langue française des territoires flamands et, grâce à la faiblesse des uns et à l'aveuglement des autres, ils sont presque certains de réussir dans leurs monstrueux desseins.

Au lieu de redresser les griefs légitimes et d'opposer aux prétentions néfastes une saine résistance, nos gouvernants accordent aux flamingants les plus regrettables faveurs. Il y a quelques années, on a créé une Académie flamande. J'ai signalé naguère, dans cette revue, quelle faute énorme on commettait par-là. Les conséquences de cette première erreur se déroulent logiquement. Dans la même séance de la Chambre où M. Janssens a prononcé les paroles que j'ai rapportées, M. Van Cleemputte, député de Gand, disait:

e Santa. T. L. N

La vérité est que notre clergé, nos poètes, nos orateurs parlent le flamand. Lorsque, l'autre jour, l'héritier de la Couronne est venu honorer de sa présence, à Gand, une séance solennelle de l'Académie flamande, encourager son œuvre à la fois littéraire et sociale, il a pu constater que toutes les classes de la population s'associent franchement à cette œuvre; il a senti battre le cœur de la Flandre; il a entendu saluer d'un cri d'unanime reconnaissance l'hommage de l'héritier du Trône au langage de nos aïeux, à notre langue maternelle!

On le voit, il s'agit de plus en plus d'honorer la langue flamande, c'est-à-dire de lui donner une valeur factice afin d'avoir un prétexte plausible de la substituer à la langue française. Quant à l'héritier de la Couronne, il est bien forcé, dans un pays constitutionnel, de conformer sa conduite à la volonté du Parlement; c'est donc celui-ci seul qui est responsable des événements qui se produisent et de ceux qui se produiront infailliblement plus tard.

En 1893, j'ai signalé les projets des flamingants concernant l'enseignement moyen et l'enseignement supérieur; j'y reviens, parce que c'est de ce côté que ces messieurs ne tarderont pas à porter leurs efforts.

Jusqu'à présent, pour devenir avocat, juge, médecin ou ingénieur, le jeune Flamand est forcé d'apprendre le français, puisque les cours moyens et les cours universitaires sont donnés en français. C'est un grand bienfait pour ces jeunes gens, puisqu'ils sont ainsi mis en possession de l'une des langues véhiculaires de la science contemporaine. Mais cela ne peut convenir à messieurs les flamingants. Ceux-ci ont conçu le dessein de transformer l'Université de Gand en Université flamande. Déjà, depuis peu d'années, quelques cours sont donnés en flamand. On a le doigt dans l'engrenage, le bras y passera tout entier. A quoi bon une Académie flamande si l'on ne crée pas des cours flamands de philosophie et de littérature, des cours flamands de droit et de sciences naturelles, physiques et mathématiques? La logique élémentaire indique ce qui doit arriver. Il arrivera également ceci: pouvant devenir avocats, juges, notaires, ingénieurs et médecins sans connaître à fond le français, les Flamands, dont on n'ignore point le

⁽¹⁾ Chambre des Représentants. Compte rendu analytique officiel. Séance du 18 novembre 1896, page 11.

chauvinisme local, ne parleront plus que le flamand et ne liront plus que les livres flamands, c'est-à-dire : à peu près rien du tout. La Flandre cuira dans son jus. Voilà l'œuvre patriotique à laquelle travaille notre Parlement.

Si encore le peuple flamand aspirait à ce fâcheux destin, on pourrait dire amen à sa sottise. Mais tout cela est l'œuvre de quelques meneurs ambitieux, qui ont fait de la question flamande un tremplin électoral. L'articulet suivant, cueilli dans la Chronique, et relatant des faits parfaitement exacts, est édifiant à cet égard:

"Flamingantisme. — Vous savez, n'est-ce pas? pourquoi les flamingants ne veulent pas d'un *Moniteur* en deux éditions, l'une française et l'autre flamande.

C'est parce que ce système prouverait que l'agitation flamingante est absolument factice.

Quand les catalogues de l'exposition de Bruxelles étaient publiés en deux éditions, l'édition flamande demeurait presque tout entière pour compte à l'éditeur : on en vendait entre treize et vingt-sept exemplaires.

Les guides officiels des chemins de fer donnent les mêmes résultats.

Les flamingants, très malins, se sont dit que le *Moniteur* en flamand aurait sans doute quelques demi-douzaines d'abonnés, et que ce fait les ridiculiserait, en démontrant mathématiquement que le mouvement flamingant est un mouvement de virtuoses et d'affamés de places.

De là un Moniteur unique dans les deux langues; de là aussi les catalogues bilingues. A bientôt sans doute les guides officiels en langues jumelles, pour embêter les voyageurs.

Est-ce tout? non pas. En même temps que se poursuit cette campagne flamingante, on fait la guerre à l'enseignement du latin. Ce sont des mouvements convergents. L'enseignement du latin est le complément indispensable d'un bon enseignement français. Cela a été cent fois démontré. Les savants auteurs de l'Histoire de la Langue et de la Littérature françaises, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville, affirment que le français n'est que le latin moderne tel qu'il s'est transformé à travers les âges; M. Doumic l'avait déjà dit dans un article remarquable, qu'on peut relire dans son livre les Ecrivains français. C'est l'opinion de tous les hommes instruits. C'est au contact de la littérature latine que les jeunes Français acquièrent la plénitude des qualités de l'esprit de leur race. Voilà pourquoi il faut, dans la Belgique livrée aux flamingants, abattre les études classiques. C'est l'influence de l'esprit français qu'il s'agit de ruiner. Le pis est qu'on trouve pour cette triste besogne des opérateurs qui ne comprennent pas plus le mal qu'ils font qu'ils ne devinent le rôle qu'ils jouent ou qu'on leur fait jouer. Toujours

dans la séance parlementaire du 18 novembre, M. Lorand, député wallon (!) et radical, a dit : « Tandis qu'on nous apprenait le latin et le grec au collège, on négligeait absolument le flamand. » Est-ce assez significatif?

Ce n'est pas fini. Alors que la Belgique doit une reconnaissance profonde à la France, dont les armées l'ont aidée à conquérir son indépendance, alors qu'elle lui est tous les jours redevable d'un bienfait mille fois plus grand, car c'est par les publications littéraires et scientifiques de la France que notre élite intellectuelle acquiert son instruction et forme son goût, on tolère, à moins que l'on n'encourage, les manifestations anti-françaises les plus odieuses. Cet été, les Français que les plaisirs de la villégiature avaient attirés sur nos plages, ont assisté aux fêtes récemment instaurées pour commémorer la bataille des Eperons d'Or! On sait que les flamingants ont eu l'audace de demander aux Chambres de faire de cette commémoration notre fête nationale alors que, par égard pour les Hollandais, notre gouvernement avait, très sagement, du reste, aboli les fêtes dites de septembre. On dirait que certains Belges s'ingénient à susciter dans notre pays des manifestations anti-françaises : voici le dernier échantillon que je découpe dans un de nos grands journaux quotidiens:

Bibliographie. — " Quelques noms et quelques faits à propos de la Guerre des Paysans (1798-1799), par l'abbé Van Caeneghem, professeur à l'Institut supérieur commercial et consulaire de La Louvière. Gand, Siffer, fr. 0.50.

Cent ans à peine nous séparent de cette période agitée où du sein des campagnes surgirent dans un superbe élan de foi et de patriotisme, ces soldats inconnus que les Flamands appelaient "onze jongens ", les Wallons "patriotes ", et que l'ennemi stigmatisa du nom de brigands. 1798-1799! Date glorieuse, dont on songe à célébrer le centenaire.

Voilà un centenaire qu'il fera bon de laisser dans l'armoire.

Que Messieurs les Flamands soient anti-militaristes, c'est leur droit; encore serait-il prudent, lorsqu'on veut réduire son armée, de ne pas provoquer à tout instant un puissant voisin qui a les titres les plus sérieux à notre reconnaissance, puisque, après nous avoir aidés à libérer notre territoire, il est devenu notre éducateur et notre bienfaiteur intellectuel.

IWAN GILKIN.

M. Emile Verhaeren.

Avant d'entretenir nos lecteurs de la récente publication des poèmes de M. Emile Verhaeren, faite par le Mercure de France, je crois utile de m'expliquer au sujet d'une accusation lancée, en guise de réponse, par ceux de nos adversaires qui se sentent trop atteints par les coups de plume. Ils s'obstinent à ne pas comprendre que, s'ils sont quelque peu malmenés dans la mêlée, c'est parce qu'ils sont les représentants d'un mouvement littéraire que nous combattons. A les entendre, nous ne ferions que des personnalités.

Examinons. Tout d'abord, il est assez curieux de noter qu'à ceux-là seuls qui se permettent de ne pas prêter à intérêt quelques épithètes sonores, ce crime, à nul autre pareil, est reproché. Les frénétiques, au contraire, qui s'abandonnent sans mesure à des apostrophes laudatives en faveur de leurs amis, sont loués pour leur haut sens critique et leur jugement élevé.

Comme au cours de cette étude, je ne comparerai M. Verhaeren à aucun génie, je mériterai l'accusation formulée plus haut. Je l'accepte; bien plus. je la réclame. La raison en est fort simple : c'est M. Verhaeren qui a commencé. C'est lui qui force le critique à écouter sa confession générale; il ne parle que de lui, même en parlant de tout autre chose; il expose sa façon de voir, sa façon de sentir, sa façon de penser. Je ne puis pourtant pas, après l'avoir écouté, discourir sur Hugo, sur Shakespeare, ou tout simplement sur M. Maeterlinck. Par ses aveux mêmes, M. Verhaeren en appelle à ses juges; nous le jugeons simplement et nous ne pouvons juger que lui. Il ne se présente même pas comme le porte-voix d'une génération; il n'appellera pas, comme Baudelaire, le lecteur « mon semblable, mon frère ». Fi donc! il ne veut ressembler à personne; il est individualiste jusqu'au barbarisme, jusqu'à la faute de prosodie et de syntaxe; il est lui, toujours lui, et c'est assez. Aussi, lorsqu'il écrit : « Je suis l'halluciné de la forêt des nombres », il ne représente heureusement que le monsieur saccadé et hagard qui déambule immensément et par à travers les rues en sentant pleurer sur lui l'œil blanc de la folie, ou en songeant au caillou du tant mourir. Dans ce cas, l'œuvre ne vaudra qu'autant vaudra l'homme. Elle ne sera pas le produit d'une race ou d'une société recueilli par un artiste impersonnel qui cherche à traduire fidèlement son époque, mais le caprice d'un individu, une voix solitaire, ridicule ou grandiose.

Nous ne nous attarderons pas à démontrer que la voix de M. Verhaeren n'a rien de grandiose. Les livres récents de l'auteur des Campagnes hallucinées, ont été analysés et mis à leur place dans cette revue; nous n'y reviendrons pas. Je me plairait plutôt, en reprenant à ses débuts un artiste qui, certes, fut un des plus brillants écrivains de notre pays, de déterminer l'évolution de son talent, de rechercher les symptômes de son état actuel et d'expliquer ainsi ses dernières œuvres.

Dès les Flamandes, livre écrit sous le coup de l'enthousiasme suscité par l'école réaliste, par Zola et par Richepin, (le nom de ce dernier, précédé de l'épithète maître, figurait dans la première dédicace, depuis lors, remplacé par celui de Léon Cladel), M. Verhaeren apparaissait déjà comme un fougueux, comme un violent, je dirai même comme un forcené. Il sympathisait avec les héros, qu'il avait grande joie à nous décrire:

Les uns, Brauwer et Steen, se coiffent de paniers, Brakenburg cymbalise avec deux grands couvercles, D'autres râclent des grils avec des tisonniers, Affolés et hurlant, tous saoûls, dansant en cercles, Autour des ivres morts, qui roulent, pieds en l'air.

C'était, comme l'auteur le dit lui-même « un déchaînement d'instincts et d'appétits, une explosion de vie ».

Le réel mérite de cette première œuvre était le lyrisme, un lyrisme souvent prêt à déborder les bornes de l'art littéraire, mais contenu encore par une vieille discîpline classique. M. Verhaeren n'avait vu dans son sujet qu'un prétexte à figures de style, parfois fort belles. Il était ému et voulait émouvoir. Le danger de ce procédé est qu'au bout de quelque temps les plus belles métaphores perdent leur éclat par un emploi trop répété et deviennent des clichés; il faut alors, à tout prix, en trouver de nouvelles et forcer la note pour obtenir un effet nouveau. C'est ce que fit M. Verhaeren. Il n'eut plus en vue dans la suite que l'impression à produire, une impression matérielle, souvent même grossière, selon son tempérament de Flamand. Peu à peu, il perdit le souci de la composition d'un livre, du développement d'une pièce, de la structure d'une phrase. Le mot seul importait. Enfin le mot lui-même perdit sa signification et ne fut plus qu'un vocable, une onomatopée dont la valeur était en rapport avec le bruit qu'elle produisait.

Lyrique et rien que lyrique, et poussant le lyrisme à ses dernières conséquences, M. Verhaeren devait fatalement aboutir à un langage imitatif voisin de la musique et à un chaos d'images sans raison et sans suite.

C'est ce que nous allons nous efforcer de démontrer.

M. Emile Verhaeren publiait, en 1883, son premier livre de vers, *Les Flamandes*, destiné à décrire son pays natal, le pays flamand et à en glorifier la race. Son idéal n'était guère élevé, témoin cette strophe, qu'il adressait aux femmes de Rubens:

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel, Votre œil miroitant d'or, votre gorge fleurie, Nous_vous déifions, femmes de la patrie, Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.

Il est vrai qu'à cette époque, M. Verhaeren subissait fortement déjà l'influence des auteurs du moment, de Zola et de Richepin, dont les crudités voulues avaient fait tout le succès.

La mode était au naturalisme; M. Verhaeren en fut, comme il fut plus tard du mouvement symboliste, du mouvement impressionniste, du mouvement pointilliste, du mouvement évolutiste avec M. René Ghil, du mouvement vers-libriste avec MM. Kaln et Viélé-Griffin, et du mouvement individualiste avec tous les anarchistes de lettres.

Deux genres d'inspirations se remarquent dans cette œuvre de début, l'une qui a sa source dans la contemplation des tableaux des maîtres flamands, l'autre dans la contemplation de la nature. La première était une concession à l'imagination, la seconde à l'observation, chère à ce moment aux admirateurs et aux imitateurs de l'homme de Médan. Déjà, dans les Flamandes, ce mélange des deux manières ne laisse pas que d'étonner parfois; la différence entre ce qui est inventé et ce qui est observé est trop grande. Les facultés imaginatives de l'écrivain, sa personnalité prennent le dessus et l'on devine qu'il sera, dans un avenir prochain, incapable de rendre la réalité dans ses caractères généraux, dans ce qu'elle a de commun pour tous les hommes d'une même race ou d'une même nation. M. Verhaeren entre en scène avec son caractère non pas vigoureux mais violent, qui déformera toute chose et donnera à sa vision une originalité par trop particulariste.

La plupart des pièces des Flamandes sont con-

sacrées à la description de la terre maternelle : les plaines, la ferme et les fermiers, la cour, les granges, les vergers, l'étable, les paysans, les vieilles, etc. Par le choix raisonné des sujets, par leurs combinaisons et leurs développements, M. Verhaeren parvient à former un ensemble qui, sauf en quelques points que nous signalions plus haut, ne manque pas de cohésion. Il nous décrit le pays sous ses divers aspects, ses mœurs, ses habitations, ses habitants.

Ouvrons maintenant un livre plus récent qui, de par son titre, devrait traiter le même sujet, Les Villages illusoires, et voyons l'évolution accomplie.

L'écrivain a pour but de décrire des villages; il ne se met pas en scène, semble-t-il, il prend ses sujets hors de lui. Dès lors, il faut qu'il y ait entre chaque pièce du livre un lien logique; le plan de l'œuvre l'exige. Autre chose serait si un poète nous contait les différentes impressions qu'il a reçues. Aussi mobiles et aussi variées qu'elles puissent être, nous serions forcés de les admettre comme manifestation individuelle. L'âme même de l'artiste servirait d'unité et serait en quelque sorte le canevas sur lequel on aurait brodé des images multicolores et disparates. Tel n'est point le cas: M. Verhaeren est encore poursuivi, en 1895, comme il l'était en 1883, par l'idée de faire une œuvre objective; il ne s'est pas rendu compte encore que sa vision trop personnelle, sa sensibilité trop grande, sa tournure d'esprit trop particulière, lui interdisaient ce genre.

Les Villages illusoires sont composés comme suit : un passeur d'eau, la pluie, les pêcheurs, le meunier, la neige, le menuisier, le sonneur, le coin du bois, le silence, etc. La simple énumération des pièces montre immédiatement qu'il n'y a plus, comme dans les Flamandes, la moindre science de composition. Si le titre du livre ne l'indiquait, nul ne devinerait qu'il s'agit ici de villages. M. Verhaeren a écrit cette œuvre, non pas en face de la nature, mais enfermé dans son cabinet de travail. Le monde visible n'existe plus pour lui. Il ne voit plus; il a des souvenirs, et les souvenirs, fermentés dans son cerveau, se sont déformés, amplifiés par l'agglomération d'une matière étrangère qu'il portait en lui-même. Tel un rameau tombé dans une fontaine ferrugineuse, se transforme peu à peu, perd sa forme primitive et fait place à une masse informe sous laquelle on ne peut plus deviner son état antérieur. L'imagination, belle parfois dans son étrangeté, souvent très riche, domine complètement l'esprit du poète et l'empêche, malgré son obstination, de traduire le monde objectif. Sa première tentative lui tient au cœur, il la renouvelle chaque fois et chaque fois produit une œuvre hybride où se combattent deux procédés contradictoires : l'observation des faits, et leur déformation produite par une imagination exaltée et déréglée.

Si nous avons analysé, pour les comparer entre elles, deux œuvres extrêmes, c'est pour mieux faire voir le chemin parcouru par M. Verhaeren. Nous aurions pu suivre pas à pas sa transformation à travers les livres qu'il a publiés successivement depuis les *Flamandes*; nous aurions montré peu à peu l'effacement de la réalité sous le dépôt de l'imagination; la personnalité de l'auteur se faisant jour et transformant les objets. Dans les *Moines*, nous aurions signalé le lyrisme outré, dans les *Soirs* et les *Débàcles*, l'expansion sans retenue et la glorification du *Moi*.

Comparons maintenant deux mêmes sujets, l'un tiré des Flamandes, l'autre des Campagnes hallucinées. Le choix n'est pas difficile à faire, car, M. Verhaeren se répète avec complaisance. S'il est très riche en expressions extraordinaires, en figures grandiloquentes, il est très pauvre en invention. Il reprend ce qu'il a dit jadis et le redit avec d'autres mots et une manière nouvelle. Ses plaines, ses mendiants, ses kermesses, ses fossoyeurs, ses meuniers, ses fermes, ses meules, ses moulins d'aujourd'hui nous les trouvons dans son premier livre des Flamandes. Sa façon de s'exprimer seule est neuve. Prenez, pour vous en assurer, les Plaines qui figurent dans son premier livre, et la pièce portant le même titre dans les Campagnes hallucinées. A l'époque des Flamandes, M. Verhaeren procédait encore par raisonnement; il débute par une large synthèse :

Partout d'herbes en mai, d'orges en juillet pleines, Devant soi, de côté, depuis le sable ardent

Et les marais sur la Campine s'étendant,

Des plaines jusqu'aux mers du Nord, partout des plaines!

Après cette première impression générale, l'écrivain s'applique aux détails :

Autour du plus petit village, où le clocher,
Aigretté d'un coq d'or et reluisant d'ardoises,
Grandit sur des maisons, hautes de quatre toises,
Auprès du bourg pêcheur et du bourg maraîcher,
Toujours, si large et loin que se porte la vue,
Là-bas, où des bœufs noirs beuglent dans les terreaux,
Où des charges de foin passent par tombereaux

La verte immensité des plaines et des plaines!

Ayant ainsi posé son sujet, M. Verhaeren le reprend et nous montre les plaines au printemps, en été, l'hiver et l'automne.

Prenons maintenant les *Plaines* des *Campagnes* hallucinées:

Sous la tristesse et l'angoisse des cieux Les lierres S'en vont autour des plaines; Sous les cieux bas Dont les nuages trainent, Immensément les lierres Marchent là-bas.

Droites sur ses chaînes, les tours; Et ces gens las, par tas Qui vont de bourgs en bourgs Les gens vaguants Comme la route, ils ont cent ans,

Des lieues qui marchent et des gens qui ont cent ans comme la route, voilà le début. Il y a bien aussi des charrettes perpétuelles, après quoi M. Verhaeren reprend sur un rythme sautillant:

> C'est la plaine, la plaine Immensément à perdre haleine.

Il se contente de cet aperçu assez vague, puis descend immédiatement aux menus détails qu'il place à cet endroit, non pour compléter une description exacte, mais parce qu'ils lui ont fait impression. Ce sont des clos qui écartèlent(?) leur sol en tabliers de plaies (??), de pauvres fermes, des portes lâches et des chaumes comme des bâches, puis un arbre qui « monte comme un malheur en effigie. »

L'auteur se sera dit avec une certaine justesse que tout celane suffisait pas à indiquer des plaines, aussi reprend-il, toujours sur le même rythme sautillant:

> C'est la plaine, la plaine blême Interminablement toujours la même.

Nous apprenons encore que le vent rage si fort... que l'on dirait le ciel fendu aux coups de boxe de l'équinoxe, qu'on y giffle des feuilles gelées, que les rivières stagnent et que des marteaux voraces dépècent des carcasses de vieux navires.

Pour éclaircir cette vision un peu confuse, M. Verhaeren termine ainsi:

C'est la plaine, la plaine
Que naviguent des vols immenses
D'oiseaux criant vers la mort
En des houles de cieux au nord.
C'est la plaine, la plaine,
Mate et longue comme la haine, (!)
La plaine et le pays sans fin
D'un blanc soleil comme la faim, (?!)
Où, sur le fleuve solitaire,

Tourne aux remous le cœur en loques de la terre.

Et c'est tout. Qu'est-ce à dire? Un chaos lyrique de mots sonores et sans signification, de vocables employés à tort et à travers, de comparaisons baroques, un entassement de détails inutiles que l'auteur n'a mis là que pour son seul plaisir.

M. Verhaeren ne sait plus coordonner ses impressions, il est le jouet d'une imagination débridée; il est en proie à une folie furieuse de mots et se soulage par des exclamations insensées qui ne veulent rien dire du tout. Il fait du bruit, beaucoup de bruit et voilà pourquoi il attire parfois l'attention.

VALÈRE GILLE.

Sonnet d'Église

Songe aux reins enfantins et songe aux seins aigus Des vierges qui s'en vont vers le soir à confesse, Joignant leurs doigts gantés sur un livre de messe, Et baissant leurs longs cils sur leurs yeux ambigus.

Dans la paix de l'église elles ont pour amis Les blonds enfants de chœur en longue robe rouge Qui chantent les répons sans que leur lèvre bouge, Fatigués de ployer leurs genoux endormis.

J'ai vu que ces enfants et ces vierges pensives Echangeaient par les yeux des étreintes lascives Parfois, lorsque le prêtre est courbé sur l'autel;

Et quand les blonds enfants reprenaient leurs prières Les vierges contemplaient en baissant les paupières Le beau Christ languissant pamé sur leur missel.

FRANCIS DE CROISSET:

Musique

La seconde audition des laurésts, au Conservatoire, nous a donné l'occasion d'entendre la classe préparatoire d'orchestre, qui a ouvert la séance par la Symphonie en ré majeur, attribuée à Mozart.

Exécution vibrante sous le bâton vigoureux de M. Van Dam, que l'on doit féliciter pour le résultat qu'il obtient avec une phalange composée d'éléments aussi jeunes. Un Choral et un Cantique spirituel de J.-S. Bach, ont suivi. Interprélées par la classe de chant d'ensemble sous la direction de M. Jouret, ces pages eussent été beaucoup plus impressionnantes, sans la mauvaise habitude que l'on a au Conservatoire, de prendre la musique de Bach, dans un mouvement d'une lenteur énervante. Aussi l'on s'explique aisément que le public ait préféré les chansons françaises du XVIIme et du XVIIIme siècle, harmonisées par M. Gevaert, qui ont été enlevées avec rythme et sentiment. Elles sont du reste exquises, ces chansons, dans leur forme naïve et souriante. Celle des Paysans du Chatou, à leur seigneur, une sorte de harangue sentimentale et rimée, mise en musique a été la plus appréciée. Elle captive vraiment par la

tournure candide de sa mélodie et le cachet savoureusement archaïque de ses paroles.

Peu à dire des lauréates; M^{lle} Ruegger a joué le concerto pour violoncelle de Saint-Saens, en élève qui, ayant beaucoup appris, doit continuer dans cette voie studieuse, si elle veut acquérir les qualités qui distinguent l'art véritable de la virtuo-sité quelconque. M^{lle} Spaak a chanté l'air du Billet de Loterie, de Nicolo, en ne se doutant pas qu'il y a une méthode déterminée pour chanter ces airs à ritournelle. Et quelle idée de choisir ce morceau de l'émule de Boieldieu, alors que nous l'entendons chaque semaine, chanté par M^{me} Landouzy dans le Barbier avec un talent et et une facilité qu'on peut difficilement égaler.

M^{lle} Laenen est une enfant prodige qui émerveille les amateurs depuis que M. Wouters l'a comme élève. Cette jeune fille ne s'est pas seulement borné à enlever le Rondo brillant op. 29 de Mendelssohn avec une vigueur et une sùreté peu communes, mais elle a transposé de mémoire les Préludes et fugues du clavecintempéré de J.-S. Bach, dans tous les tons que le public lui a indiqué. Aussi prodigieux que ce soit, cela n'en a pas moins paru quelque peu de la prestidigitation musicale.

Et voilà comment cette audition, si bien commencée par Mozart, s'est terminée d'une façon que n'eut pas désavouée Robert Houdin.

Le quatuor tchèque composé de MM. C, Hoffman (1er violon) Jos. Such (2e violon), Oscar Nerbal (alto) et M. Wihann (violoncelle), est venu se faire entendre à la Grande Harmonie. Un vrai régal! Ces quatre artistes d'un talent uniforme, ayant la compréhension identique, forment un quatuor d'une homogénéité parfaite. Ils ont véritablement ciselé l'exécution du quatuor enré mineur de Schubert, une œuvre qui est bien de ce cerveau fantaisiste que l'on a symbolisé par un spliynx mystérieux, sur le socle de la statue qu'on lui a élevée à Vienne. Le quatuor de Smetana en mi mineur, tout d'allure dramatique, et le quatuor en fa majeur de Beethoven, une symphonie au petit pied, pour se servir d'une appréciation de Queuix de Saint-Hilaire, ont été joués avec une recherche divine et une cadence bien nette par des artistes qui portent la musique de chambre à sa perfection.

Le dernier concert populaire s'est donné avec le concours de M. Jean Gerardy, un jeune violoncelliste du pays de Liège, que Bruxelles n'avait pas encore entendu, malgré ses grands succès à l'étranger. On n'a pas exagéré le talent de M. Gerardy, il possède un beau son, un joli coup d'archet et un rythme senti qui n'enlève rien à l'expression. Il a fait chanter son instrument avec âme et volupté, dans un concerto de Lalo, qui sauve par de gracieux détails ce qu'il a de commun aux productions de ce genre suranné; et dans Kol-Nidrei, l'adagio de Max Bruch, sur un thème hébraïque. L'orchestre, toujours sonore, sous la direction de Joseph Dupont, nous a donné une exécution un peu lâchée de la Symphonie nº 2 en si mineur, de Borodine, dont l'andante d'une belle venue mystique est comme une profession de foi orthodoxe, et du Carnaval à Paris de J. S. Svendsen, un épisode orchestral du caractère le plus inventif et le plus personnel. On comprend qu'entre ces deux œuvres de valeur réelle, signées d'auteurs sûrs d'eux-mêmes, sachant ce qu'ils veulent et où ils vont, la suite hétérogène de M. Arthur Degreef ait paru d'une inspiration bien peu individuelle.

Au théâtre de la Monnaie Don César de Bazan, le drame pop: laire et bien connu de Dumanoir et d'Ennery, n'a obtenu qu'un succès relatif par suite de la musique de Massenet et de l'interprétation qui n'a pas été à la hauteur du sujet.

S'il y a un drame attrayant et amusant, c'est bién celui-là. N'est-il pas comme un résumé des rodomontades espaignolles de Pierre de Bourdeilles, abbé séculier de Brantome, dont la joyeuseté est inoubliable pour ceux qui en pénètrent l'esprit railleur. Si M. Boyer en avait lu les premières lignes, il saurait

" la nation espaignolle, brave, bravasche et valeureuse, et fort prompte d'esprit et de belles paroles proférées à l'improviste », et il ne nous aurait pas donné un Don César de Bazan aphone, sans grandeur, sans fierté, et dénué des qualités natives qui font reconnaitre d'emblée un grand d'Espagne au cœur généreux sous les vètements fripés d'un spadassin. Don César mauvais, qu'importe le reste de l'interprétation, elle a élé quelconque, n'en doutez pas, et les décors ont été de la partie en nous montrant un coin de Nuremberg, au premier acte, qui se passe à un carrefour madrilène. Cette pauvreté du cadre a été la seule chose espagnole de la soirée.

A bientôt l'*Etoile du Nord*, que précèdera le *Domino noir* qui, depuis 1878, dort parmi les accessoires.

N. LE KIME.

Memento

UN QUATUOR A CORDES, formé par MM. A. Dubois, premier violon; Stanley Moses, second violon, A. Gietzer, alto et E.Doehaerd, violoncelle, organise cet hiver à la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, trois auditions de musique de chambre, qui auront lieu le 3 décembre, le 14 janvier et le 11 février, à 8 h. 1/2 du soir.

Le but poursuivi par ces jeunes gens, qui débutent devant le public bruxellois, est de faire entendre des œuvres modernes et particulièrement des compositions qui n'ont jamais été exécutées à Bruxelles.

Au programme de la première séance, à laquelle le pianiste E. Bosquet prêtera le concours de son talent, figure le quatuor en ré, de Borodine, le quatuor en fa de Glazounow; le prélude choral et fugal, de César Franck, pour piano, et une sonate nouvelle pour piano et violon, d'un jeune auteur belge, M. Smulders.

On peut s'inscrire dès à présent, pour retenir ses places, chez M. P. Dubois, 22, rue de la Bourse, et chez les principaux marchands de musique.

Souvenirs de M. Fouquier, dans le Figaro:

Oh! la jeunesse d'autrefois, celle qui arriva à la vie aux commencements de l'Empire, je n'en médirai pas, car elle fut ma jeunesse, éternellement regrettée. Nous eumes nos vertus. Non pas, il est vrai, la vertu bourgeoise qui fait baisser les yeux hypocrites des jeunes gens devant les yeux hardis des belles filles, mais des vertus viriles, dont les premières furent le mépris de l'argent et l'enthousiasme. Mais nous vinmes à la vie en un mauvais moment et notre enthousiasme s'usa au champ trop étroit de la politique. L'éducation classique d'alors nous avait gonflés de la sève latine de Tacite et de Juvénal. Ce que nous ne devions savoir que plus tard, c'est que Tacite et Juvénal étaient des aristocrates mécontents, furieux de l'abaissement de leur orgueil et de la perte de leurs privilèges oligarchiques emportés par la démocratie césarienne. Ils nous apparaissaient comme les revendicateurs des libertés politiques, dans les commentaires enflammés d'universitaires franchement républicains comme l'admirable stoïcien Despois, ou finement opposants, comme le journaliste exquis Hippolyte Rigault. Tacite et Juvénal, nous les retrouvions étudiants, transformés et appropriés au temps dans les pamphlets de Rogeard, qui eut son heure de génie littéraire avec les Propos de Labiénus, et dans les Châtiments surtout. Comme d'hier, je me souviens de ce soir de dimanche où encore collégien, j'avais été amené avec E.Despois diner, avec des universitaires " mal pensants " dans une petite maison de Fontenay-aux-Roses. Au dessert, un des convives sortit de sa poche le petit volume des Châtiments. D'une admirable voix méridionale, vibrante d'indignation, cet homme jeune, brun, emporté de colère, lisait, déclamait avec un art admirable, les invectives du poète et, de son poing tendu, làbas dans le noir de l'horizon percé des petites lumières de Paris, menaçait César en son palais. Le liseur, c'était M. Emile OlliPour Rappel. — Aujourd'hui, à 2 heures à l'Alhambra, Répétition générale du concert Ysaye. Demain à la même heure, Concert.

LA JOYEUSE compagnie artistique du Diable-au-Corps continue la série de ses succès.

Il y a foule à chacune des séances, pour applaudir la nouvelle pièce d'ombres : Ahasverus (Le Juif Errant), épopée lyrique en neuf tableaux et un prologue, dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

MAISON D'ART, 56, avenue de la Toison d'Or. — Les 25, 26 et 27 novembre, à 8·1/2 heures, conférences de M. Charles Morice. Sujets: 25 novembre, Commentaire de Sagesse; 26 novembre, Les Contes de Villiers de l'Isle-Adam; 27 novembre, Sur une page de Stéphane Mallarmé. Prix d'entrée à chacune des conférences: 1 franc.

Au Musée. — Les salles du Palais des Beaux-Arts sont envahies tous les jours par de nombreuses bonnes d'enfants, des badauds désœuvrés, des classes d'écoles primaires, et des détachements de soldats auxquels des sous-officiers commandent l'admiration de certains tableaux. Tous ces visiteurs sont fort gênants pour ceux qui veulent étudier les richesses de notre musée ancien. Il est aussi absurde de conduire les soldats par bandes au musée, que d'essayer de faire apprécier des œuvres d'art par des enfants d'une douzaine d'années; il appartient à l'Etat et à la ville de faire cesser ces visites ridicules et bruyantes. Quant aux simples badauds qui viennent chauffer leur paresse dans les salles du musée et aux enfants qui y jouent presque à cache-cache, le meilleur moyen de les écarter serait de faire percevoir, en semaine, un droit d'entrée de 10 centimes, par exemple, grâce auquel les vrais amateurs pourraient enfin étudier tranquillement.

LESVENTES DE TABLEAUX, DESSINS ET OBJETS D'ART AU XIXº SIÈCLE. ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE, par Louis Soullié. Paris, Soullié, 1896. 20 francs.

Il faudrait une forte dose d'optimisme pour soutenir que les catalogues sont des livres d'une lecture attrayante. Cela est surtout vrai lorsqu'ils décrivent des collections dispersées au hasard des ventes publiques, dont ils constituent en quelque sorte les actes de décès. Ccs documents arides sont pourtant consultés avec ardeur par les curieux de l'art qui y trouvent fréquemment de précieux renseignements cherchés vainement ailleurs. Le livre de M. Soullié est, en quelque sorte le catalogue des catalogues, travail ingrat s'il en fut et pour la rédaction duquel l'auteur a dù s'entourer de document difficiles à réunir; on appréciera l'utilité qu'il peut offrir aux chercheurs quand on saura que le nombre des ventes d'objets d'art classés méthodiquement par M. Soullié, s'élève à 6000.

Bibliographie

Ctc J. D'Adhémar: Hérédité, roman. — Charles Valois: Les Bourbiers de Paris. — Macdonald, duc de Tarente: Enthousiasmes, poésies. — Maurice Donnay: Amants, comédie. — L'œuvre complet de Rembrandt, par Wilhem Bode. — Abbé de Broglie: Religion et critique. — Jules Huret: Enquête sur la question sociale en Europe. — L. Grandgeorge: Saint Augustin et le Néo-Platonisme. — J.-H. Rosny: Un double amour. — Jules Bois: L'Éve nouvelle. — Boutet de Monvel: Jeanne d'Arc, album. — Paul Mantz: Antoine Watteau. — Ollivier Beauregard: Chez les Pharaons. — Les opéras de Wagner, traduits par A. Delpit. — H. Taine: Carnets de voyage (1863-65). — Philoktètès de Sophocle, traduit et mis à la scène par Pierre Quillard. — Honoré Ponthière: Triptyque; vers. — Edmond Picard: En Congolie.

Imprimerie Scientifique, CH. BULENS, rue de l'Escalier, 22, Bruxelles.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec	
fac-similé d'écritures 4 00	
Crocq (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches	
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in-8° de 650 pages	
Divisions de L'ouvrage. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.	
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages	
HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution. 1889. In-8°, 32 pages 1 00	行いので
HEGER (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893. In-8°	
LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889. In-80, 138 pages	
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto- ral belge. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches	
phototypiques 2 od	
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-8°. o 50	THE REAL PROPERTY AND ADDRESS OF THE PERTY ADDRESS OF THE PERTY ADDRESS OF THE PERTY AND ADDRESS OF THE PERTY ADDR
PETITHAN. — La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes. 1889. In-8°, 131 pages 1 00	
Pelseneer (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 oc	1
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°, 76 pages 2 00	

Warnots (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-80 de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise.

6 00

Quel est l'homme politique, l'écr. vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de Demeure de Beaumont pour son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieilte Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Powre (hiver); Marché aux Fleurs; Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

No 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

No 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papie. de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX: 3.50 francs.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8º: 3 FRANCS

• I. FIORETTI >

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIVE SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une intreduction et de notes

PAR Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: I franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.



SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 47

5 décembre 1896

LA Jeune. Belique

SOMMAIRE:

Albert Giraud. — Les poésies de M. Anatole France.

ARNOLD GOFFIN. — Frate Angelico.

IWAN GILKIN. — Le milieu belge.

ROBERT CANTEL. — Gabriel d'Annunzio (Maurice Cartuyvels.)

A. G. D. — Une clinique artistique.

ROBERT CANTEL. — Au Cercle artistique.

MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BIBLIOGRAPHIE.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché au-Bois PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1er de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à: MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, iliteur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

La Jeune Belgique, première série (1880-1895).	
15 vol. in-80 de 500 pages environ. La collection complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix	75 00
de	7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de	7 50
Léopold Wallner, d'après les poèmes de	
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN	
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE	
CLERCO, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts	
volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — Autour d'un Chevalet, scènes de la vie romaine. Volume in-16	2 5-
la vie fomanie. Volume in-10.	3 50
Publication de la Librairie Léon Vanier	
En vente chez II. Lamertin, Libraire à Brux	elles
PAUL VERLAINE. — Sagesse, nouvelle édition	3 50
 Dédicaces, tirage sur hollande numéroté avec autographe de l'auteur. 	6 00
- Edition ordinaire	3 50
- Quinze jours en Hollande, prose	5 00
 Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 oo et 	3 50
Jules Laforque. — Poésies complètes, édition dé-	
finitive contenant : Les Complain-	
tes, l'Imitation de Notre-Dame de	
la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
- Moralités Légendaires, 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT Poésies complètes, édition	6651
définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
Verlaine . — Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — Les Amours jaunes	3 50
JEAN MORÉAS. — Les Syrtes	3 50
	3 50
Le Pèterin passionné	3 50
STUART MERILL. — Les fastes	3 00
- Petits poèmes d'Automne	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets .	3 50
Gustave Kahn La pluie et le beau temps	3 50
EDMOND PILON. — Poèmes de mes soirs	3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50
 Une belle dame passa	3 50
Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes	3 50
- La Chevauchée d'Yeldis	3 50
HENRI DEGRON Corbeille ancienne	3 00
Emmanuel Signoret.—Lelivredel' Amitié, poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. Centon	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — Toute la Comédie .	3 50
HECTOR CHAINAYE. — L'âme des choses, poème	100
en prose	3 00
GUY ROPEARTZ Adagietlos	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

20, Rue du Marché-au-Bois, 20

BRUXELLES

Fondateur: Max WALLER

Secrétaires Francis de CROISSET

ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Les poésies de M. Anatole France.

Il est toujours instructif et amusant de lire les poèmes de jeunesse d'un prosateur. Mais lorsque l'écrivain en prose dont on publie les vers oubliés est le premier prosateur de sa génération, l'esprit le plus discrètement mobile, le plus paresseusement souple, le plus élégamment ironique et le plus nonchalamment hardi que la France ait produit depuis Renan; l'intérêt qu'excite cette exhumation va jusqu'à la curiosité passionnée. Pourquoi M. Anatole France, artiste accompli jusque dans ses apparentes négligences, a-t-il trahi la poésie pour la prose? Le poète qu'il fut annonçait-il le conteur qu'il est? Les idées mères de Thais, de la Rôtisserie de la reine Pédauque, du Jardin d'Epicure, du Puits de Sainte-Claire, se trouvent-elles déjà en germe dans les Noces corinthiennes et dans les Poèmes dorés? Questions qui se posent sur le champ, d'elles-mêmes, avec insistance, et auxquelles, une fois posées, il est impossible de ne pas répondre, dût-on gâter un peu son plaisir.

Les premiers poèmes de M. Anatole France sont dédiés à Leconte de Lisle, en témoignage d'une vive et constante admiration. Je ne sais si l'admiration est restée constante; je le souhaite pour M. Anatole France qui s'est épris de Verlaine comme s'il l'avait inventé dans Gestas et dans le Lys rouge. Quoiqu'il en soit, les poèmes de M. Anatole France démontrent qu'il a subi l'influence de Leconte de Lisle. C'est à l'effigie aquiline de ce maître que tous les poètes du Parnasse contemporain commencèrent à frapper leur or, leur argent ou leur cuivre. Oui, tous; et, chose digne de remarque, ce n'est pas chez ceux dont l'idéal s'éloigna le plus du noble rève réalisé dans

les *Poèmes antiques*, que l'empreinte est la moins visible. Elle est plus marquée, ou, si l'on veut, elle nous frappe davantage dans *le Reliquaire*, dans *les Poèmes saturniens* que dans les premiers vers de M. de Heredia et de M. Léon Dierx. Quant à M. France, il est, parmi les élèves de Leconte de Lisle, celui qui l'a imité le plus religieusement, et le plus mal.

Religieusement, dans les Noces Corinthiennes:

Hellas! ô jeune fille, ô joueuse de lyre! Toi dont la bouche aimait les baisers et le miel, Ingénieuse enfant qui mêlais ton sourire Aux sourires légers de la mer et du ciel,

Tous tes jours s'écoulaient en des heures égales, Et, quand la grande Nuit argentait les chemins, Tu méditais, heureuse, au bruit clair des cigales, Les heures, les saisons et les travaux humains!

Religieusement dans Homaï:

Devant Djiourn la blanche aux parfums de jacinthe, Les fils au front cuivré des mangeurs de lézards, A qui le Charnelier enseigna la loi sainte, Avaient dressé leur camp et leurs bleus étendards.

Ils s'étaient abattus comme des sauterelles, Et déjà trente jours étaient passés depuis Qu'ils entouraient la ville et que leurs sentinelles Gardaient tous les sentiers des monts et tous les puits.

Or, tandis que, poussant une siffante haleine, Accroupis sur les murs, les hommes du pays Voyaient les feux guerriers s'allumer par la plaine Et les chevaux d'Yémen tondre les vers maïs,

Une femme, à pas sourds glissant, voilée et belle, Par les bazars déserts et les noirs escaliers, Et les portes de cèdre ouvertes devant elle, S'en allait dans la plaine au camp des cavaliers. Il l'a imité mal, très mal, en écrivant de mauvais vers infirmes et gauches :

En ses affres d'horreur et de vague, entraînée Vers un but que fixa l'obscure Destinée, Comme un fluide au fil du métal conducteur, Elle glisse, et voici qu'elle aborde éperdue Une phosphorescente et liquide étendue

Où l'air austral épand sa chaude pesanteur.

Cette loge où Cécile, aux doux reflets des stores, Songe, de diamants ornée et de pâleurs...

Sa tête penche au faix des lourds cheveux châtains, Des cheveux d'où jaillit une étrange étincelle Quand le peigne se plonge en leur flot qui ruisselle Sous l'ombre des rideaux, au secret des matins.

L'écolier va rentrer dans la demeure noire
D'encre, de châtiments, de grilles et d'ennui :
Le cœur gros, il rappelle en sa tendre mémoire
Que tout, où l'on le mène, est étranger pour lui.

Le jour triste où le prêtre étend un voile noir Sur les images d'or de ce bois salutaire Où vint s'offrir au ciel la rançon de la terre.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude Déserte lentement son feuillage peu sûr; D'insectes soulevant leurs élytres d'azur Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde.

Ces mauvais vers, — je n'en connais point de pires — sont hélas! les plus nombreux. Ils portent les traces d'un effort pénible, d'un travail ingrat que la Muse n'a point récompensé. M. Anatole France, dont la prose limpide est un miroir où les choses se reflètent plus gracieuses et plus élégantes, a la strophe qui déforme les images et brise les reflets. Il est maladroit comme un apprenti dont les doigts ne se délieront jamais. Sauf dans les poèmes par trop Lecontedeliens, et dans quelques sonnets rimés avec bonheur, M. Anatole France — tranchons le mot, — écrit des vers de prosateur. Quand il se soumet à la prosodie, il n'arrive pas à la liberté, c'est-à-dire à la maîtrise. Il est captif.

L'ironiste de *Thaïs* et de *la Rôtisserie* se montret-il dans ces poèmes de jeunesse? On le devine plus qu'on le voit. De ci, de là, dans un poème ambitieux, l'auteur sourit sous son masque tragique. Quelquefois même le sourire s'épanouit sur les lèvres de deux rimes incrédules. La fin du *Vénus*berg est, à ce point de vue intéressante:

Or, le troisième jour, la crosse étant fleurie,
Le Saint-Père envoya des courriers promptement,
Pour chercher Tannhauser, par mont, val ou prairie.
Tannhauser, chez Vénus, buvait le vin charmant;
Il doit y composer de longs épithalames,
Jusqu'à l'appel de l'Ange, au jour du jugement.
Il ne faut pas ainsi désespérer les âmes:
Si ceux-là sont damnés qui furent amateurs
Du parler clair et du clair sourire des femmes,
Hélas! le Paradis n'aura plus de chanteurs.

Cette chute qui n'est point adorable, n'annoncet-elle point les conclusions doucement sceptiques, qui ornent, comme d'un fermoir d'ironie, les contes édifiants de l'Étui de nacre?

Mais l'ironie de M. Anatole France ne s'accommodait guère de la forme poétique qu'il avait apprise de ses devanciers. Avoir de l'esprit et rester lyrique, ce n'est facile à aucun poète, et c'est presque impossible au poète français. Théodore de Banville, dans l'ivresse du triomphe, fait tournover autour de sa Muse des rimes inattendues, sonores et multicolores, pareilles à un vol d'oiseaux fous. Il a la joie, la force comique, la belle extravagance du rire déployé. Mais le sourire à peine esquissé, le regard un peu oblique, qui signalent une arrière pensée malicieuse, le geste las qui trahit une âme élégante et fine, persuadée de l'inutilité de tout effort, voilà qui est plus difficile à exprimer en vers lyriques que la gaîté d'enfant des Occidentales et la joyeuse frénésie des Odes funambulesques. Renchérir, non sur Epicure, mais sur Pyrrhon d'Elée, obliger la science à célébrer la « divine ignorance », esthétiser contre l'esthétique, moraliser contre la morale, et raisonner contre la raison, iriser le scepticisme d'une ironie perpétuellement changeante, être à la fois et de tout, révolté et satisfait, je ne prétends point que ce programme — fi! le méchant mot! répugne à toute expression lyrique. Je dis simplement — tous les sujets étant poétiques à condition d'être traités par de vrais poètes — que M. Anatole France n'a point trouvé l'expression lyrique qu'il lui fallait. C'est pour ce motif, n'en doutons pas, qu'il a renoncé à la poésie. Et s'il fut un instant poète, c'est lorsqu'il chanta son renoncement: La parole est divine et contient toutes choses.

La parole est divine et contient toutes choses. Heureux qui, pour fixer son rêve intérieur, Employa sans faillir la forme et la lueur Dans le cristal des mots fatalement encloses! Heureux qui fit couler, à flots, de son pressoir, Comme un vin d'Engaddi, les mots dont on s'enivre, Et qui, pour célébrer le triomphe de vivre, De rythmes parfumés remplit son encensoir!

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves, Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir, Et de qui l'écriture est un puissant miroir Fidèle à les garder immortellement neuves!

Comme son premier maître, Leconte de Lisle, dont le vaste cerveau, sympathique à tous les cultes, ouvert à tous les dieux, ressemblait au Panthéon des Romains, M. Anatole France pense que toutes les religions furent vraies un moment, mais — et en cela il s'éloigne un peu de Leconte de Lisle, dont l'Hypatie fut à peine ébauchée, — le moment qu'il préfère, ce n'est pas celui où les religions sont vraies: c'est celui où elles vont le devenir ou celui où elles vont cesser de l'être. L'heure historique et légendaire qu'il aime entre toutes, c'est l'heure trouble où le paganisme à son déclin éclaire de ses derniers feux le christianisme qui vient de naître. C'est cette prédilection qui lui inspira les Noces Corinthiennes; c'est à elle que nous dûmes plus tard l'Etui de Nacre, Balthazar, le Puits de Sainte Claire et Thais.

L'édition des *Poésies* est ornée d'un beau portrait de l'auteur. M. Anatole France connaît trop les usages pour se permettre de ne pas ressembler à son œuvre. Il a l'air doux et ironique; mais il n'a point l'allure penchée qu'on lui attribue, et qui lui a valu d'être comparé, par ses amis, au philosophe Cratès, surnommé, à cause de son attitude inclinée, le palmier d'Égypte.

ALBERT GIRAUD.

Frate Angelico (*)

Peu de sensations, sans doute, équivalent en douceur celles dont se sent comblé le voyageur qui, las d'admiration et de courses enthousiastes, vient reposer sa fièvre cérébrale dans le cloître du couvent de Saint-Marc, à Florence. La beauté légère des arcades de Michelozzo, la sombre verdure des cyprès associent leur tranquille harmonie; en levant la tête, on découvre le campanile ouvragé de l'église et les lucarnes des cellules dominicaines, dont les murs blanchis à la chaux,

indigents et magnifiques, encadrent les fresques de fra Giovanni. Tout autour de la galerie, audessus des portes du réfectoire, de la salle des étrangers, etc., comme de merveilleux tympans. des fresques encore s'aperçoivent, de la même main savante et inspirée. Une paix descend, vous enveloppe, insistante, émanée de la quiétude de cette retraite hantée de rares visiteurs, du geste tendre à la fois et mystérieux des personnages du Beato et aussi du silence et du recueillement, habitants invétérés de ce monastère et rebelles à la laïcisation! Le silence! le peintre semble l'avoir fixé ici sur les murailles; le silence et la méditation, enfantés par le prodige ingénu de ses poèmes picturaux, ses descriptions éblouies du monde céleste, ses visionnaires récits de la légende sacrée.....

Et, vraiment, à errer lentement en cet édifice tapissé d'édulcorants chefs-d'œuvre, l'étrange inquiétude et l'impatience s'atténuent qui vous possédaient, et cette aspiration angoissée, fruits de la fréquentation assidue d'autres œuvres, trop captieuses et poignantes...

Une presque maladive effusion tourmente les créatures de Botticelli; la subtile fluidité de ces yeux, le galbe passionné de ces visages, ces attitudes convulsées ne décèlent-ils point des âmes inassouvies en proie à la consomption d'un amour trop sublime; meurtries de leur élan vers d'inaccessibles ambitions, vers les sommets du sentiment, du sacrifice et de la foi... — Vinci allia-t-il sa grâce souveraine au vertige de conceptions ambiguës a force d'intellectualité, pour exprimer seulement le sardonique dédain de sa science impeccable — et désabusée ?... Et ces autres, doués chacun d'une maîtrise singulière, épris de la vie somptueuse, colorée et séduisante; du tourbillon de la vie qui traverse leurs œuvres, resplendit et les immortalise?... Les Lippi, Bazzi, le Pérugin, le Pinturicchio et jusqu'aux cavalcades épiphaniques et l'innocent faste réjoui de Benozzo Gozzoli aggravent la lassitude ravie du passant qui emporte il ne sait quels aigres germes de douleur; l'âcre fond de la coupe où notre expérience s'abreuve, la lie mélancolique de toute réflexion... La fatigue du monde et de la pensée éternelle l'opprime; l'immense effort, l'héréditaire vocation, le rêve insatisfait de perfection matérielle et morale dont vécurent et moururent ces légions d'artistes, que chacun d'eux, tour à tour, essaya de réaliser

^(*) Frate Angelico. Studio d'arte di Domenico Tumiati. I vol. Florence. Paggi.

en ouvrages merveilleux et désespérants, pèsent sur lui et l'assombrissent...

L'humanité peinte de ces tableaux, réelle ou fabuleuse, poursuit son souvenir et l'obsède: — visages de souffrance ou de joie, — exorbitantes; princes, prélats ou guerriers remplis de majesté ou de superbe... Faces exaltées des appétits de la terre et du ciel, hardies, violentes ou suaves, mais marquées du signe de la vie meurtrière et passionnée — toutes! jusqu'aux figures enfantines avec leurs lèvres vibratiles, leurs yeux aimantés, baignés et irradiants de magnétisme, de l'excès d'une vitalité morbide, de la préoccupation prématurée dont la flamme intérieure semble luire au travers leurs délicieux traits amaigris...

Et les brouillards de l'hallucination commencent à sourdre de tous ces regards, trop longuement flxés, semblables aux lourdes vapeurs d'énervants et torpides atomates; mille rêves jaillis de l'insinuante beauté terrible partout reflétée, de l'indicible langueur de ces visages, de ces yeux où semble pétiller la sournoise nostalgie d'un amour moins séraphique...

Le concert de ces suggestions véhémentes expire au seuil de S^t-Marc, cède à l'exorcisme toujours efficace de fia Giovanni... Aucune équivoqueici; ces fresques ont la volontaire simplicité, le charme essentiel des chants liturgiques; on dirait les hymnes plastiques d'une certitude illuminée... L'Angelico accompagne l'Homme-Dieu à chaque étape de son chemin de douleur, il en reparcourt sans cesse avec lui les stations atroces et les affres, mais, pour effroyables que soient ces épreuves, l'aperception soutient son courage, le console et l'exalte, du jour, de la prochaine aurore de la résurrection et de la victoire...

Ce calvaire, le bon peintre l'a recommencé en sa carrière, constamment, avec une abondance de réinvention, une fécondité pittoresque d'autant plus extraordinaires que l'artiste conserva presque toujours à ses images l'aspect, en quelque sorte canonique, accepté par la tradition de l'Eglise. Ces formes restreintes suffirent, d'ailleurs, à son génie pour rendre sensibles, sous les apparences les plus nobles et inoubliables, les mille nuances de la vie de l'àme, tous les miracles de la foi, les grâces de la charité, toutes les extases émerveil-lées de l'espérance, non en froides allégories, mais en œuvres d'une admirable souplesse, remplies d'idéale solennité, et candides. Aucun art, par le

prestige d'évocations tellement immatérielles qu'elles émeuvent en nous des sensations plutôt musicales, ne paraît plus que celui-là mériter l'épithète de mystique et il étonne de voir M. Domenico Tumiati, au début de son excellente et complète monographie de l'Angelico, essayer, sous d'assez minces prétextes, de rejeter ce qualificatif inévitable.

Judicieusement, M. Tumiati situe la Renaissance à l'origine et non à la fin du XVe siècle et il démontre à suffisance qu'elle fût « une continuation, non une révolution ». Sa très attentive et compétente étude s'exerce sur l'œuvre entier du Beato à Assise, à Florence et à Rome, et retrace d'une plume pieuse les successifs travaux du maître angélique, dégagé peu à peu des influences premières subies, s'élevant toujours davantage, jusqu'à l'heure où il dominera absolument sa pensée et la traduira en pages ineffaçables. Un des meilleurs chapitres du livre, Alba umbra, célèbre le séjour ombrien de Fra Giovanni et la description de ses ouvrages à Assise s'entrecoupe de leur naturel commentaire, d'extraits des Fioretti, de la Légende dorée et des Visions d'Angèle de Foligno: « Les paroles de la Bienheureuse Angèle interprètent le dessin de l'artiste; leurs noms mêmes s'évoquent et les lieux où ils vécurent tous deux associent leur souvenir... Ils brûlent, admirables flambeaux de charité, sur les cimes ombriennes; ils brûlent de la même ardeur sous des apparences diverses.... »

Comme l'on voit, la force de l'évidence et, mieux encore, la sincérité de sa critique, amènent M. Tumiati, à reprendre et à amplifier la thèse qu'il condamnait d'abord et l'on peut dire que son volume est l'éloquente démonstration, soutenue de preuves irrécusables et illustrée de main d'artiste, de sa conclusion : — « Si la fleur de jeunesse de l'Angelico ne s'était épanouie sous la rosée mystique du cloître, nous eussions certes eu un peintre plus naturaliste » mais non celui-ci que les circonstances de son existence rendirent « pareil à un jardin clos, florissant par la seule vertu innée de sa fertilité; — le vrai symbole du moment indicible où il apparut; - l'enfant préféré que Florence garde jalousement, afin qu'il révèle à qui sait comprendre, le véritable esprit de sapatrie, à l'aube du xve siècle. »

ARNOLD GOFFIN.

Le Pastel

A Auguste Dorchain.

De ses doigts allongés effeuillant une rose, La marquise poudrée, en robe de linon, Rêve aux bergers musqués du Petit Trianon Dans un cadre fleuri d'or vert et de bois rose.

Sincères ou menteurs, l'âme folle ou morose, D'innombrables amants ont murmuré son nom. De ses doigts allongés effeuillant une rose La marquise sourit en robe de linon.

Aux marquis de quinze ans pâlis par la névrose Ses yeux voluptueux ont-ils jamais dit non? Pour elle délaissant Marianne et Ninon, Ils imploraient en vers, n'osant parler en prose, La marquise indulgente en robe de linon.

FRANCIS DE CROISSET.

Le Milieu Belge

Au mois de décembre dernier, j'écrivais dans la Jeune Belgique: « L'avenir de nos déserteurs est fixé. En s'écartant de » nous, ils se sont éloignés du foyer sacré qui leur communi-

- » niquait sa flamme et sa vie.Quelques-uns d'entre eux le savent
- » déjà. Quand ils s'interrogent avec franchise, ils sentent que le

» froid et la brume sont entrés dans leur âme. »

On trouvera une confirmrtion éclatante de ces paroles dans l'article de M. Verhaeren, qui vient de paraître dans le Réveil sous ce titre: Le milieu belge. M. Verhaeren y formule son découragement.

« Nous voici revenus, dit-il, dans le milieu de la patrie, dans la petite crique nationale où les forts courants d'idées ne passent point, où seuls règnent de méchants tourbillons qui sucent et détruisent les berges voisines et, continûment, font tomber des paquets de limon et de vase dans la pureté de l'eau.

" Le milieu, qui est ailleurs un motif de vivre haut et grand, devient ici un motif de morosité et de tristesse. Il ne donne rien, il enlève; il ne redresse point: il aplatit.

» Quelques-uns lâchement s'y résignent; d'autres, au tempérament souple et banal, s'acclimatent et prospèrent dans ce qui fut, un instant, leur dégoût.

» Quelquefois on s'illusionne. On croit que la Belgique a changé, que ses citoyens se sont transformés et que ceux-là que visait Baudelaire ont dépouillé leur peau d'onagre, où tapait sa colère.....

» Certes, une élite s'est détachée de la masse. L'art, les sciences, la littérature — surtout cette dernière — ont vivement rompu avec les traditions d'apathie et d'immobilisme.

» Pourtant quelques-uns qui s'étaient affranchis retournent déjà vers l'ancienne moisissure, comme s'ils avaient peur de n'être pas assez belges.....

» Certes encore, des cercles nombreux se sont fondés pour affirmer de nouvelles fois esthétiques et crier des paroles fières et ardentes. Mais ces cercles ont une sorte de clientèle toujours la même, qui finit par agacer par cela seul qu'elle est toujours la même et que le snobisme remplace chez elle la conviction et lavie. Cela ne constitue pas une force: ce sont les modistes et les tailleuses qui profitent bien plus que l'art, du goût quelque-fois distingué de ces dames. Il n'y a pas là un vrai public, soucieux de vivre bellement, suivant un idéal de flerté intellectuelle ou morale. Il n'y a là ni flamme ardente, ni exaltation généreuse vers un but transcendant. Tout cela pense menu,

éprouve menu, agit menu. Tout cela juge pêle-mêle, attribuant à tel artiste quelconque la même valeur qu'au plus hautain. Tout cela manque d'âme ou se contente d'être ou de paraître au courant. »

Les aveux de M. Verhaeren méritent d'être relevés.

Ce n'est pas nous qui prendrons contre lui la défense du « milieu belge » Ce milieu est, en effet, déplorablement matériel et inesthétique et il est parfaitement exact qu'au lieu des générations éclairées et compréhensives que l'on espérait voir se lever on se trouve en face d'un groupe grotesque de snobs. Mais à qui la faute? Il importe de bien établir les responsabilités.

Lorsque vers 1882 surgit une pléïade de jeunes poètes, de conteurs et de romanciers, dont M. Verhaeren faisait partie, elle eut à lutter contre l'indifférence ou l'hostilité du milieu belge bien plus réfractaire à nos efforts qu'il ne l'est aujourd'hui. Par un concours de circonstances peu banales. l'Art Moderne de M. Picard se trouvait en situation d'exercer sur une partie éclairée de la bourgeoisie une influence considérable. Mise avec désintéressement au service de notre renouveau littéraire, cette publication eut pu créer, peut être, le public, le vrai public, qu'aujourd'hui M. Verhaeren se plaint de ne point trouver. Mais l'Art Moderne n'était pas à la hauteur de son rôle. De mesquines rancunes personnelles, le dépit de n'être point reconnu ni comme amiral ni comme pilote de notre flotille de conquistadores de lettres, la rage de diriger quand même des artistes qui refusaient de cingler vers les écueils où on voulait les conduire, tous ces sentiments poussèrent cette feuille d'amateurs à se retourner brutalement contre ceux-là mêmes qu'elle avait le devoir de défendre et à diriger ses coups non point sur les têtes dures du public mais sur les fronts auxquels elle eut dû offrir des couronnes. L'Art Moderne a «tapé » beaucoup moins sur le " milieu belge " que sur les meilleurs de nos jeunes poètes. C'est une honte ineffaçable, que nous ne cesserons de rappeler à ceux qui s'intéressent à notre mouvement littéraire.

Dès ce moment, l'Art moderne n'eut plus qu'une préoccupation: combattre les poètes de la Jeune Belgique. Dans ce but, il exalta une foule de moutards qui fondaient des revuettes informes et peu viables dans quelques villes de province et il s'ingénia à les opposer aux poètes de valeur qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Il n'y eut pas un chien coiffé dont il ne chantât les louanges. Bon nombre de ces gloires d'occasion ont déjà été rendues à leur vocation naturelle: barreau, médecine, notariat ou pharmacie. N'importe! L'Art moderne, auquel collabore aujourd'hui M. Verhaeren, poursuit imperturbablement sa campagne.

Pour le succès de sa cause, il avait besoin d'une théorie d'esthétique. M. Picard la lui fournit. Il proclama que l'art doit se renouveler sans cesse, que l'art de demain doit tuer l'art d'aujourd'hui, que les versificateurs en lisières sont infiniment supérieurs, en vertu de leur jeunesse même, aux poètes qui se contentent de mûrir comme de bons fruits. Dans ce système, la plus quelconque des boutures vaut mieux que l'arbre le plus rare et le plus beau. On rattacha cette théorie à quelques grandes phrases sur l'écoulement perpétuel des choses et l'esthétique des biberons d'avenir servit à combattre les talents qui s'affirmaient dans le présent.

Quelques-uns des «talents du présent » jugèrent utile de neus fausser compagnie et de se ranger du côté des esthètes influents. Agirent-ils alors par calcul, par aveuglement ou par faiblesse? On ne sait.

Ils ont retiré de leur évolution le bénéfice d'un peu de notoriété, ils ont perdu la discipline artistique dont ils avaient besoin et perverti leur goût au contact des folies hurlantes qu'on leur présentait comme les originalités les plus louables.

Quel fut, d'autre part, le résultat de la belle éducation que

l'Art moderne donnait au public? M. Verhaeren l'a dit : Ses amis et lui n'ont formé que des snobs. Quand nous affirmions cette vérité, nos adversaires se fâchaient. Rappelons-nous, si c'est possible, l'amusante colère du Coq rouge. Aujourd'hui, M. Verhaeren reconnaît l'exactitude de notre diagnostic. Que va dire M. le directeur de ce pauvre Coq?

Après quinze années d'efforts, M. Verhaeren s'aperçoit « que l'artiste s'épuise en colères contre la masse et (que) la masse se moque de l'artiste. » Il y a belle lurette que nous le savons et que nous avons renoncé à une lutte stérile: au lieu de former un public de snobs, nous avons abandonné la « masse aux prédications de l'Art Moderne et nous ne nous sommes plus occupés que du recrutement des jeunes écrivains qui doivent continuer notre effort littéraire. C'est pour eux seuls que nous avons lutté contre les hérésies artistiques qui menaçaient de pervertir leurpensée et de dévoyer leur talent. Aux autres nous laissons pour compte la génération de snobs dont ils sont les pères et dont ils commencent, semble-t-il, à n'ètre plus très fiers.

IWAN GILKIN.

Gabriel d'Annunzio (1)

(Les Romans de la Rose) PAR MAURICE CARTUYVELS

Nos lecteurs se souviennent de la charmante conférence faite par notre collaborateur Maurice Cartuyvels, au Cercle d'Art le Sillon, le 10 octobre dernier. Le texte vient d'en être publié par la Revue de l'Université. Après une très délicate analyse, l'auteur aborde l'étude des Romans de la Rose. « Romancier de volupté, d'Annunzio ne sourit pas; car c'est une affaire tout à fait sérieuse que cet amour à qui l'humanité demande son bonheur impossible; romancier idéaliste, il nous montre le Don Quichotte éternel pleurant dans son hôtellerie de hasard jusqu'à ce qu'il tranche par le fer ce nœud gordien que la volupté forme avec la douleur. »

Les Romans de la Rose sont consacrés à l'étude du désir amoureux. «L'Enfant de Volupté nous montre un jeune homme déçu par la possession et desséché par les trahisons du plaisir. L'Intrus développe la théorie de la fatalité des passions accomplissant leur œuvre sourde sous la façade sociale du mariage. Enfin, le Triomphe de la Mort, l'acte final de cette trilogie douloureuse, porte pour épigraphe ce vers d'Ovide: Nec sinc te, nec tecum vivere possum! paraphrase du mot cruel: Détruire pour posséder. »

Après avoir analysé en détail ces trois romans, dont il nous donne, au moment de leur publication, de curieux comptes rendus, M. Cartuyvels montre comment Gabriel d'Annunzio est essentiellement latin par le style; il l'est même au point que la traduction française de ses romans nous donne parfois l'impression d'un original. Il a compris que « les nations qu'on appelle latines, parce qu'elles ont gardé les traditions romaniste et hellénique, ont une tâche intellectuelle tout indiquée. Héritières du goût antique pour la netteté et la belle ordonnance des parties, elles ont ce talent naturel de la composition qui manque aux littératures moins anciennes.

"Sur les bords de la Méditerranée merveilleuse où Phidias et Praxitèle, fils d'une race si fière qu'elle se divinisait elle-même, fixèrent pour jamais le canon des formes idéales, et où Ictinus, renouvelant le miracle d'Amphion, a fait chanter le Parthénon par toutes ces ligues; sur ces mêmes bords où, deux mille ans plus tard, la Renaissance italienne devait ensoleiller le monde, l'esprit d'harmonie qui s'est appelé Homère, Sophocle, Virgile et Pétrarque, semble s'être réincarné dans un Italien moderne. Puisse sa chanson, comme celle de Sophocle dansant sur le sable de Salamine, être le Pœan du triomphe, et l'armée entière des adorateurs de la Beauté acclamera, une fois encore, la fuite des Barbares. "

ROBERT CANTEL.

Une Clinique artistique

Un jeune professeur italien, — comment dit-on Pontoise dans la langue de Pétrarque? — fait depuis quelques semaines, à l'Institut des Vertigineuses Études de l'Université Nouvelle, un cours d'esthétique positive.

Cet événement, qui n'a passionné personne, et qui n'a mis en branle qu'une vingtaine de snobs et de snobinettes, — comme dit M. Jules Lemaître, — aurait passé tout à fait inaperçu des profanes, si M. Petrucci ne s'était avisé de conduire ses auditeurs au Musée ancien, afin d'appliquer à Van Eyck, à Rubens, à Teniers et à quelques autres sujets, dont la mort a fait des patients, ses théories sur l'esthétique.

Ce qui entend le plus de sottises, a dit un humouriste célèbre, c'est un tableau de Musée.

Les tableaux devant lesquels M. Petrucci a fait sa leçon n'en ent rien dit; mais un honnête snob, qui était là, armé d'un crayon enthousiaste, a communiqué ses notes au journal Le Peuple.

Si le snob n'y a pas mis du sien, il faut reconnaître que M. Petrucci a proféré des paroles caractéristiques et définitives.

Et, tout d'abord, il ne s'agissait point d'une leçon à la manière de Taine. M. Petrucci rougirait sans doute d'évoquer la mémoire d'un homme auquel l'Art Moderne, le premier de nos journaux belges d'expression nègre, a conféré le titre de « ramasseur de crottins ». M. Petrucci est un apporteur de neuf. Ce qu'il nous a offert au Musée ancien, ce n'est pas un cours d'esthétique selon la vieille formule : c'est une clinique artistique.

Le snob au crayon, que " les émotions de cette visite enveloppent encore tout entier, insiste avec un feu naïf sur l'emploi de ces termes suaves.

" Je dis clinique, crayonne-t-il, et j'emploie ce mot à dessein pour faire ressortir le côté positif de la méthode. M. Petrucci n'a pas fait planer nos imaginations dans les cieux métaphysiques; il a expliqué les œuvres humaines par l'Humanité ellemême."

Expliquer les œuvres humaines par l'Humanité elle-même, ce n'est pas très neuf, même si l'on écarte la métaphysique, qui est cependant, s'il m'est permis de le penser et de le dire, une invention humaine, dont il faat tenir compte si l'on se pique d'expliquer les œuvres de l'homme. Ce qu'il y a de plus neuf dans ce charabia, c'est l'emploi du terme clinique.

Va pour clinique. Le mot a son odeur et il évoque immédiatement la séquelle des Lombroso et des Ferri, pour qui les œuvres d'art sont le produit d'une maladie. Les médecins que Molière a ridiculisés ont pris, depuis vingt ans, une éclatante revanche, non seulement sur Poquelin, qui, dans les Champs Élysées se moque d'eux avec Aristophane, mais sur la littérature et l'art. C'est comme on l'a dit, le triomphe de Diafoirus et de Purgon. Ils ont lâché la médecine pour ratiociner sur l'esthétique. M. Tomès ne conclut plus à saigner Lucinde: il étudie Shakspeare au point de vue de l'épilepsie larvée. M. Macroton ne s'occupe plus de cette vapeur qu'on appelle en grec atmos, causée par les humeurs putrides, tenaces et conglutineuses, qui sont contenues dans le bas-ventre; il étudie dans la Divine Comédie les symptômes de la manie de la persécution. Au lieu

⁽¹⁾ Extrait de la Revue de l'Université de Bruxelles, tome II, 1896-97, novembre.

d'en venir à la purgation vigoureuse, M. Bahis poursuit une enquête fortement documentée sur les rapports qui existent entre les phénomènes pathologiques notés par Racine, dans *Phédre*, et les expériences faites à la Salpétrière par les élèves du docteur Charcot. Quant à l'illustrissime docteur Desfonandrès, qui prétait le collet en tout genre d'érudition, il entasse aujourd'hui des livres pour démontrer que Victor Hugo était graphomane. C'est ainsi qu'on renouvelle la critique.

M. Petrucci, comme son fougueux compatriote, M. Enrico Ferri, qui couche péle-mêle sur sa table de dissection Sophocle et M. Zola, Victor Hugo et Eugène Sue, appartient à l'école Diafoireuse. Peut-être n'est-il pas médecin; peut-être n'a-t-il, de la science elle-même, que d'assez obscures clartés : mais il parle avec l'assurance naturelle à ceux qui ont, en vertu d'un diplôme officiel, aidé à mourir beaucoup de leurs semblables; et quant à sa culture scientifique, elle va jusqu'à lui permettre de se tromper plus doctoralement que le commun des mortels. Cela suffit pour faire un cours d'esthétique positive, et pour procéder devant les snobs et les snobinettes, flattés de ne pas comprendre, à d'éblouissantes cliniques artistiques!

Donc, ce bon M. Petrucci, en veine de clinique, s'arrête devant Adam et Eve, de Van Eyck.

Pourquoi?

Pour démontrer — ainsi s'exprime le snob au crayon — ce qu'il a avancé dans son cours : que l'art n'est pas une *imitation*, mais une *expression*.

Voici la démonstration, qui est magistrale :

" En effet, en analysant le sujet, nous voyons que ce que Van Eyck a voulu, c'est représenter l'Adam et Eve bibliques. Mais, comme toutes les théologies sont humaines, il a représenté l'homme et la femme en prenant ses modèles autour de lui. Il a été amené ainsi à reproduire les particularités de formes qui caractérisent un milieu humain déterminé, avec ses habitudes, ses costumes, etc. A ce point de vue, Van Eyck prend dans ce milieu des personnes qui expriment tout l'ensemble de la conception d'une époque et même des particularités très précises qu'on retrouve dans les déformations physiques de l'Eve, dues à l'usage de certains costumes et à l'état embryonnaire de la science médicale. D'autre part, Van Eyck, influencé par l'hérédité, donne à cet Adam et Eve une expression de rêverie mystique et douloureuse, caractéristique de la culture exclusivement sentimentale du Moyen-Age. Examinez la jeune femme et vous verrez que les lignes du corps viennent compléter l'expression du visage, souffrante et pauvre.

C'est limpide: représenter l'homme et la femme en prenant ses modèles autour de soi, reproduire les particularités de forme qui caractérisent un milieu déterminé, avec ses habitudes et ses costumes — le costume d'Adam et d'Eve n'est pas très étoffé — donner à ses personnages l'expression de rèverie propre à la culture de son temps, rien de tout cela ne s'appelle imiter.

De qui M. Petrucci se moque-t-il?

Passant à l'Adoration des Mages, l'apporteur de neuf montre « la continuation du mouvement qui amène le peintre vers une conception plus moderne. »

Ce M. Petrucci est terriblement instructif. Il pourrait continuer en nous montrant les successeurs de Van Eyck amenés à une conception encore plus moderne, et ainsi de suite. Mais M. Petrucci s'en abstient. Son raisonnement est à reprendre. Il a peu servi. Qui en veut?

Le parallèle entre Claude Lorrain et le Poussin, « qui lui était contemporain, en partie tout au moins », est inédit.

Le voici dans toute sa beauté :

" Le Poussin représente un génie plus scientifique qu'artistique. Il est très puissant, mais dans un sens de systématisation; partout il adopte des formes préconçues, il arrange la nature. Claude Gelée le Lorrain, au contraire, est un sentimental. Chez lui, rien de préconçu ni de systématique, tout se présente en imprévu comme dans la nature..."

Je consens à perdre ma qualité de contemporain — en partie — de M. Petrucci, si ce parallèle ne « se présente pas en imprévu. »

Le Tintoret inspire notre clinicien:

" Le portrait de Robusti nous montre, outre la ressemblance individuelle, l'expression d'un milieu : la sensualité, la roublardise du marchand vénitien."

Comment M. Petrucci, qui fait de l'esthétique positive, peutil affirmer qu'un portrait d'inconnu est ressemblant? Son Vénitien pourrait fort bien être un marchand de Gênes ou de Vérone. Ce qu'il a de plus sûrement vénitien, c'est la couleur que lui a donnée le Tintoret. Quant à la sensualité, elle n'est pas, que je sache, la caractéristique des marchands et la roublardise n'est point le signe auquel on reconnait infailliblement qu'un marchand est vénitien!

Mais j'ai hâte de passer à l'examen des Rubens. Devant les toiles de Pierre-Paul, le jeune flambeau de l'Institut des vertigineuses études a jeté d'inoubliables clartés. Le snob au crayon en est ébloui:

Nous arrivons aux Rubens. La première toile est celle de l'Ensevelissement du Christ. C'est là une œuvre qui découvre ce qu'à de peu digne le côté commercial de l'art d'un grand artiste. Comme Wohlgemuth et Dürer, Rubens a signé quantité de tableaux dont il a tout au plus esquissé les grandes lignes et qu'il a ensuite abandonnés à ses élèves. Ce sont des œuvres d'atelier. Celles de Rubens montrent en outre toute l'influence de la domination des jésuites intervenant à cette époque pour donner à l'art cette forme décadente, et dépraver l'esprit humain en employant précisément ce qui aurait pù le plus contribuer à l'élever et à l'ennoblir. Ces œuvres d'atelier, comme celle dont nous venons de parler, puis celle du Christ brandissant un faisceau d'éclairs, ensuite le Martyr de Saint Liévin; nous représentent des bondieuseries sans aucune sincérité, dont la contemplation peut tout au plus distraire des ouailles inattentives et amusées par l'exubérance des formes. L'enflure des moindres détails, ce désordre, ces plis tordus, ces mouvements impossibles fatiguent et ne donnent aucune impression.

Les voilà bien, les jésuites, les voilà bien!

On voit que M. Petrucci les connaît. Il vous a une façon de leur arracher leur masque, qui révèle un homme déterminé. Si l'on fonde un jour, pour l'explication du *Juif Errant* d'Eugène Sue, une chaire universitaire, je demande qu'on la donne à M. Petrucci.

Et c'est fini. La clinique est terminée. Le snob au crayon sort à regret du temple pour rentrer dans la réalité brumcuse de la rue de la Régence :

" Mais ce brouillard maussade, écrit-il avec une éloquence enviable, ne semblait guère ternir la joie qui nous gonflait le cœur et chacun de nous se rappellera cette matinée, comme ensoleillée par les plus pénétrantes émotions, "

Et voilà les calembredaines que l'on débite, sous prétexte d'esthétique positive, à l'Institut des altitudes de l'Université nouvelle de Bruxelles!

M. Max Nordau peut venir...

A. G. D.

Au Cercle Artistique

M. Armand Silvestre a fait mardi dernier au Cercle artistique et littéraire, une conférence sur Chopin. Dans une langue riche, sonore, pleine d'images rutilantes, le poète de Renaissance et de la Gloire du Souvenir, a esquissé à grands traits la biographie du maître de Varsovie. Il nous a montré Chopin gardant toute sa vie la vision de sa Pologne et le souvenir des personnes chères qu'il y avait laissées; puis s'éprenant d'un

amour noble et passionné pour George Sand, et plus tard, après la rupture gardant de ces journées de suprème bonheur, un souvenir grand, pur, plein de reconnaissance et de gratitude pour celle qui les lui avait procurées.

Musset, le cœur blessé, s'était répandu en malédictions, en reproches furieux. La plainte de Chopin, au contraire, est douce, malgré toute sa passion, résignée malgré toute sa tristesse, aimante malgré tout son désespoir. Elle lui ainspiré ses accents les plus beaux, les plus grands et les plus purs. Les sentiments contraires qui s'agitaient dans son cœur, se heurtent dans ses compositions en rythmes passionnés et brûlants.

C'est le grand art du pianiste que de faire ressortir ces chocs de phrases mélancoliques et passionnées, pleines des souvenirs heureux ou des désespoirs présents. M^{me} Roger-Miclos, qui a exécuté dix mélodies de Chopin d'un choix heureux et varié, a su rendre dans la perfection l'expression romantique de cette musique. Son interprétation a remportéle plus vif succès auprès du public du Cercle artistique.

An cours de sa conférence, faisant allusion à l'amour de Chopin pour George Sand, M. Armand Silvestre a flétri avec une hardiesse superbe, les entreprises de quelques polissons de lettres, qui veulent par des révélations intimes sur la vie des grands écrivains et des grands artistes, ternir de glorieuses réputations et rabaisser les génies au niveau du vulgaire. L'acharnement que mettent parfois les foules à salir la mémoire des grands hommes peut se comprendre par la haine innée qu'elles ont de toutes les supériorités étant incapables de les comprendre. Mais ce qui est plus triste encore, c'est que des hommes qui se piquent de littérature se fassent les pourvoyeurs de ce public friand de scandales, et lui jettent en pâture des lambeaux arrachés à la vie privée de quelques artistes. « Dans " ce siècle d'interview à outrance, a dit M. Silvestre, l'on veut " nous forcer à vivre dans des maisons de verre, pour le seul " plaisir d'en casser les carreaux à coups de pierre. "

En présence des scandales récents, M. Armand Silvestre n'a pas hésité à élever la voix pour condamner de pareilles tendances, et c'est pour lui un titre de plus à la reconnaissance des artistes et des lettrés.

ROBERT CANTEL.

Memento

En réponse à l'un de nos mementos, nous avons reçu la lettre suivante.

Gand, le 24 novembre 1896

Monsieur le Rédacteur en chef de la Jeune Belgique,

Bruxelles.

J'ai préconisé la création d'une bibliothèque spéciale d'art au parc du Cinquantenaire après l'agrandissement et la réorganisation des musées. J'ai ajouté qu'on pourrait y transporter les ouvrages spéciaux d'art de la Bibliothèque royale.

Vous trouvez l'idée saugrenue, digne d'un écervelé et vous voulez (par charité) croire que j'avais mal aux cheveux quand j'en ai « accouché ». Ceci est d'autant plus spirituel, que vous savez, sans doute, que je n'ai p'us de toupet, et il m'en faudrait vraiment pour riposter à un contradicteur aussi bien embouché.

C'est à vos lecteurs que je ferai remarquer que cette chose saugrenue est réalisée à Paris où il existe une série de bibliothèques spéciales, ne faisant pas double emploi avec celle de l'Hôtel Mazarin; et en outre, que nos musées du Cinquantenaire constitueront après l'exposition un trésor de richesses artistitiques et intellectuelles à la disposition du public et hors de

comparaison, à cet égard, avec l'Observatoire, l'Académie, l'Ecole militaire, etc., que mon aimable adversaire y oppose pour me réfuter par l'absurde.

Il est vrai que ce dépôt serait assez éloigné du centre de la ville; mais le prolongement de la ligne de tramway y portera remède dans une certaine mesure.

Agréez, je vous prie, Monsieur le rédacteur, mes civilités empressées. (Signé) L. CLOQUET.

Deux remarques seulement:

1º Dans sa lettre de rectification, M. Cloquet ne rencontre nullement notre argumentation (voir J. B. pp. 366 et 367).

2º La seule raison nouvelle qu'il allègue est l'exemple de Paris. Mais à Paris, on n'a pas dépouillé la bibliothèque nationale pour en former d'autres.

Nous ne pouvons que maintenir donc entièrement nos conclusions contre le projet de M. Cloquet.

M. MAURICE EMMANUEL, Agrégé de la Faculté des Lettres de Paris, fera lundi prochain 7 décembre à 8 h. 1/4, à l'*Université* libre (grand auditoire de physique), une conférence sur la Danse grecque antique; méthode applicable à l'analyse des images des danseurs fournies par les monuments antiques (avec projections lumineuses).

L'ART MODERNE ET M. MAURICE BARRÈS. — Nous découpons dans le dernier numéro de l'Art moderne l'énormité suivante :

Toute l'impopularité de l'école de Barrès, du « moi central », de « l'altruisme, extension de l'égoïsme » doit venir du sens quasi-géométrique que nous avons tous de l'insuffisance d'une rotation sur nous-mêmes.

L'homme-toupie alors?

Au Diable-au-Corps. — Samedi soir un public élégant se pressait dans la petite salle du Diable-au-Corps afin d'entendre la première d'Ahasverus.

Disons tout de suite que cette première a été un grand succès. Les vers élégants de Fritz Lutens, les dessins larges de Dardenne, la caressante et parfois puissante musique de Zam ont conquis les spectateurs. On a surtout admiré, pour leur effet tragique, le premier et le dernier tableau, et pour son exquise fraicheur le tableau des Caravelles, lesquelles voguent en pleine mer, s'approchent des côtes dont la ligne sinueuse sort de l'ombre et brille comme un serpent d'argent.

Nos lecteurs nous serons reconnaissants de leur indiquer ici la suite des tableaux :

Prologue. Marche au Golgotha. I. L'Errant maudit. II. Titus à Jérusalem. III. Les terreurs de l'An Mil. IV. Tamerlan (Timour-Leng). V. Mahomet II à Constantinople. VI. Les Caravelles de Cortès. VII. La Retraite de Russie. VIII. Finis Latinorum. IX. Jugement dernier. X. La fin du monde.

Bibliographie

Pages choisies de Prosper Mérimée, avec une introduction, par H. Léon. — Edm. Cottinet: Poèmes du temps. — Lafenestre et Eug. Richtenberger: Venise.

Erratum

Une erreur s'est glissée dans l'article EMILE VERHAEREN, par M. Gille, que nous avons publié dans notre dernier numéro. Dans le texte cité des Campagnes hallucinées au lieu de : les lierres s'en vont autour des plaines, il faut lire : les lieues s'en vont, etc. Même correction à faire quelques vers plus loin.

En vente chez l'Editeur de la Revue

Croco (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
Crocq (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les dégénères inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epîleptiques et dégénères. — XII. Les modalités de l'hystèrie. — XII. Stigmates hystèriques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son his- toire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
HEGER (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893.
LECLERE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889.
In-8°, 138 pages 2 50 MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto-
ral belge. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-8°. o 50
PETITHAN. — La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes. 1889. In-8°, 131 pages 1 00
Pelseneer (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°,

76 pages .

6 00

Quel est l'homme politique, l'écr vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de Demeure de Beauxont rous son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieilte Boucherie;
Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Pouvre (hiver); Marché aux Fleurs;
Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Nºº 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

Nºº 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nºº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX: 3.50 francs.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8: 3 FRANCS

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: I franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.



SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 48

12 décembre 1896

LA JEUNE. BELIGIQUE.

SOMMAIRE:

ROBERT CANTEL. — Un nouveau romancier (M. Hugues Rebell.)

IWAN GILKIN. — La campagne anti-française (Suite.)

FRANZ ANSEL. — Dérnier adieu.

N. L. — Musique.

GALÉAS. — En Congolie.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché au-Bois PARIS, LEON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1er de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

Collaborateurs: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicg, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

Market Mark Control of the Control o	
La Jeune Belgique, première série (1880-1895).	
15 vol. in-80 de 500 pages environ. La collec-	
tion complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix	
de	7 00
Album de la Tenne Belgique, i fort voi.	7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold Wallner, d'après les poèmes de	
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN	
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
	4 00
THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique	
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCO, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts	
volumes in-12	6 00
。 《大學····································	0 00
DE REUL (X) Autour d'un Chevalet, scènes de	
la vie romaine. Volume in-16	3 50
是一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个	
The state of the s	
Publication de la Librairie Léon Vanier	
1 dollowion do la moralito mon vanior	
En vente chez H. Lamertin, Libraire à Brux	elles
Zii (citto citto la	
PAUL VERLAINE. — Sagesse, nouvelle édition	3 50
- Dédicaces, tirage sur hollande numé-	The Party
roté avec autographe de l'auteur.	6 00
- Edition ordinaire	3 50
- Quinze jours en Hollande, prose	5 00
 Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 oo et 	3 50
	3 30
Jules Laforque. — Poésies complètes, édition dé-	
finitive contenant: Les Complain- tes, l'Imitation de Notre-Dame de	
la Lune, le Concile féerique, les	HE STATE OF THE ST
Derniers vers. 1 volume	6 00
- Moralités Légendaires, 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complètes, édition	DE SE
définitive avec préface de Paul	
Verlaine	3 50
- Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer	3 50
TRISTAN CORBIÈRE Les Amours jaunes	3 50
。 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1. 1	
JEAN MORÉAS. — Les Syrtes	3 50
— Les Cantitenes	3 50 3 50
- Autant en emporte le vent	3 00
整理。 第15章 2000年, 200	
	3 00
— Petits poèmes d'Automne	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets.	3 50
GUSTAVE KAHN La pluie et le beau temps	3 50
EDMOND PHON — Poèmes de mes soirs	3 50
under 1、 通过一定程度1分配。12、1、12、10、10、10、10、10、10、10、10、10、10、10、10、10、	3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 50 3 00
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 00 3 00 3 00
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 50 3 00
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 00 3 00 3 00 3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 00 3 00 3 00
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50 3 50 2 00 3 50 3 50 3 00 3 00 3 00 3 50

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES Fondateur: Max WALLER
Secrétaires | FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Un nouveau romancier

M. Hugues Rebell

Le Mercure de France, qui avait publié Aphrodite, le joli roman de M. Pierre Louysau commencement de cette année, vient de terminer la publication du premier grand roman de M. Hugues Rebell, La Nichina, Histoire d'une courtisane vénitienne (1).

L'auteur s'y est révélé maître, et de ce coup prend place au premier rang parmi les jeunes romanciers; il possède déjà toutes les habiletés du métier; il sait conduire l'intrigue avec un art consommé, porter l'intérêt à son plus haut point, pour reprendre après une courte transition bien colorée, la trame de son récit; il anime les masses; il agite ses personnages; il fait vivre tous ses paysages.

Un jeune seigneur vénitien, Lorenzo Vendramin dont M. Rebell prétend tout simplement traduire les Mémoires, est l'amant d'une courtisane, la Carlona. Un soir, rentrant chez lui, il la trouve dans les bras d'un autre et, aveugléparla jalousie, précipite sa maîtresse et son rival dans le canal qui s'étend sous ses fenêtres. De peur d'être arrêté, il court se réfugier chez son confesseur, l'abbé Coccone, qui après lui avoir donné l'absolution, lui inflige comme pénitence, d'entrer dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François d'Assise. Lorenzo passe quelques mois, longs de tristesses et de regrets au couvent, puis il est désigné pour aller quêter dans les riches palais de Venise avec un autre frère, Arrivabene, sorte de personnage de Rabelais, gai, brutal, sensuel et ivrogne.

Les deux moines arrivent ainsi à la maison de campagne de la Nichina qu'ils trouvent entourée de courtisanes jeunes et vieilles, joyeuses ou repenties. Après un plantureux diner, la Nichina, sur la prière de Lorenzo et des autres convives, se décide à raconter son histoire.

Toute petite, élevée entre des parents brutaux et batailleurs, elle adorait son cousin Guido. Celuici disparut un jour; Nichina toute triste, s'enfuit de chez ses parents, au moment où sa mère voulait la battre, et rencontre Guido, en costume de page du cardinal Benzoni, accoudé à la balustrade d'un pont; elle obtient de pouvoir le suivre et de porter aussi la livrée du légat du Pape près la République de Venise.

Le cardinal Benzoni est le type du grand seigneur de l'époque de la Renaissance. Lettré, admirateur des arts, il fait de son palais un musée de merveilles antiques et contemporaines; Vénitien sensuel et sceptique, il admet autour de lui des personnages hétéroclites, admirables ou étranges, terribles ou spirituels. « Ces animaux-là m'amusent, dit-il à son secrétaire, l'abbé Coccone, pour se justifier; les uns ont la beauté, les autres l'esprit. Je joue avec eux comme avec mes lévriers. »

Ce sont Fasol, le peintre génial, l'artiste amoureux des formes pures et sensuelles, sorte de Rubens vénitien; Arrivabene, le moine paillard et bon vivant; l'abbé Coccone, sévère, diplomate et grondeur; le frère Gennaro, l'Hérétique, tout plein des doctrines égalitaires, cruelles et terribles de Savonarole. Dans cet intérieur bizarre, les moindres discussions dégénèrent en bataille et le sang coule sur le plancher parmi les flots de vin et les carafes brisées.

Mais Nichina est jalouse de la tendresse trop visible du cardinal pour son ami Guido, elle lui

⁽¹⁾ Voyez Mercure de France, 1896, numéros 80, 81, 82, 83 et 84.

reproche de subir l'influence du frère Gennaro qui lui enseigne le mépris et la haine de la femme, et dans un accès de jalousie furieuse, elle frappe Guido au front et le blesse dangereusement.

Gennaro devine son sexe au moment où il veut la flageller pour la punir d'avoir brisé le précieux crucifix qu'il tient de Fra Girolamo; elle s'enfuit du palais, se voit poursuivie par Arrivabene, secoué de désir, et pour échapper à la foule ameutée par cette tentative de viol, parvient à rentrer au palais Benzoni avec le moine. Le peuple réclame sa victime et le frère Gennaro, substitué au coupable, lui est lâchement abandonné.

La Nichina est alors vendue à un pirate musulman qui n'ose la garder à cause du talisman qu'elle porte au cou; elle est reconduite à terre, et prise dans un bouge par un matelot ivre. Là commence sa vie de courtisane fêtée, admirée et joyeuse, se livrant à tous, et passant de longues nuits dans les bras de son amie Cecca; elle figure dans les fêtes données par la République en l'honneur de Fasol couronné par le Doge sur la place Saint-Marc; elle devient sa maîtresse adorée et admirée.

Le souvenir de Guido la hante cependant toujours; elle le poursuit de ses supplications jusque dans le palais Benzoni, et croit tenir de lui la promesse qu'il lui appartiendra lorsqu'elle sera riche.

Heureuse d'entrevoir enfin son bonheur, elle ruine son amant, le juif Moïse Buonvicino, directeur de la Banque de la Foi et s'empare de sa fortune grâce à la complicité d'un certain pamphlétaire Michele des Etoiles. Poursuivie par la populace qui l'accuse des ruines qu'a entrainées la faillite de la Banque, elle se réfugie chez Fasol, puis quitte Venise pour suivre Guido à l'armée, où il accompagne le cardinal Benzoni. Guido est blessé d'un coup de lance; le cardinal et la Nichina le transportent à la ville voisine, puis à Venise.

Mais Michele des Etoiles, dans des pamphlets anonymes, reproche au cardinal sa conduite scandaleuse; celui-ci, devant la haine du peuple et la condamnation du Pape qui le menace, se donne la mort.

La Nichina enlève Guido, va l'installer à la campagne et le fait soigner par Fasol qui le guérit. Celui-ci conçoit de l'amour de Guido et de Nichina une terrible jalousie, et essaie d'empoisonner le jeune homme. Traduit devant le Con-

seil des Dix, il est condamné aux galères. Guido meurt, et Nichina se retire dans une villa des environs de Venise; c'est là que se termine son récit.

2º SEME T. I. No AS

Le seigneur Lorenzo, après une nuit voluptueuse, retrouve sa maîtresse, la Carlona, que des gondoliers avaient repêchée au moment où elle fut précipitée dans le canal, jette le froc et reprend sa vie joyeuse et folle.

Tel est brièvement raconté le roman de M. Hugues Rebell. On le voit, l'intrigue en est compliquée; les personnages sont nombreux; la peinture des mœurs y est remarquable.

C'est avec un art tout à fait extraordinaire chez un jeune écrivain, que l'auteur s'est tiré de ces multiples difficultés. Sa narration est vive, colorée, rapide, pleine de faits curieux et bien observés, sans jamais un détail superflu. Pour éviter la monotonie d'un long récit à la première personne, il a su fort heureusement couper la confession de la Nichina par de petits épisodes légers et burlesques, violents et passionnés, tendres et poétiques. Chacune des parties de cette odyssée est présentée avec de grands effets dramatiques et beaucoup de sobriété. Les événements y sont concentrés, quoique fort complètement racontés.

M. Rebell excelle surtout à la mise en scène des foules agitées, émeutes, fêtes populaires, cérémonies publiques, scènes de pillage ou batailles sanglantes. Quelle allure grandiose dans des descriptions telles que celle-ci:

- « Pareils à un monstre énorme qui palpite, » s'étend, se retourne sur place, les régiments
- » embrassés avançaient, puis réculaient, pour
 » s'avancer encore sans accomplir de mouvements
- » appréciables... Une immense rumeur, faite du
- » choc des lances et des rugissements sauvages
- » des combattants, grandissait, puis mourait,
- » pour éclater ensuite plus furieuse, comme le
- » bruit et l'ouragan dans les hautes cimes. »

Des portraits merveilleux illustrent ce roman. D'un trait, M. Rebell dessine vigoureusement ses personnages et pénètre leur psychologie.

Voici le Supérieur du couvent des Frères

- « Le père Antonio était un vieillard encore » robuste, d'une stature de géant, avec un visage
- » de prophète, des yeux et un sourire enfantins.
- » Je pensai, en l'abordant, à ces navires solides et
- » magnifiques, qu'un léger vice de construction
- » condamne à rester dans le port. La nature

» s'était plu à donner à ce moine la force et la » beauté, puis, au moment de finir son œuvre, elle » avait négligé de mettre en lui cette intelligence » d'homme sans laquelle tous les autres dons lui » devenaient inutiles. Le père Antonio inspirait » une mélancolie profonde comme la ruine d'un » palais colossal et inachevé. »

La Nichina : Il luoi Juob

« On ne trouve dans sa physionomie de féminin » et de sensuel que la bouche; les yeux sombres, » le dessin pur et fier de la figure, le front large » et découvert ont quelque chose de vainqueur. » Sa magnifique chevelure, ici crêpée, la relevée » en larges torsades, lourde et soyeuse par der- » rière, légère par devant de frisons et de boucles » folles que le soleil couchant couvrait d'or et de » feu, cette chevelure dont elle eût pu s'envelopper » et dont elle avait fait une couronne, était comme » l'image de cette discipline puissante à laquelle » Nichina plia toujours sa riche et superbe » nature. '»

Le frère Gennaro:

« Je vois apparaître au-dessus de la multitude » un long corps maigre vêtu d'une robe de moine » et j'aperçois une figure imberbe, jaune comme » de la cire, avec des os qui semblent serrer la » peau et, enfouis sous des sourcils touffus, des » yeux énormes que des larmes rendent brillants.
« Cette figure qui, sans les regards illuminés » d'une vie fiévreuse, eût paru le crâne d'un mort, « s'anima presque aussitôt; les lèvres s'ouvrirent » et j'entendis une voix puissante et souterraine, « une voix pareille à un mugissement au fond » d'une caverne, s'écrier, par trois fois : « Pénivere! mes frères! »

Le cardinal Benzoni, après la bataille :

« Aux portes de la ville, comme des gardes » essayaient de nous faire arrêter, Benzoni se » nomma et menaça de faire passer, le lendemain, » ces hommes par les armes, s'ils ne nous lais-» saient pas entrer aussitôt. Nu-tête, les vêtements » en lambeaux et le fourreau sans épée, il avait » repris ses allures hautaines et magnifiques de » généralissime et à ses paroles, les soldats s'écar-» tèrent ».

On le voit, les plus solides qualités de composition et de style se trouvent réunies dans ce roman. Si l'auteur voulait garder une réserve plus grande dans ses expressions souvent trop rabelaisiennes, s'il voulait aussi parfois, mais bien rarement il faut le constater, éviter certains termes impropres et certaines constructions peu élégantes, il atteindrait à la hauteur des meilleurs romanciers des dernières générations.

M. Hugues Rebell vient de nous révéler un talent de premier ordre et très français; sa Nichina fait oublier ses Chants de la Pluie et du Soleil et ses autres œuvres de jeunesse, toutes d'incertitudes et d'inexpériences; nous sommes persuadés, que le volume qui ne tardera plus à paraître obtiendra auprès du public tout le succès qu'il mérite, et nous formons des vœux pour voir M. Hugues Rebell arriver bientôt au rang des maîtres du roman à la fin de ce siècle.

ROBERT CANTEL.

Une campagne anti-française

2º article.

Mon premier article sur la Campagne anti-francaise des « flamingants » belges, m'a valu quelques réponses intéressantes. Le journal Het Vlaamsche Volk, feuille flamande très répandue, l'a critiqué avec beaucoup de courtoisie mais il ne semble pas m'avoir très bien compris puisqu'il me reproche de n'avoir pas dit pourquoi, en Belgique, la langue française mérite une situation privilégiée. Je crois cependant avoir montré la supériorité immense du français sur le flamand comme instrument de culture intellectuelle et de civilisation. Il ne s'agit pas de savoir si « le flamand a autant de droits que le français. » Au point de vue du droit, je ne voudrais point qu'on fit le moindre tort à personne. Mais ce n'est pas le flamand, ce sont les flamands qui ont des droits. Et leurs droits se bornent à pouvoir user librement de la langue flamande sans s'exposer à être lésés dans leurs droits civils et politiques. Mais personne n'avait le droit d'obtenir du gouvernement une académie flamande; personne n'a le droit d'exiger la création d'une université flamande. Aucun droit n'est en jeu ici. Si l'Etat juge qu'il est de l'intérêt général du pays de favoriser l'expansion de la langue française et de travailler à l'extinction de la langue flamande, quel droit pourrat-on lui opposer? C'est à proprement parler une question de gouvernement pourvu que, dans la période transitoire, les droits des individus ne soient point lésés.

Mais j'ai hâte de parler des réponses que l'on

m'a faites. Au nombre des lettres et cartes anonymes que l'on m'a envoyées pour m'instruire ou me conspuer, il en est une qui mérite d'être transcrite en entier. La voici :

" Comme langue parlée le flamand, hollandais, bas-allemand ou néerlandais, (1) — comme il vous plaira de l'appeler, est du double plus répandu que le français. Il est la langue maternelle de 25 millions d'Allemands du Nord, de 5 millions de Hollandais, de 5 millions de flamands de Belgique et de France et de 1 million de Boers, la prolifique race conquérante du Sud-Afrique. Le français n'est (la) langue maternelle que d'une forte moitié des habitants de la France, environ 20 millions, et d'un fort million de Canadiens, race intellectuellement inférieure à ses compatriotes anglo-saxons et dominée par eux.

» Le néerlandais est (la) langue gouvernementale de 9 millions de Belges et de Hollandais, de 1 million de Boers et de 35 millions de Malais sujets de la Hollande. Le français est (la) langue gouvernementale de 38 millions de Français et de 18 millions d'hommes dans leurs colonies. Mais dans celles-ci les Français possèdent le territoire que couvrent les pieds de leurs soldats (!!) les colonies hollandaises sous soumises, pacifiques et prospères. (2)

* Comme langue diplomatique le français n'est plus employé régulièrement que par la Russie, la France, la Turquie et quelques petits Etats. La Triple Alliance emploie l'allemand (3); les deux premières puissances du monde, Angle-

terre et Etats-Unis, l'anglais.

" Le français n'est plus la langue intime d'aucune famille souveraine. (4)

» Sur le terrain scientifique l'anglais dispute la prépondérance à l'allemand, le français ne compte plus quère (!) (5)

D'origine et de race les Wallons sont des Flamands. Avant César tous les Belges parlaient la même langue. Cinq siècles de tyrannie romaine ont changé la langue des wallons mais n'ont pu changer ni leur sang ni leur origine. Ils cesseront d'imiter la France, ils redeviendront flamands de langue et de mœurs ou disparaîtront avec et comme la France.

(UN) BELGE PATRIOTE.

Ce petit document mérite d'attirer l'attention, car il reflète très exactement l'état d'esprit, les prétentions, et les erreurs des meneurs du parti « flamingant. »

(1) Démasquons le joli sophisme qui consiste à confondre, pour les besoins de la cause, la langue parlée avec la langue écrite. Si le bas-allemand, l'allemand du Nord parlé, ressemble dans une certaine mesure au hollandais, par la prononciation, la langue écrite qu'emploient les Allemands du Nord c'est la langue allemande littéraire, l'allemand proprement dit, que les Hollandais doivent apprendre comme une langue étrangère.

Les Flamands, pour lire les livres de science ou de littérature de l'Allemagne, doivent apprendre l'allemand. L'assimilation du bas-allemand au néerlandais (flamand) est donc un simple trompe... l'oreille. Quiconque ne parle et ne lit que le flamand est en communication intellectuelle avec la Flandre et la Hollande et la librairie néerlandaise et vien de plus.

- (2) Comme le prouve si bien l'interminable guerre d'Atchid. (3) L'Italie a pour langue diplomatique l'Allemand? Charmé de l'apprendre.
- (4) Mon correspondant oublie la famille royale de Belgique. Puis, que fait-il de la République Française? Le Président parlerait-il par hasard l'allemand dans l'intimité.
- (5) L'énormité est assez réjouissante. Puis, si l'anglais dispute la prépondérance à l'allemand, que diantre cela prouve-t-il en faveur du flamand? Les savants allemands, n'écrivent pas leurs ouvrages en néerlandais.

Les wallons sont avertis du sort qui les attend : ils sont des flamands égarés, on les fera rentrer au bercail pour les préserver du sort qui attend la France! On les aidera à se sauver, on les poussera, on les bousculera même, si c'est nécessaire à leur salut.

Il est inutile, n'est-ce pas? de réfuter une à une les erreurs singulières dont fourmille cet étrange factum. On y remarquera cette bonne plaisanterie qui donne le hollandais comme langue gouvernementale à 35 millions de Malais tandis que le français — qui est, je pense, la langue gouvernementale dans toutes les colonies françaises, — obtiendrait à peine 18 millions de colons!

Mais ce qui saisit l'attention, c'est l'esprit de haine à l'égard de la France, que respire ce petit écrit. Cette haine fait le fond du « mouvement flamand. » Mon correspondant anonyme prédit « la disparition de la France. » Dans le parti flamingant voilà de longues années qu'on attend la destruction de la Babylone moderne; c'est l'espérance des justes qui veulent venger Gui de Dampierre et qui rêvent, entre deux verres de bière d'Audenarde, de reconstituer les états de Charles-le-Téméraire, aux dépens des successeurs de Louis XI. Il y a longtemps que je connais ces déclamations qui enflamment la jeunesse « flamingante. »

On hait la France et l'esprit français; on veut se soustraire à l'influence de celui-ci, en attendant la destruction de celle-la. Tel est le programme pratique du parti.

Het Vlaamsche Volk, répondant à mon premier article, se demande pourquoi les Flamands ne pourraient pas célébrer les anniversaires, la bataille des Éperons d'or, comme les Français fêtent la mémoire de Jeanne d'Arc? (1) Et ce journal ajoute:

« De plus en plus l'anniversaire de la bataille des Eperons d'or deviendra un jour de fête nationale pour la Belgique flamande, et la Guerre des Paysans sera commémorée avec éclat en 1898. »

Cela est net. L'hostilité contre la France ne saurait se manifester plus clairement.

⁽¹⁾ Pourquoi? Voici. En célébrant le souvenir de Jeanne d'Arc, les Français ont une arrière-pensée, très claire pour tout le monde : ils honorent la libératrice du territoire français et l'allusion contemporaine à la Lorraine et à l'Alsace est trausparente. Les Français peuvent se livrer à ces manifestations, parce qu'on ne pourrait les en empécher qu'en se heurtant à leur puissante armée. Mais pour fêter la bataille des Eperons d'or à quel mobile obéirait notre petite Belgique, nation neutre qui doit son indépendance à l'aide bienveillante des Français? Les Français ne trouveront-ils pas un jour, que notre reconnaissance est un peu légère?

C'est contre ces tendances fâcheuses que nous protestons. Nous espérons voir se joindre à nos protestations celles de nos jeunes écrivains qui ont trouvé le plus de succès en France. MM. Verhaeren et Maeterlinck sont liés par les devoirs de la plus élémentaire reconnaissance. Il ne leur est pas permis de se taire, et leurs amis français attendent avec impatience, sans doute, qu'ils élèvent la voix (1).

IWAN GILKIN.

P. S. — Au moment de mettre sous presse nous recevons l'intéressante communication que voici :

Gand, le 9 décembre 1896.

Monsieur,

Je vous envoie par le meme courrier, une copie de la pétition que le jeune Barreau de Gand a décidé d'adresser au Sénat pour lui demander de rejeter le projet de loi Coremans et de réagir contre les exagérations des flamingants.

Notre pétition a reçu de la part des magistrats et des anciens du Barreau le plus sympathique accueil; elle a été signée par M. le Président du Tribunal civil, M. le Président du Tribunal de commerce, M. le greffier de ce tribunal et par plusieurs autres magistrats; en deux jours nous avons recueilli au delà de cinquante signatures.

Vous constaterez peut-être non sans plaisir que les rédacteurs de la pétition se sont inspirés du vigoureux article que vous avez publié dans la Jeune Belgique.

Tous les flamands, que n'aveugle pas un absurde chauvinisme de clocher, suivent avec intérêt votre énergique et salutaire campagne contre les menées anti-françaises.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

L. V.,
Avocat à la Cour d'appel.

Dernier adieu

Je veux un soir encor nouer mes bras aux tiens, Je veux boire ton âme en tes baisers suprêmes Et jusqu'en ces adieux, tristes comme nous-mêmes, Sentir que tu m'es chère et que tu m'appartiens.

Pleurant dans notre amour le meilleur de mes biens, Je te ferai survivre en mes tendres poèmes Cet amour mort en moi, cet amour dont tu m'aimes, Qu'il me faut oublier et dont je me souviens!...

Adieu! de tes baisers je garde au front l'empreinte Et je m'en vais, tremblant encor de ton étreinte, Vers le calme bonheur promis aux fiancés;

Et je te vois partir pour l'éternelle absence,
Le front ceint à jamais, par ma reconnaissance,
D'un simple et doux bandeau de vers entrelacés.
Octobre 1896.
FRANZ ANSEL.

Musique

Le premier concert Ysaye a eu lieu dimanche dernier, devant une assemblée aussi nombreuse qu'enthousiaste. Il débutait par la première exécution à Bruxelles d'une Ouverture dramatique, de Joseph Withol, un compositeur russe. Œuvre écrite d'une plume habile et inspirée, d'une belle ordonnance de forme, que le public n'a pas appréciée comme elle le méritait. Ses applaudissements il les a réservés pour la Symphonie héroique de Beethoven qui a été enlevée avec fougue par le vivant orchestre de M. Ysaye. Certainement il y aurait des observations à formuler sur la façon personnelle dont M. Ysaye comprend cette œuvre géniale. Mais ces critiques seraient oiseuses et doivent tomber d'elles mêmes, devant la sincérité de l'interprétation, qui si elle brusque quelque peu les traditions, n'en a pas moins subjugué par la vibrance caractéristique de l'orchestre, la justesse maintenue du rythme et l'expansion naturelle des lignes mélodiques. " La méthode », disait Grimm, un critique musical qui eut son heure de célébrité, " est la pédanterie des lettres et des arts, si elle fait valoir, elle gâte souvent. " Ces paroles, de l'auteur du petit prophète de Boehmischroda, s'appliquent parfaitement dans les exécutions musicales aux traditions. Ne sont-elles pas la pédanterie décevante qui, sous couleur d'érudition, étouffe et annihile les idées poétiques des plus belles conceptions? M. Ysaye a donc entièrement raison de nous donner du Beethoven à sa manière, celle-ci est du reste fort émotionnante. L'attrait tout spécial de ce concert résidait dans l'audition de M. Puguo, un beau pianiste qui joint à la délicatesse du toucher et à la facilité des virtuoses français du clavier, une profondeur de sonorité et une expression plutôt germaniques. Heureux mélange de qualités qui lui a permis de jouer le concerto en la mineur de Grieg dans un sentimentjuste, et de faire ressortir le cachet fantasque tour à tour réveur et souriant, passionné et mélancolique de la grande fantaisie en ut pour piano de Schubert, orchestrée par Liszt. Deux pages d'auteurs Belges complétaient ce programme savoureux. Un poëme symphonique de Fr. Rasse, œuvre honorable d'une facture modérée et la fantaisie de Gilson sur trois airs populaires canadiens. L'assistance qui a particulièrement goûté cette séance a fait une chaleureuse ovation à M. Ysaye. On peut augurer pour ces concerts une fructueuse campagne N. L. artistique.

En Congolie

Il nait en Belgique une littérature de nègres. La maison veuve Larcier, rue des Minimes, à Bruxelles, a imprimé deux chansons dont le ou les auteurs ont décemment gardé l'anonyme. Ces chansons ont été envoyées par la poste à plusieurs personnes. La première a ce titre : Complainte de la pauvre Vieille, connue sous le sobriquet la Jeune Belgique en 30 couplets susceptibles d'eire augmentés par les amateurs, plus une ouverture et une fermeture. Air : Cadet Roussel.

Voici quelques strophes de cette composition esthétique. Rappelons-nous que l'un de nos trois directeurs, M. Valère Gille a eu le mauvaisgoût de publier dans la Jeune Belgique un article peu élogieux pour M. Edmond Picard.

2

La Jeun' Belgique a trois chicots Qui sont cariés jusqu'aux os. Quand ell' veut mordre qui la touche Les morceaux lui sling' de la bouche. - Plus vieill' qu' si elle avait cent ans La Jeun' Belgiqu' n'a plus de dents.

⁽¹⁾ Voir au Memento, d'autres notes sur la campagne flamingante.

cupercial lawing.

concerts the frue neutre campagne

Mustane

La Jeun' Belgique a trois larbins Nommés Giraud, Gille et Gilkin. Quand Raud et Kin vont botte a botte districted in Gilla derrière guxeramasse les crattes mosses ban par la première exécution à Brazette, illisiv sul Pime dramalique, de Joseen Witzet, un stapositeur russe. Chure écrite oh sommen La Jeun Belgique a trois pouilleux, and saub listiron v. C'aqu'est bien dur pour des chatouilleux. antol simply Quand less insect' les exterminent, it signs sod of red engin C'est Gill' qui leur cherch' la vermine. Deported vivant orchestre de M. Essy & Certainement H y aurait des and silent Las Jeun's Belgiquesa trois poseurs and levresdo and it is see comprenerus as des déposeurs normes exect des all mayer, Au pied des murs ce qu'ils déposent la maistre les torné d'un carre d'leur prose.

Est orné d'un carre d'leur prose.

De la contendir et me la contendir et me de division de la contendir et me La Jeun' Belgique a trois bubons.

C'est l'comité d'sa rédaction.

On vid' leur pus tout' les quinzaines

Dans des livraisons très malsaines.

L'autre chanson est intitulée : la Lattropinade, fantaisie picaresque dédiée à sa révérence le Père Delattre de la compagnie de Jésus. Air : l'Eunuque réhabilité. On sait que le R.P. Delattre est l'auteur d'un petit livre intitulé le Cerveau Picaresque où la science exégétique de M. Edmond Picard est malmenée comme elle le mérite.

blance and Yavait un pauv petit abbé Qu'on avait abélardisé. -wig Bred HB .orMiracle de la médecine, linii da Pasaneo co sol diligat as à Omel'a guéri en l'enduisant à dans appendia De l'Atropine, billion xuo in De Lattropine, billion xuo in De Lattropine.

6 within a limit of the state Et c'est un spectacle énervant a le la paret Tad contains Et cest un spectation comment in annual comment in the cest un spectation comment in the cest unit in the cest u ommargor 1 so la Pour

प्रकार कामान्य कामान्य का

.orplialian

Paraît que cela se chante au dessert chez les égoutiers. STELL I BEG STO S TORBERT OF BUILD TORBERT GALEASTON

Memento

L'ART MODERNE jugé par M. Emile Vinck, dans le Peuple: Nous croyons que les cliniques d'art doivent être faites par des logiciens et ceci nous met à l'aise pour ne pas nous disputer avec l'Art moderne.

LE SILENCE DU MERCURE. - Nous avons, il y a quelques semaines fait remarquer, d'une façon incidentelle et sans y attacher la moindre importance, le silence systématique dont le Mercure de France honore la Jeune Belgique, et nous axons dit que son découpeur de revues, M. Robert de Souza, observait fidèlement la consigne.

L'aimable Mercure nous répond par la plume de ce dernier, qui nous déclare avec une urbanité charmante que le nom de la Jeune Belgique se trouve pour la première et la dernière fois sous sa plume. Il affirme qu'on n'a pas de consigne au Mercure. Et il ajoute:

Mais le « silence systématique » est en effet le seul de mode de critique que la dignité puisse se permettre enversles sottises les prétentions qui dépassent la bienséance, les controverses sans issue. Or la Jeune Belgique s'est livrée contre un grand nombre de confrères à des manifestations dont les brutalités et les évidentes perfidies ont révolté tous les honnêtes gens. Devant le ton de ces attaques, peu à peu le silence s'est fait de luimême, le vide. Car ce n'est pas qu'au Mercure qu'on ne parle plus de la Jeune Belgique! Qu'elle ouvre toutes les revues les unes après les autres... Et si ce silence lui pèse, qu'elle ne s'en prènne qu'à elle seule. Ceci soit dit une fois pour toutes.

Quant aux questions du vers libre du symbolisme, etc., au sujet desquelles M. Ivan Gilkin se livre à d'hostiles considérations friomphales, an n'est pire sourd . Puis M. Gilkin peut prendre patience, chaeun travaille ; et les années répondront.

Donc on ayoue le silence systematique. On confesse même

qu'on l'a organisé dans plusieurs revues.

La Jeune Belgique ne peut qu'être flattée de l'importance qu'on lui reconnaît. Mais ce silence ne lui pèse point : elle a toujours vécu indépendante, hors de tout syndicat de réclame mutuelle.

Quant aux " manifestations dont les brutalités, etc. " on connait la rengaine. Nous n'avons pas proclamé le génie de M. X. et salué en M. Z. un nouvel Homère, il suffit; nous sommes classés sous les étiquettes : brutalités, perfidie, etc. Il est peu probable que nous en mourrions de chagrin.

Enfin M. Gilkin prend patience, selon le judicieux conseil du Mercure; voilà plusieurs années qu'il attend un chef-d'œuvre symboliste : il est tout disposé à attendre encore, et quand les années lui répondent, elles disent, comme sœur Anne, qu'elles ne voient rien venir. ob lejour el relejou ob uchamen

COMMENT DISCERNER LES STYLES DU VIIIe AU XIXe SIÈCLE, par L. Roger-Milès. Paris, Rouveyre. 30 fr. - Jusqu'ici l'archéologie a pu être considérée comme une science hermétique, dont les initiés gardaient jalousement la clef pour leur usage personnel M. Roger-Milès la découpe en tranches faciles à avaler et à digérer. Les collectionneurs, dont le nombre croit comme la postérité d'Abraham, lui devront une reconnaissance éternelle. Le livre de M. Roger-Milès leur permettra en un rien de temps de parler avec compétence du style Henri II, de découvrir les tares du Louis XIII et d'en remontrer aux marchands d'antiquités sur les poinçons et les marques de fabriques. Quant aux truqueurs, aux fabricants de vieux neuf, ils sont désormais voués à une faillite honteuse, ... à moins qu'ils n'apprennent dans le livre de M. Roger-Miles les moyens de ia plus distinguées. perfectionner leurs procédés.

Contre l'A Presse française. — Au Sénat belge, un sénateur a proposé d'interdire l'entrée en Belgique de tout journal étranger donnant des pronostics de courses. La Gazette remarque justement à ce propos :

« La mesure fermerait les frontières aux journaux parisiens en masse, moraux ou immoraux, graves ou folâtres: ils

publient tous des pronostics.

Le diable n'y perdrait rien, bien certainement; et les parieurs se procureraient ailleurs les renseignements, plus ou moins sincères ou autorisés, sur lesquels ils font leur jeu. Mais quel

service rendu, d'autre part, à la bonne cause!

On lirait, chez nous, où par malheur on lit déjà taht, moitié moins de littérature ; et l'Enfer seul sait ce qu'elle pervertit de Belges, la littérature damnée. Ce serait l'achèvement du mur de Chine, derrière lequel les Belges gagneront bientôt le Ciel, forcés de donner toutes leurs heures oisives à la récitation des patenôtres en flamand... Ainsi soit-il! »

. La Gampagne anti-française des flamingants. + Dans notre dernier numéro, nous faisions prévoir un effort prochain des flamingants aux fins de faire de l'Université de Gand une université flamande, Le principal organe du mouvement flamand, l'Escaut d'Anvers, répondant à l'Etoile belge, a publié ce qui

« Nous ignorons absolument ce a quoi vous faites allusion en parlant de « machines de guerre contre l'enseignement moyen et l'enseignement supérieur.

Si vous entendez par la l'établissement d'un enseignement moyen et d'un enseignement supérieur en flamand, dans ce cas nous dirons que bien certainement l'Escaut en poursuivra, et encore avec énergie, la création.

Ainsi des écoles moyennes, des écoles normales et une université flamande est le complément logique de la loi et nullement une machine de guerre.

THOG

Il est naturel, en effet, que ceux qui sont destinés à se servir toute leur vie d'une langue, soient élevés dans cette langue; il est rationnel que les instituteurs qui doivent professer en fla-mand, reçoivent une instruction flamande, et il est logique que des officiers ministériels, des avocats, des notaires, etc., etc., qui sont appelés à instrumenter en flamand, suivent des cours donnés dans cette langue.

Mais ne croyez pas qu'il entre dans les intentions des flamingants - pour nous servir de l'expression de l'Etoile - de forcer directement ou indirectement les Wallons à fréquenter ces

établissements. »

Il ne manquerait vraiment plus que cela.

On voit que nous n'avons rien exagéré. Les flamingants veulent que le français cesse d'être la langue parlée couramment par la bourgeoisie des Flandres; par mille moyens ils cherchent à rendre à la langue flamande une vie factice et à chasser le français des territoires dits flamands. Ce que vaut cette besogne anticivilisatrise, nous l'avons dit dans notre dernier numéro. Nous nous bornons ici à enregistrer les aveux de

MM. MARGIOTTA, LEO TAXIL ET DIANA VAUGHAN. - Dans le " Palladisme " par le professeur D. Margiotta, nous avons trouvé entre les derniers feuillets l'annonce suivante imprimée sur une petite feuille de papier rose :

Pour Paraître Prochainement. — Les suprèmes horreurs ou l'école de la lubricité (dernier voile de la Franc-Maçonnerie

arraché).

L'ouvrage sera tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, c'est-à-dire pour ceux seulement qui en féront la demande d'avance. Chaque exemplaire numéroté et signé de l'auteur, sera expédié, sous enveloppe fermée, cachetée et recommandée, tout comme une lettre. C'est le dernier mot, c'est le clou de toutes les révélations faites jusqu'à présent. Cet ouvrage est recommandé tout particulièrement comme

l'arme de combat la plus formidable pour hâter le triomphe de la bonne cause. Toute reproduction pour le commence serangoureusement interdite. Chaleureuse prière de ne pas faire tomber

l'ouvrage dans les mains des jeunes gens.

L'ouvrage sera imprimé sur du papier spécial. Les frais de poste sont énormes pour faire les envois comme j'ai dit plus

Le prix n'est pas marqué; mais en peut souscrire à partir de 20 francs. En souscrivant pour 100 francs, on recevra, en même temps que le volume, un grand portrait de l'auteur, avec dédicace signée.

N.B. - En faire demande d'avance; accompagner la demande de la somme souscrite, en mandat, ou bon de poste, adressé directement et exclusivement à l'auteur par lettre recommandée, afin de tirer le nombre d'exemplaires strictement nécessaire. Il n'y aura pas d'autres éditions.

Adresse: Monsieur MARGIOTTA, à GRENOBLE (Isère).

Le piquant de l'aventure c'est que le volume qui renfermait cette annonce, contient des approbations envoyées à M. Margiotta par une douzaine d'évêques et notamment une lettre enthousiaste de Mgr Fava, évêque de Grenoble!

L'ÉCOLE DU GROTESQUE. - Notre bon oncle, l'Art moderne est en verve. Sous ce titre : le Sens végétal de Novalis, il proclame

les gaudrioles suivantes :

«Novalis n'a pas de but précis en son œuvre. Il lui manque ce que je propose, à défaut d'autre terme, de nommer le sens animal de l'être humain, le sens d'individualité, de domination et de rationalité, mais de par sa nature fluide, délicate et sponta-née, d'une souplesse et d'une élasticité si aisées, il atteste, à toute heure de sa vie, à chaque page de ses écrits, son seus

Suit l'explication : Le sens animal désire trouver son active sensation en les choses. Le sens végétal ne souhaite que perce-voir la sensation des choses en soi. L'homme régarde d'en haut, juge d'après lur et n'aime qu'en lui. La plante prolonge sous terre sa sensibilité, en ramifie les fines artères, autour d'elle, vers l'inconnu, la plante ne saurait se formuler en un choix intellectuel, elle qui demeure éternellement plongée en la plus somnanbulique des inconsciences, la plante, loin de n'aimer qu'en elle, ne sait subsister seule et si les circonstances ne s'inclinaient vers elle et ne la soutenaient, elle s'étiolerait.

Aussi, le jour où les circonstances se sont trop cruellement tournées contre Novalis; il est morts », on novembre ?

Parfaitement. C'est aussi pour cela que votre fille est muette.

Voici comment M. Ch. Hirsch, qu'on ne peut pourtant réfuter en l'appelant jeuite-belgique, apprécie les meilleurs livres de M. Verhaeren, les Soirs, les Débacles et les Flambeaux noirs, dans le dernier numéro de la Société Nouvelle.

" ... M. Verhaeren écrit comme on sculpte... La caractéristique du talent de M. Verliaeren est la force. Il vise a la puissance. Pour en donner le sentiment, il exagère ses moyens, qui sont extraordinaires, et tombe dans l'excès. Son œuvre en reste toute déformée. Le mot le plus « solide » de notre langue, j'entends celui que le nombre des syllabes rend imposant; qui, à défaut de belle sonorité, fait le bruit monotone du marteau sur l'enclume, et dont le son se prolonge longtemps, assourdi, sans un suffixe invariable; qui est a fui seul le plus épouvantable des cauchemars, - ce mot-là, c'est l'adverbe de manière, incontestablement! Et le mot que M. Verhaeren prodigue sans compter, c'est l'adverbe de manière!

. paisannee franke et new andlanteet inskrement et eereis "Il a eu la volonté de voir « énorme ». Et sa nature a pu se modifier si totalement qu'il régente avec outrance, et n'écrive que dans un paroxysme constant. Cette excitation produit le sublime et le pire qui se contrarient à chaque page de son œuvre. Ses visions doivent l'effrayer quelquefois par leurs dimensions gigantesques. Il est pris alors du souci d'en préciser le détail, pour qu'on y croie avec la même for qui l'anime, et il ne refuse pas l'aide des mots techniques les moins harmonieux. Quadrangulaire, myriadaire, primordial, géométrique. Je trouve ces monstres réunis dans une seule pièce qui a pour refrain ce vers extravagant : 18 111. 1 019 103 El 1

Je suis l'halluciné de la foret des nombres. 1919 : 190

On pourrait objecter : ce-poème, les Nombres, doit suggérer l'effroi de l'infini mathématique! Un savant sourirait et l'artiste se sent plein d'indifférence. J'en viens à discuter le choix du sujet. En vérité, il y en a d'impropres. Ce poème est typique. Il encouragerait à composer une ode Sur la capillarité des vaisseatte chylifères... "

A LIRE LA DERNIÈRE ÉLUCUBRATION de M. Verhaeren, par laquelle il confie aux lecteurs de la Société Nouvelle qu'un jour, dans quelque ville des bords du Rhin, étant entré dans un caveau où s'alignaient trente tonneaux blasonnés par un vieux marin qui sculptait des navires, il a attrapé une cuite formidable. Ce fait personnel a eu, parait-il, la plus grande importance; car alors:

... l'ivresse flamboyante et dardée, sup islov Fondant le monde au feu qu'était mon cœur, n'il e Jeta soudain jusque dans l'infini, l'idée dil a

Que pauvre et nul je prétais fait du bonheur.

M. VERHÄEREN JUGÉ PAR M. DE REGNIER. - Dans le Merouve de France M. de Régnier fait l'éloge de M. Verhaeren. Il « lui donne une place à part, au plus haut, parmi les poètes contemporains. » - « L'admiration, dit-il, est maintenant acquise à la vigoureuse beauté de son œuvre et les quelques récalcitrants - qui s'obstinent à la nier parlent vraiment dans le désert. »

Nous sommes de ceux qui nient la beauté des Villages illusoirs, des Campagnes hallucinées et des Villes tentaculaires que Mode Régnier qualifie de chefs-d'œuvre. Il se peut que nous préchions dans le désert; cela prouve-t-il que nous ayons tort? Si l'admiration va à l'œuvre de M. Verhaeren, l'admiration se trompe, voilà tout, comme elle s'est trompée lorsqu'elle a pris, au siècle dernier, l'abbé Delille pour un puissant génie. Pourquoi n'y aurait-il pas un abbé Delille du tohu-bohu ? anaca ob art

M. de Régnier, termine par ce vœu : « qu'il (M. Verhaeren) soit notre Hugo et devienne notre Michelet! » C'est beaucoup epour un homme seul en nider moid a preserly bhancet. M.

Pour devenir Hugo-Michelet, il serait peut-être nécessaire que M. Verhaeren ne méritât plus les critiques que M. de Régnier, malgré toute son admiration, se voit forcer de formuler:

« Ce que j'aime moins, parfois, chez M. Verhaeren, dit-il, ce sont ses syntaxes. Il en emploie de presque difformes à force de les vouloir expressives. Il pousse la phrase à l'énergie jusqu'à fausser sa construction. Je voudrais que M. Verhaeren calculât mieux son geste verbal : il ne perdrait rien en vigueur et gagnerait en harmonie. La musculature de sa strophe est parfois trop apparente. Ce sont là des défauts, mais dus à l'excès d'un tempérament puissant, et on les admire malgré tout. »

LE BOUT DE L'OREILLE. — Quand les socialistes s'occupent d'art, ils le font à la façon des cléricaux, et ne peuvent éviter la préoccupation sectaire d'asservir l'art à leurs convictions politiques, sociales ou religieuses. Rendant compte d'une « clinique » que M. Petrucci, professeur à l'Institut des vertigineuses éludes, a faite au musée d'Anvers, le Peuple dit:

« Répétons ici que M. Petrucci considère que l'œuvre d'art est non une « simple représentation » mais une « expression », que l'artiste peut manier ainsi un instrument d'éducation d'une puissance énorme et qu'en mettant cet instrument au service d'une cause antisociale, il commettrait un crime de lèse-humanité. »

Il est aisé de deviner ce que les socialistes appellent une cause antisociale.

Envoyons à tous les diables, dans un même sac, les sectaires de quelque couleur qu'ils soient. L'art n'a pas à se conformer à tel ou tel catéchisme. Il est libre et ne connaît que ses lois propres, parfaitement étrangères à la morale, à la sociologie, et à la politique.

Notre Collaborateur Gustave-Max Stevens a donné dimanche dernier à la Société d'Art et d'Archéologie de Malines une conférence sur les Peintres anglais. Il a esquissé avec autant de clarté que d'érudition l'historique de la confrérie préraphaëlite, et son influence sur l'école qui a suivi Madox Brown, D. G. Rosseti et Holman Hunt. M. Stevens a eu la bonne fortune d'être admis à différentes reprises dans l'intimité du Maitre Burnes Jones, et il y a recueilli des sensations de profonde et chaleureuse admiration, en même temps que nombre d'anecdotes qu'il a racontées avec beaucoup de verve et d'humour. M. Stevens possède une qualité précieuse pour un conférencier: Il a la voix sympathique, et il ajoute à la netteté de son débit l'art subtil de la nuancer avec naturel et sobriété. Son succès a été très vif et des plus mérités.

Jss.

UN AVEU. — Dans la *Plume* M. Adolphe Retté dit au sujet du pseudo-vers-libre:

Mais voici que fatigués, ou effrayés, ou désireux de satisfactions immédiates, certains s'arrêtent, regardent en arrière et se détournent de leurs frères, oubliant que notre vers libre a pour seule raison d'être l'interprétation de toutes les formes de la vie, quelles qu'elles soient, ils retombent aux errements anciens. Ils proposent des restrictions; la manie des entités le reprend et ils voudraient, dirait-on, nous faire rétrograder vers ce marécage d'où nous nous étions évadés: l'Art pour l'Art.

M. Retté constate donc à son tour le mouvement de réaction que nous avons signalé et prévu depuis longtemps.

M. Armand Silvestre a Bruxelles. — Le mardi ler décembre, après la conférence faite au Cercle artistique par M. Armand Silvestre et l'audition des morceaux de Chopin exécutés par l'excellente pianiste parisienne Mme Roger-Miclos, un petit souper intime a réuni dans un salon du Petit Vatel les deux héros de la soirée et quelques poètes de la Jeune Belgique, MM. Valère Gille, Francis de Croisset, Maurice Cartuyvels, Robert Cantel et Iwan Gilkin. Causerie charmante, toute fleurie de sonnets et d'odelettes; vraie soirée de poètes, où les heures s'envolaient au battement léger des rythmes et des rimes. (Journal de Bruwelles.)

M. Armand Sylvestre a bien voulu consacrer à cette soirée

une chronique du *Journal*. Il parle des querelles qui divisent les jeunes écrivains belges, puis il dit:

" Les honneurs d'un des deux camps m'ont été faits par celui de la Jeune Belgique, où sont défendues les idées pour lesquelles je combats moi-même, celles du respect des maîtres qui, de Ronsard à Hugo et à Banville, ont fait notre langue poétique, et de leur tradition. Ces jeunes - tous vraiment jeunes, ceux-là, il y en a qui n'ont guère dépassé la vingtaine et ont un réel talent déjà - ont, de ces maîtres, les nôtres, un culte dont j'ai ressenti une patriotique fierté et une joie toute fraternelle. Il m'a semblé que c'était pour l'âme même de la France, dans son expression la plus sublime, dans son héritage intellectuel le plus sacré, qu'ils bataillaient avec cette bravoure. J'ai entendu revivre, dans leurs vers, celle de nos plus hauts poètes, depuis les plus anciens jusqu'aux contemporains. Comme ils admirent Hugo! Comme ils admirent Gautier,! Comme ils admirent Baudelaire! Comme ils admirent Leconte de Lisle! Et leur culte pour Banville! Et les beaux sonnets qui semblent détachés, par l'un deux, des trophées de Heredia! Je me suis rappelé, au milieu d'eux, nos saintes ferveurs des premiers Parnasses, et ces agapes, plus littéraires que gastromiques, où nous nous disjons nos vers, unis vraiment par un sentiment de fraternité que ne ternissait aucune envie, Dierx et Verlaine étant des nôtres, également fêtés et admirés. J'ai passé le temps de prendre part à des luttes où des adversaires appartenant à d'autres générations peuvent toujours nous répondre que nous ne les comprenons pas, pas plus que nous ne comprenons, nous Parnassiens, l'abbé Delille, que ses contemporains avaient fort goûté, - et j'ai toujours protesté de mon respect silencieux, mais sincèrement ouvert à toutes les espérances, prêt à acclamer tout élan nouveau pour le Beau, pour les tentatives très intéressantes auxquelles nous assistons. Je ferai simplement observer que ce n'est pas une mode que nous défendons, mais une tradition de près de trois siècles, ce qui compte bien dans l'histoire littéraire d'une race et permet de considérer l'œuvre accomplie, pendant cette période, comme une expression définitive de sa pensée. Je constate, sans rien de plus, qu'après de personnelles fatigues dans la soirée, le reste de la nuit presque tout entière me fut délicieux à entendre, à l'étranger, de jeunes hommes dont l'œuvre commence à peine, dont toutes les virilités se recueillent, dire avec passion, avec enthousiasme de beaux vers français, d'un français sonnant la rime comme une fanfare, héroïquement rythmés et de belle sève latine, et que jamais je ne me suis mieux senti au cœur même de la Patrie.

ARMAND SILVESTRE. "

Bibliographie

EUGÈNE MÜNTZ: Raphaël; Les tapisseries au Vatican. —
LEMERCIER DE NEUVILLE: Les Pupazzi noirs. — CAMILLE
LEMONNIER: La légende de vie: L'ile vierge. — H. D'ARBOIS DE
JUBAINVILLE: Deux manières d'écrire l'histoire. — Josse: Lyon
pittoresque. — JULES Huret: Enquête sur la question sociale en
Europe. — MAXIME COLLIGNON: Histoire de la sculpture greeque
t. H. — GASTON VUILLIER: La Tunisie. — Alphonse Daudet:
Les mères. — André Foulon de Vaulx: La vie éteinte; poésies
— Léon A. Daudet: Suzanne. — Bonnal de Ganges: Le Génie
de Napoléon. — Jean Psichari: Autour de la Grèce. —
J. Mourier: L'art au Caucase.

En vente chez l'Editeur de la Revue

	A COLUMN TO THE PARTY OF	
Case (612) Tilluturations at 1, mins Campe		
CROCQ (fils). — L'hypnotisme et le crime. Confé-		
rences au Jeune Barreau de Bruxelles. Intro-	The state of the s	
duction de M. le professeur A. Pitres, doyen		
de la Faculté de médecine de Bordeaux.		
Beau volume petit in-8º de 300 pages, avec		į
fac-similé d'écritures	4 00	
	Service Servic	
CROCQ (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une		
introduction de M. le professeur Pitres,	N A DAY	
introduction de M. le professeur Fittes,		
doyen de la Faculté de médecine de Bor-		
deaux. Fort volume grand in 80 de 450 pages,		
avec 98 figures et planches	10 00	
等的。1965年在1964年在1964年1964年1964年1964年19		
DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de		
Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort		
volume in-8° de 650 pages	12 00	
和"不是我们的人"。		
一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个		
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité h		
— II. Les données de l'inconscient. — III. Le ch		
la conscience. — IV. Origines et limites du gro	upe des	1
dégénéres. — V. Les causes de la dégénérescen	ce et du	
déséquilibrement. — VI. Les stigmates de la	dégéné-	
rescence et du déséquilibrement. — VII. Les dé	générés	
inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etio	logie et	
mėcanisme des ėpilepsies. — X. Epileptiques	et décé	
nérès. — XI. Les modalités de l'hystèrie. — XI	1. Stig-	
mates hystériques et dégénérescence. — X1	II. Les	
hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies se	xuelles.	
- XV. L'impulsivité morbide XVI. L'émat	ivité et	
l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénéresc	ence et	
criminalité.		
一位 · 安全 是 法 · · · · · · · · · · · · · · · · · ·		
D'Hondt Venise. L'art de la verrerie. Son his-	NO MAKE	
toire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°,		
72 pages	2 50	
122 AV 2020年2月1日 122 AV 2020年2月		
HEGER (Paul), professeur à l'Université de	STATE OF THE PARTY	
Bruxelles. — La Structure du corps humain et	是1000000000000000000000000000000000000	
l'Evolution. 1889. In-8°, 32 pages	I 00	
	and the same	
HEGER (Paul) La disponibilité d'énergie. 1893.		
In-8°	0 60	
	THE STATE OF THE S	
LECLERE (L.), professeur à l'Université de		
Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la		
France sous Philippe III (1270-1285). 1889.	TO THE REAL PROPERTY.	
In-80, 138 pages	2 50	
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto-		
ral belge. 1893. In-80, 43 pages, 4 planches		
phototypiques	2 00	
phototypiques	A TOTAL Y	
Moulin (O.) Travail et Capital, 1892, In-89.	0 50	
200211 (O.). 17 avail et Capitat, 1092, 111-8.		
一种企业的企业的企业企业的企业的企业		
PETITHAN. — La dégénérescence de la race belge, ses		
causes et ses remèdes. 1889. In-8º, 131 pages.	I 00	di Tan
	THE PARTY.	No. of Lot,
PELSENEER (Paul) Introduction à l'étude des	10000000000000000000000000000000000000	
mollusques. 1894. Volume in-80 avec 145 fig.	The state of	
dans le texte	6 00	
	1200	Sales of
SOLVAY (E.). — Du rôle de l'électricité dans les	是那么是	Sec. 18
phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°,		and the last
一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个	300000000000000000000000000000000000000	d
76 pages	2 00	

Warnots (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-80 de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise.

6 00

Quel est l'homme politique, l'écr. vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Reduction au trait de l'Affiche
de Demeure de Beaumont
rour son ouvrage l'Affiche Belge;

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Powre (hiver); Marché aux Fleurs; Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

No 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

No 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX: 3.50 francs.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8: 3 FRANCS

· I. FIORETTI ›

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIVE SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: I franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.



SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 49

19 décembre 1896

DA: Beine:

SOMMAIRE:

ROBERT CANTEL. — Les impressions de théâtre de M. Jules Lemaître.

FRANCIS DE CROISSET. - Rondel

HENRI DELISLE. - Lied

VALÈRE GILLE. — Chronique littéraire.

ROBERT CANTEL. — Elisabeth d'Angleterre et ses prétendants (Ernest Gossart).

Paul Arden. — Un double amour (J. H. Rosny).

A. G. D .. - L'apothéose de Sarah Bernhardt.

Nelson Lekime. — Musique.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché au-Bois PARIS, LEON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1er de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Pascha!, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

La Jeune Belgique, première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète	75	00
tion complète	75	00
de		00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol	7	50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold Wallner, d'après les poèmes de		
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN		
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, Det	4	00
THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique		
et d'esthétique. Avant-propos par Emile Le clercg, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts		
volumes in-12	6	00
DE REUL (X). — Autour d'un Chevalet, scènes de		3
la vie romaine. Volume in-16	3	50
Publication de la Librairie Léon Vanier		
	11	
En vente chez II. Lamertin, Libraire à Bru	761	les
PAUL VERLAINE. — Sagesse, nouvelle édition	3	50
 Dédicaces, tirage sur hollande numé- 		
roté avec autographe de l'auteur.		00
 Edition ordinaire Quinze jours en Hollande, prose . 		50
- Toutes les œuvres du poète, prose et		
vers en volumes à 3 oo et	3	50
Jules Laforque. — Poésies complètes, édition dé-		
finitive contenant : Les Complain- tes, l'Imitation de Notre-Dame de		
la Lune, le Concile féerique, les		
Derniers vers. 1 volume		00
- Moralités Légendaires, 6 contes en prose	6	00
ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complètes, édition		
définitive avec préface de Paul Verlaine	3	50
- Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer	3	50
TRISTAN CORBIÈRE. — Les Amours jaunes	3	50
Jean Moréas. — Les Syrtes	3	50
— Les Cantilènes		50
— Le Pèlerin passionné		50
— Autant en emporte le vent		00
STUART MERILL. — Les fastes		00
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets.		50
•		
Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps		50
Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs		50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit		50 50
 Une vette dame passa Trois dialogues nocturnes, prose 		00
Francis Viele-Griffin. — Les Cygnes	3	50
— La Chevauchée d'Yeldis		50
HENRI DEGRON. — Corbeille ancienne	3	00
EMMANUEL SIGNORET. — Lelivredel' Amitié, poème.	3	00
CHARLES VIGNIER. Centon		00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ Toute la Comédie	. 3	50
HECTOR CHAINAYE. — L'âme des choses, poème		
en prose		00
Guy Ropeartz. — Adagiettos	. 2	00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur: Max WALLER

Secrétaires FRANCIS DE CROISSET

ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Les Impressions de théâtre de M. Jules Lemaître

Dans la dernière scène de la *Vie drôle* qu'Alphonse Allais publie dans le *Journal* nous découpons cette amusante critique des conférences de M. Jules Lemaître:

« Il serait puéril de nier le douloureux retentissement produit dans le monde des lettres, des arts et de la bourgeoisie éclairée, par toute cette affaire de l'Odéon, ou plutôt par toutes ces affaires de l'Odéon.

» Ne parlons que du dernier scandale.

» Notre grand poète Catulle Mendès, aux applațil dissements du Tout-Parnasse des premières, a fort heureusement et vertement relevé les propos frivoles (soyons polis) tenus par M. Jules Lemaître sur notre regretté Euripide. »

Malgré sa forme ironique et badine, le jugement d'Alphonse Allais est exact, et la 9^{me} série des *Impressions de théâtre* (1) qui vient d'être publiée, le confirme entièrement.

M. Jules Lemaître excelle à montrer le ridicule des gens; il aperçoit toutes choses en caricaturiste; il adore amuser ses lecteurs aux dépens des auteurs dramatiques, des acteurs ou des conférenciers; aussi est-il la critique-né de M. Francisque Sarcey, et je n'en veux d'autre preuve que ce fragment du résumé qu'il donne d'une conférence que le lundiste du *Temps* fit à l'Odéon sur *Atrèe et Thyeste*, une tragédie de Crébillon:

« On dit que la tortue « sue » sa carapace. De même la tragédie doit suer son moule. Le sujet de la tragédie, c'est une passion à son paroxysme et enserrée dans une situation extrême : d'où les unités de jour et de lieu. De ce resserrement de l'action, toutes les conventions dérivent; le passé

(1) Paris, Lecène-Oudin, éditeur, 1 vol. in-18, 3 fr. 50; 1896.

est ramassé dans des *récits* rètrospectifs, écoutés par des *confidents*; les sentiments précis des personnages sont ramassés dans des *monologues*, et leurs sentiments confus, dans des *songes*. Etc...

» Tout ca fait partie de ce que j'appelle le moule.

» Une fois constitué, ce moule de la tragédie parut si beau que le public resta pendant deux siècles en admiration devant lui, et s'imagina qu'on y pouvait verser n'importe quoi... C'est que le public tient plus aux moules qu'aux choses qu'on met dedans... Le signe fait plus d'effet que la chose signifiée... Le drapeau tricolore symbolise plus d'idées (et quelquefois d'autres idées) que le gouvernement qu'il représente....

»—Ainsi donc, Mesdames et Messieurs,—je crois bien que je me répète, mais cela m'est parfaitement égal, — la tragédie de Crébillon est une machine où les événements sont le principal, et où les évènements sont étranglés. C'est une pièce de forme racinienne, et de contenu anti-racinien; une pièce où la matière et le moule appartiennent à des genres dramatiques différents, et même contraires; bref, un monstre.

» Ah! le moule! le moule! Cette question du moule, c'est la grande question en littérature.

» Et c'est pourquoi je me tourne vers les jeunes gens, et je leur dis: — Jeunes gens, vous voulez rajeunir le théâtre; vous prétendez y apporter ou plus de vérité, ou plus de pensée, ou plus de psychologie. C'est bien, c'est très bien. Vous avez des idées nouvelles, j'y consens. Mais ça ne suffit pas. A ces idées nouvelles, il faut un moule nouveau. Avez-vous trouvé votre moule? J'ai bien peur que non. Mais vous le trouverez, j'en ai la douce confiance. Et ce moule nouveau, ce sera peut-être quelque vieux moule déterré. Mais il vous en faut un. Car, voyez-vous, le public n'applaudit qu'aux moules...

» Ici, des applaudissements et des éclats de rire couvrirent la voix de notre maître....»

Tout cela ne constitue guère de la critique bien sérieuse. Je sais que M. Lemaître se défend vivement de juger définitivement les œuvres de ses contemporains, et qu'à l'occasion il adresse au Tout-Puissant de ferventes prières pour « être préservé de la lourde manie d'assigner des rangs à tout propos, et de distribuer des prix d'un air assuré et péremptoire. »

Mais, c'est précisément ce qui me semble inadmissible; un critique ne peut échapper au devoir de juger les œuvres qui se présentent au public, sinon de les classer définitivement.

Systématiquement, M. Lemaître semble éviter de porter un jugement définitif sur un livre ou sur une pièce de théâtre; il est vrai qu'il en raconte toujours l'intrigue avec beaucoup de détails, ce qui est un moyen comme un autre de montrer les ridicules des écrivains.

Jamais on ne trouve dans ses critiques la discussion des moyens employés par l'auteur, des principes esthétiques qu'il a appliqués, de la perfection avec laquelle il a réalisé son idéal. M. Jules Lemaître se borne à aller aux premières et à nous raconter ce qu'il a vu et entendu, en nous disant parfois s'il s'est amusé ou s'il s'est endormi, à l'exemple de Monsieur Sarcey, son illustre maître.

Notez que si M. Lemaître s'amuse fort souvent, il ne prodigue guère son admiration, car il a fort bon goût; mais il nous semble qu'un délicat lettré comme lui pourrait mieux nous donner comme livre de critique qu'une réunion d'articles dont le seul intérêt — lorsqu'il y en a un — est concentré dans le résumé des nouvelles pièces de théâtre, généralement médiocres.

Car il faut bien le reconnaître, notre époque est fort peu compatissante pour M. Lemaître. Au lieu de lui fournir quantités de drames extraordinaires ou merveilleux, excellente matière à résumés intéressants, elle ne produit que des comédies banales dont les déshabillés des actrices et les expressions crues font généralement tout le succès. Or, M. Lemaître a la plume très chaste, et...

Quelquefois seulement, lorsque son tempérament éminemment latin imbu de clarté et de méthode, est trop désagréablement surpris par un illogisme trop évident, M. Lemaître nous donne une analyse critique d'un réel intérêt. C'est le cas pour les premières du *Petit Eyolf* d'Ibsen, de *Magda* de Sudermann, du *Père* de Strindberg.

Dans le *Petit Eyolf*, M. Lemaître montre l'exagération de la responsabilité que se rejettent mutuellement Allmers et sa femme. Un jour pendant qu'ils étaient amoureusement enlacés, le petit Eyolf qui était étendu sur une table tomba, se brisa la jambe et resta boiteux de cet accident. Mais ses parents en sont-ils responsables entièrement? Ou n'y a-t-il pas là plutôt une simple complicité involontaire?

D'autre part, il signale quelques hors-d'œuvres dans le drame d'Ibsen. Que viennent faire Asta et l'ingénieur Borgheim? de quelle utilité est donc l'apparition de ce personnage symbolique de la Femme-aux-rats? M. Lemaître a parfaitement raison de reprocher à Ibsen cette manie du symbole inutile, « fait exprès et qui portant sur un détail accessoire d'une action d'ailleurs très réelle, nous déconcerte par là - et nous semble, — quoique joli en soi, — rompre assez fâcheusement l'harmonie de l'œuvre. » Il fait remarquer encore le « pédantisme ingénu » de l'auteur du Petit Eyolf, qui croit nécessaire de mettre à tout instant quelque locution savante dans la bouche de ses personnages. A tous les reproches, toutes les questions de Rita, Allmers répond *invariablement : «C'est la loi de transformation!» Si bien que sa femme finit aussi par parler de cette fameuse loi, ce qui entraîne une certaine monotonie de dialogue. « Pourquoi cette emphase! Pourquoi ces formules d'étudiant allemand qui vient de découvrir la philosophie? Pourquoi ces façons mystérieuses et solennelles de dire des choses très courantes? » Enfin le dernier défaut que fait remarquer M. Lemaître, c'est cette faculté de s'étonner de tout que possèdent les personnages ibséniens. « Ils retombent continuellement dans une songerie à phrases vagues et courtes, une sorte d'hamlétisme languissant, et semblent rêveusement effarés et ahuris. Je les comprends. Tout est étonnant dans la vie. Il est étonnant que nous existions. Il est même étonnant que quelque chose existe... »

Les critiques de M. Lemaître à propos de Magda ne sont pas moins exactes et légitimes. L'auteur a essayé de nous montrer la supériorité d'une femme qui s'est affranchie complètement des usages et des règles du monde où elle est née; et au lieu de nous la faire voir émancipée, intelligente, fine, véritable artiste il nous exhibe une insupportabl cabotine, reine de théâtre sans tact en visite chez de pauvres gens. « J'ai l'orgueil, dit-elle, de m'être fait une personnalité! »— « On met çà aujourd'hui dans toutes les pièces, fait remarquer doucement M. Lemaître, et l'on croit que c'est là de l'ibsénisme. Je flaire une équivoque. Magda s'est fait une personnalité? Non, elle s'est fait une position ce qui est plus modeste. En fait de « personnalité » elle me paraît avoir justement celle de toutes les cabotines illustres, prime done ou écuyères ».

Les défauts de l'un des derniers drames d'Auguste Strindberg, le Père, n'échappent point non plus à la perspicacité de M. Lemaitre. Il fait fort justement remarquer l'exagération des caractères des différents personnages. Il est évident que le capitaine Adolphe devait avoir de violentes dispositions à la folie furieuse pour qu'une « rosserie de sa femme » — comme dirait Monsieur Sarcev — puisse le mettre dans un état de démence aussi dangereux pour ceux qui l'entourent. La haine de Laure pour le sexe mâle tout entier peut passer pour bien chimérique, et sa conduite sans un instant d'hypocrisie semble bien invraisemblable, ou peut-être seulement bien anodine — ce qui serait beaucoup plus grave. M. Strindberg est un misogyne absolu; mais comme le fait fort spirituellement remarquer M. Lemaître, «la femme fût elle toujours et par nature ce que dit cet Allemand, il me semblerait à peu près aussi philosophique de partir en guerre contre ce sexe redoutable que de protester contre la mort ou contre la loi de Newton »!

On le voit, la critique de M. Jules Lemaître est parfois cruelle pour ceux dont il examine les œuvres. Nous ne pouvons que regretter qu'il n'entreprenne pas plus souvent de nous montrer les défauts du théâtre contemporain.

S'il se refuse à avoir des idées générales sur le genre dramatique, du moins pourrait-il, en suivant la méthode qui lui semble chère, critiquer le fond et la forme de chaque pièce en elle-même, au lieu de nous amuser seulement par une sorte de psittacisme bavard et, il faut bien le dire, léger et superficiel.

ROBERT CANTEL.

Rondel

La reine d'un doigt blanc que brûle un ongle rose Presse, en riant un peu, la fleur de son sein blond, Et le page gourmand qui près d'elle repose Mange le fruit de chair d'un baiser doux et long.

A travers les rideaux de la verrière close Le soleil fait flamber les parquets du salon. La reine d'un doigt blanc que brûle un ongle rose Presse, en riant un peu, la fleur de son sein blond.

La lèvre de l'enfant fait éclore une rose A l'endroit où jadis ne poussait qu'un bouton. Mais soudain, frissonnant de la nuque au talon, La reine qui pâlit, râle d'amour à cause D'un doigt impertinent que brûle un ongle rose.

FRANCIS DE CROISSET.

Lied

A MADEMOISELLE MARIE P.

Se montrer doux et sans colère A tous, l'œil versant la clarté, Ne jamais parler que pour plaire, C'est là peut-être la Bonté.

Devant le deuil et la tristesse Rester debout, grave, et savoir Qu'on n'a servi que le Devoir, C'est là peut-être la Sagesse.

Ecouter les voix de son cœur, A tout bruit fermer sa fenêtre, Puis s'endormir, c'est là peut-être, C'est là peut-être le Bonheur.

Novembre 1896.

HENRI DELISLE.

Chronique littéraire

Il y a quelques mois, je parcourais, avec un ingénieur de mes amis, le pays du Centre. Nous avions visité un charbonnage; descendus au fond de la bure, nous avions parcouru en tous sens l'exploitation souterraine, gravi chaque costeresse, exploré chaque taille. Remontés au jour, nous dégringolions maintenant le brusque ravin formé par l'affaissement du sol, en contemplant ce pays désolé où, pêle-mêle, se succédaient les fonderies bruyantes, les hauts-fourneaux formidables, les verreries en feu, les fours à coke aux monstrueuses batteries. Je songeais en ce moment à Constantin Meunier qui avait rendu la sombre poésie de ces contrées maudites. Mais lui, le noble et douloureux artiste, n'y avait vu, ému par une secrète sympathie, que la souffrance des humbles. Il avait en quelque sorte symbolisé, dans ces campagnes mornes et ravagées, sa propre

tristesse et toute la douleur de son idéal irréalisé. Pourtant, de la contemplation de ce travail grandiose qui s'accomplissait méthodiquement sous mes yeux, n'y avait-il pas moyen d'extraire une autre poésie? J'entretenais mon ami de ce sujet.

Certes, disais-je, de cette immense force produite et maitrisée par l'homme, soumise avec mesure, distribuée avec science, il se dégage une impression intense de puissance et d'harmoniede beauté souveraine qui, impressionnant un cerveau d'artiste, pourrait engendrer des œuvres d'art nouvelles. Vous, ingénieurs, vous ne voyez dans vos machines que leur immédiate utilité; mais cessez un instant de les considérer à cette fin, et vous découvrirez que la loi de la moindre dépense de force qui a présidé à leur construction, est aussi la loi primordiale de la beauté. Vous êtes des artistes qui procèdez par méthode positive, par les mathématiques. Soyez en sûrs, ce que vous faites, possède en principe un des éléments du beau, et par conséquent peut aussi noblement émouvoir une âme sensible à toute manifestation d'harmonie.

Nous étions arrivés à l'entrée du village où mon ami possédait son habitation. Tu me parlais tout à l'heure, me dit-il, de la poésie contenue dans notre œuvre; sais-tu qu'un de nos anciens professeurs de l'Université de Louvain, M. Ponthière, a tenté de la traduire en vers? Je convins que je l'ignorais, tout en esquissant un sourire d'incrédulité relatif à la réussite de l'entreprise. Je connaissais M. Ponthière comme savant distingué, auteur des plus estimés d'un cours de métallurgie, mais j'étais loin de penser qu'il se livrât, durant ses loisirs, à l'art d'écrire.

Sans plus attendre, mon ami rentra chez lui et reparut presque aussitöt, m'apportant un bulletin des ingénieurs sortis des écoles spéciales de Louvain. Ce fut une surprise. Je m'attendais, je l'avoue, à quelques mauvais vers, très prosaïques, façonnés à la grosse par un amateur inexpérimenté. Tout autres étaient les sonnets que j'avais sous les yeux. Le vers était ferme et vigoureux, l'expression nette et décisive, la rime riche et sonore. L'influence des *Trophées* était évidente; mais ce n'était pas une servile imitation, mais bien l'application raisonnée du procédé de M. de Hérédia à des sujets modernes.

J'attendais avec impatience un livre de M. Ponthière, afin de saluer, comme il convient, un consciencieux artiste. L'occasion se présente aujourd'hui: le savant professeur de Louvain vient de réunir en volume, chez l'éditeur Lemerre, ses sonnets auxquels il donne le titre général Triptyque, expliqué comme suit: Le Paquebot, Le Village, L'Épopée du fer.

Il faut l'avouer, toutes les pièces ne sont pas de même valeur. M. Ponthière ne mérite pas toujours le qualificatif d'impeccable, et ceci est grave quand il s'agit de courts poèmes à forme fixe. Prenons pour exemple un sonnet sur la locomotive. L'écrivain la compare à un athlète; c'est fort bien, mais voici ce que nous lisons:

Pour les combats, le bel et vigoureux athlète Pourra dès aujourd'hui fuir l'atelier natal. La vapeur dans les flancs, par ce fluide vital Poussé, l'on croit déjà l'entendre qui halète

Voilà une locomotive construite spécialement pour accident! Ce n'était pas Pour les combats, mais Pour la course qu'il fallait dire. Ensuite, est-on poussé par un fluide vital? Je ne le crois pas; on est animé; mais voilà! il y aurait eu un pied de trop. Je pourrais multiplier ces petites vétilles qui ont si grande importance dans les vers; je préfère expliquer à nos lecteurs ce qui, pour moi, fait le très réel mérite de l'œuvre de M. Pon thière.

Si l'on considère les différents sujets traités par l'artiste, on est frappé du peu de ressources poétiques qu'ils devaient lui fournir. C'est ainsi que dans la troisième partie de l'œuvre, nous trouvons la houillère, le grisou, la fonderie, le marteau-

pilon, la locomotive et même la bicyclette. M. Ponthière emploie constamment la forme lyrique. Cette forme suppose une réelle émotion qui la motive. Or, il faut bien avouer qu'elle est en cette matière, réduite à son minimum. La vue ou l'étude d'une houillère, d'une fonderie, d'une locomotive, n'a pour la plupart des hommes, rien qui les transporte. Autant il est facile de voir le côté poétique d'une chose qui a cessé d'être utile, moyen de locomotion ancien comme serait une chaise à porteur, outil d'un autre âge comme serait un rouet, autant il est difficile d'anoblir une chose que nous sommes habitués à considérer dans son immédiate utilité. Ce qui est éloigné de nous soit par le temps, soit par l'espace, prend une signification de beauté. Nous ne voyons plus qu'une image idéale qu'aucune matérialité ne vient troubler. Elle est dépouillée tout naturellement de son caractère d'individuatité; elle s'élève jusqu'au type, jusqu'à l'idée et peut ainsi nous émouvoir. S'agitil au contraire d'un objet usuel, il faut être un magicien subtil pour le transporter du monde de la volonté dans celui de la représentation. C'est ce qu'a tenté M. Ponthière et c'est ce qu'il a souvent réussi.

Essayons de pénétrer les secrets de son art, et voyons comment il a procédé.

Tout d'abord il a choisi, parmi toutes les formes lyriques de la poésie, celle qui peut l'être le moins, mais qui rachète son manque de puissance émotive par de hautes qualités plastiques, le sonnet. Le sonnet est parmi tous les poëmes à forme fixe, celui qui peut se passer le plus facilement d'émotion; il se suffit à lui-même, indépendamment du sujet, par sa propre harmonie et sa propre beauté. Employer cette forme, c'est déjà donner de l'éclat à sa pensée. Ayant fait choix de cette forme belle entre toutes, M. Ponthière avait encore à la faire paraître non pas naturelle mais nécessaire. Pour ce, il envisagea le sujet qu'il allait traîter, sous son côté épique. La force dépensée et actionnée dans la forge, dans le laminoir, dans la fonderie, lui apparaît dans ce qu'elle a de grandiose et de brutal; il l'élève ainsi au niveau de la poésie. En voici deux exemples:

LA GRANDE FORGE

Ce ne sont pas, là-haut, les yeux étincelants De la Nuit, dont la plaine, en dormant, s'illumine; Mais les fours où crépite et se réduit la mine, Et les convertisseurs aux longs dards rutilants.

Ecoutez, quand jaillit le laitier de ses flancs, Eclater le pétard du barreau qu'on lamine; La scie ardre en grinçant; le pilon qui fulmine; Gronder les laminoirs calés sur les volants!

La cheminée, au noir panache qui rougeoie, Le haut-fourneau, flambant comme un grand feu de joie, Forment vingt soupiraux qui dégorgent l'enfer.

Et par la baie ouverte au mur qui l'enveloppe, Sous les reflets sanglants, on voit plus d'un cyclope Bras nus jongler avec un gros lingot de fer.

L'ACIÉRIE

La fonte soutirée au creuset des fourneaux S'affinait, par le vent fouettée et soutenue, Quand un magicien, basculant la cornue, L'a coulée en lingots d'acier octogonaux.

Chaque bloc est traîné dans un des longs carneaux Où, lascive, brûlante, ivre, sans retenue, La flamme, caressant et mordant sa chair nue, Le tient longtemps serré dans ses bras infernaux! Par la fournaise enfin, la victime rendue S'avance dans le hall, sur son char étendue Comme le corps d'un chef porté sur le pavois.

Puis, dix fois, sur l'enclume elle est soudain frappée. Et le pilon demeure immobile et sans voix, De la part qu'il a prise à l'horrible équipée.

On peut se rendre compte, en lisant ces deux sonnets, de la façon dont M. Ponthière a su donner un lustre exceptionnel à des mots triviaux ou techniques. Le vers beau par sa clarté et sa sonorité emporte les termes les plus vulgaires. Ils ne nous arrêtent point, ne nous choquent point; ils participent à l'éclat général du poème et de la phrase.

M. Ponthière a triomphé d'une des plus grosses difficultés de l'art du poète : rendre digne du rythme et de la rime la réalité de tous les jours, et voilà pourquoi nous le félicitons hautement.

VALÈRE GILLE.

Elisabeth d'Angleterre et ses prétendants (1)

par Ernest Gossart.

Nos lecteurs se rappelleront sans doute l'analyse que nous donnions il y a quelques mois, du travail de M. Gossart sur Charles-Quint et Philippe II. L'étude dont nous allons parler se rattache intimement à ce premier ouvrage.

Philippe II fut, en effet, le premier prétendant à la main de la reine d'Angleterre, sa belle-sœur. Deux mois après la mort de Marie Tudor, il charge Feria, son ambassadeur à Londres. d'entamer les négociations. Il pose comme condition la conversion de la reine au catholicisme; il laisse entendre, en outre, qu'il ne compte guère résider longtemps en Angleterre et y faire beaucoup de dépenses. Les prétentions du roi d'Espagne rendirent le mariage impossible. Se voyant éconduit, il cherche à marier la reine Elisabeth à l'un de ses cousins l'archiduc Charles d'Autriche. Robert Dudley, comte de Leicester, fit avorter ce projet. L'affection que la reine avait pour lui était si vive, qu'elle alla jusqu'à rêver d'en faire son époux. Philippe II semble avoir été fort disposé à prêter son aide à Dudley. Mais Cecil, le premier ministre d'Elisabeth, sut soulever si bien l'indignation publique contre le favori de la reine que ce projet de mariage échoua.

Sans attendre la fin de ses négociations avec l'Autriche, Elisabeth était entrée en pourparlers avec Catherine de Médicis pour épouser l'un des trois princes de Valois. Des démarches furent faites pour amener son mariage successivement avec Charles IX, avec Henri, duc d'Anjou et avec François d'Alençon. Malgré l'amour de ce dernier pour la reine, aucun de ces projets ne put être mené à bonne fin. « La comédie du mariage d'Elisabeth d'Angleterre se termina par la mort du duc d'Alençon. Elle avait duré vingt-cinq années. La reine avait alors cinquante-et-un ans.

M. Ernest Gossart a montré avec beaucoup d'habileté et d'érudition les motifs qui amenèrent Elisabeth à garder le célibat et « à introduire dans l'art de gouverner un moyen nouveau : la coquetterie, qu'elle employa avec ingéniosité pour affermir sa puissance. »

ROBERT CANTEL.

Un double amour

par J.-H. Rosny (1 vol. in-18. Léon Chailley, éditeur, Paris).

Si cette œuvre, au lieu d'être un roman, était une pièce de théâtre, on pourrait lire dans la liste des protagonistes, imprimée en première page : La fortune de Madame Lancret. L'oiseau dans le Canard sauvage, la « machine à décerveler » dans Ubu-Roi, la géniale bouffonnerie de MM. Jarry et la « main de l'impératrice » dans Madame Sans-Gêne sont de ces personnages muets dont le rôle est parfois prépondérant, toujours indispensable dans la pièce.

Cet argent, ces revenus de M^{me} Lancret constituent peutêtre le pivot du drame, sont en tous cas un mobile primordial qui hante ceux qui en souffrent. Car il faut remarquer que, jusqu'aux dernières pages du livre, assailli, sollicité ou préoccupé par l'idée de ces richesses, chacun n'en tire que désillusion, dépit, inquiétudes.

Gilbert Deraisme s'éprend de deux femmes : M^{me} Lancret, la veuve très riche, et Jacqueline de Somerville, dont les parents — sœur et beau-frère de Christine Lancret — sont harcelés de dettes, rongés en outre du désir, irréalisable si la fortune de la veuve ne leur revient pas, de briller, de vivre somptueusement, de s'éblouir dans le luxe.

Si Gilbert épouse Christine, les Somerville sont frustrés.

Si Gilbert épouse Jacqueline, Raymond de Somerville y verra une lacheté, une épouvantable monstruosité. Car il sait quel attachement lie Christine et Deraisme et, père, il considère comme une horreur que le mari de sa fille ait été l'amant de la tante, — ce qu'il croit.

Gilbert, lui, ne sait.

« Devant Jacqueline, il connaissait les terreurs de la beauté et son esclavage, mais il subissait le charme toujours plus doux des yeux de Mme Lancret. »

Somme toute, malgré sa passion pour M^{11e} de Somerville, comme elle n'en est pas encore aux phases suraiguës auxquelles plus tard elle parviendra, Gilbert eut épousé Christine si le scrupule de passer pour un « coureur de dot » ne l'eût retenu. Ce qui est une raison deviendra alors plus tard un prétexte, car décidément c'est vers Jacqueline qu'ira son véritable amour, le sentiment qu'il ressent à l'égard de l'autre femme se muant dans les derniers temps en une pitié, une affection commisérante, aumône payée en uue menue monnaie de baisers et d'étreintes.

Dans les derniers temps, dis-je, car dès le début du drame nous assistons à la lente agonie de M^{mo} Lancret, et c'est une mourante qui implore que Gilbert se fiance à elle, et c'est en consolation de son agonie que Deraismes promet quelque chose qu'il sait ne pouvoir faire — jamais!

Et comme M. J. H. Rosny a, en définitive, voulu, je crois, faire de son héros un personnage sympathique, ne peut-on s'étonner qu'il détériore, par ce compromis avec son cœur, qui est presque une lâcheté, l'intérêt attendri que nous sommes prêts à lui témoigner? Il veut élever un « obstacle contre un vague avenir », et, sous prétexte de ne rien vouloir de l'argent que Christine lui devrait apporter s'ils se mariaient, il écarte toute possibilité de leur union. En cet instant, il doit songer à Jacqueline; rien de précis peut-être à son sujet ne s'avère en lui-même; mais il songe, il éprouve la hantise de celle-là qui « était une de ces jeunes filles si belles qu'on se meurt de regrets et d'ennuis à les rencontrer ». Il se prémunit par une alternative dans laquelle il enferme Christine: « Vous dire que je vous aime, c'est prendre la résolution de ne point vous épouser. »

Et il le lui dit.

Puis M^{me} Lancret s'éteint, mort prévue — souhaitée cyniquement par sa sœur, par son beau-frère, mort qui délie Gilbert.

⁽¹⁾ Extrait de la « Revue de Belgique » du 15 octobre 1896. Bruxelles Weissenbruch.

Toutefois, de Somerville lui refuse sa fille, quoique celle-ci eût juré au jeune homme de n'être qu'à lui.

Il y des larmes jusqu'à la dernière page, des souffrances tout au long du livre.

Et d'égoïstes hideurs dans les âmes de tous ces héros.

Des hideurs poussées jusqu'au crime, au meurtre par souhait: je ne sais si trop fréquemment cette horrible idée de mort ne souillent pas les lèvres? Les Somerville espèrent la mort de M^{me} Lancret; Claire, pour une seule petite jalousie de coquetterie, en arrive à désirer la mort de Jacqueline, sa sœur, dont la beauté l'éclipse; Raymond de Somerville rêve la mort de Deraisme. Il n'est pas jusqu'à Jacqueline qui ne s'écrie, parlant de Gilbert: « Qu'il meure ou qu'il m'aime! »

Ce qui me semble étrange, c'est que Jacqueline, aimant Gilbert comme elle en vient à l'aimer, s'étant convaincue que, Christine disparue, ce sera une amie et non une amante qu'il regrettera, elle ne mette pas plus d'impétuosité à être à celui avec lequel elle a eu une entrevue comme celle que dit l'auteur en une seule page, mais une page qui est plus définitivement belle, mystérieusement passionnée que tout ce qui a été écrit en fait de scène d'aveux. Ces quelques phrases m'ont fait frissonner d'une intense émotion de volupté. On garde après leur lecture un immense trouble. Je ne savais pas encore que si peu de mots si simples eussent la magic de recéler tant d'amour.

- « Vous m'aimez ? demanda Gilbert.
- Je vous aime.
- Vous n'en voudrez point d'autre?... Quelque contrainte qu'on vous impose?
 - Je n'en voudrai pas d'autre.

« Alors il marcha vers elle et la baisa sur la bouche. Le saisissement de ce baiser l'anéantit; il tomba sur les genoux, il sentit que les allégresses passées n'avaient plus de forme. La face était pathétique, suppliante, mortellement pâle. Elle lui mit la main sur la tête avec une timidité suppliante:

- Partons, dit-elle.

« Elle tremblait. Elle était aussi troublée et amoureuse que lui, mais pleine de peur subtile, de la peur que l'avenir ne ratiflât point leur baiser. Pour lui, il la suivait, tout gonflé d'espérance.

Eh bien! cette peur, il appartenait à Jacqueline de la déjouer, il lui appartenait de ne pas dire seulement: je n'en voudrai point d'autre; mais, de plus, d'ajouter: et vous, je vous veux et, en fin de compte de tenir cette parole.

Elle le pouvait. En amour, si la passion est réciproque, on peut tout.

Mais qui sait si telle inconséquence n'est pas voulue, comme est voulue l'antipathie que provoque un moment le personnage sympathique: Gilbert, lorsqu'il table sur les heures qu'il reste à vivre à Christine; lorsque aussi, de sa propre autorité, il dispose ou laisse disposer avec son assentiment de la fortune des Somerville qui lui font signer un tas de papiers qu'il n'aurait pas dû accepter, n'étant à ce moment rien ni pour les uns, ni pour l'autre.

Mais M. J.-H. Rosny affectionne les personnages illogiques. Et c'est dans le souci de la vérité qu'il faut en chercher la raison. La vie est faite d'inconséquences; à bien les voir, nos actions ne se démentent-elles pas du jour au lendemain? Et c'est de la vie, de la vraie vie d'âmes et de cœurs, que l'auteur a voulu mettre dans ce roman.

Pas de décor, de dates, ni d'extériorité inutile. De la passion, rien d'autre. Et des combats, de la douleur beaucoup, parce que la vie est avant tout douloureuse. Ce drame est de toujours et de partout: pourquoi de banales préoccupations d'existence qui n'influent pas sur ces troubles: amour, haine qui sont les rouages du drame?

Devrai-je dire la splendeur de la langue si simple cependant en laquelle est écrit *Un Double Amour*? Ce serait me répéter, car ici même, j'ai proclamé déjà mon admiration pour le superbe outilque manient ces maîtres: J.-H. Rosny!

PAUL ARDEN.

L'apothéose de Sarah Bernhardt

A la suite d'un assez méchant tripatouillage de *Lorensaccio*, commis par M. Armand d'Artois, et dans le principal rôle duquel M^{me} Sarah Bernhardt s'est, de l'avis des juges les plus difficiles, montrée supérieure à elle-même, la tragédienne a reçu, devant le Tout-Paris, les honneurs de l'apothéose.

M. Mounet-Sully, récemment, avait été le héros d'un simple banquet. M^{mo} Sarah Bernhardt a été plus favorisée: déjeuner, représentation extraordinaire, hommage des poètes, couronnement sur la scène, rien n'a manqué à sa gloire, rien sinon le ruban de la Légion d'honneur, que le conseil de l'ordre s'est montré peu disposé à décerner à la comédienne.

M^{me} Sarah Bernhardt avait eu soin de préparer le monde aux honneurs qu'elle allait obtenir en rappelant elle-même, dans divers journaux boulevardiers, et avec un à-propos contestable, ce qu'elle croit avoir fait pour la propagation de la langue française dans des Amériques variées et lointaines.

De bons esprits, qui n'étaient pas au diapason, ont précisément reproché à dona Sol d'avoir gaspillé inutilement, dans de fabuleuses provinces, un talent qu'elle aurait pu consacrer, plus glorieusement, à servir la muse française en France et devant le public français. Leurs reproches ne sont pas tout à fait injustes, mais l'admiration pour la femme et pour l'artiste l'a emporté sur les bonnes raisons de quelques protestataires, et Sarah, la grande, la belle, la bonne, l'unique Sarah, célébrée en prose et en vers, acclamée, fleurie, adulée, déifiée, a pu dire comme Voltaire, le soir d'Irène, que les Parisiens voulaient la faire mourir de plaisir.

Ce n'est pas le moment d'examiner si M^{me} Sarah Bernhardt, qui a du génie, a fait un noble emploi de ses magnifiques dons naturels. On peut lui reprocher d'être par trop personnelle, et d'avoir trop rarement consenti à jouer d'autres personnages que le sien. Mais elle est, comme l'a dit justement M. Rostand, « reine de l'attitude et princesse des gestes », et sa merveilleuse plasticité — qui est tout son génie — explique et justifie les transports d'admiration qu'elle a soulevés depuis vingt-cinq ans. Qu'on la couronne donc, si elle tient à être couronnée, mais qu'on n'oublie point M^{me} Réjane, une interprête autrement fidèle, et qu'on ne soit pas ingrat pour l'exquise et admirable Bérénice qui s'appelle M^{me} Bartet.

La guirlande poétique offerte à M^{me} Sarah Bernhardt a été tressée par MM. François Coppée, Jose-Maria de Heredia, Catulle Mendès, Armand Silvestre, Edmond Haraucourt, André Theuriet et Rostand.

La part de M. Silvestre, qui a travaillé pour le musicien, M. Pierné, était forcément réduite. Le sonnet de M. de Heredia a eu l'esprit d'arriver trop tard pour être inséré dans le Livre d'or. M. Haraucourt a rimé un sonnet médiocre, qu'il est inutile de citer. M. Rostand a mêlé une belle strophe à des vers rocailleux et amphigouriques. Quant à M. Catulle Mendès, il est inconcevable qu'il ait laissé publier sous son nom l'abominable machine que voici:

Vous la Déesse encor des temples profanés, Mélodieuse Muse, eurythmique Carite, Vous êtes le pur geste et l'hymne d'or du Rite! Et vous êtes la gloire, et vous nous la donnez. Certes, ce siècle, exemple aux demains étonnés, Des siècles de jadis n'a rien qui démérite ; Sur la tourbe haineuse et sur l'or sybarite Hugo plana, soleil-aigle, aux cieux inbornés!

Mais du plus haut aède assis au plus haut faite L'orgueil sera moins vaste et la gloire imparfaite, De quelque énorme éclat que son front ait relui,

Si l'avenir, parmí les rosiers et les roses, Sur son tombeau sacré, seuil des apothéoses, Ne lit ces mots : « Sarah disait des vers de lui ! »

MM. Coppée et Theuriet ont fait meilleure figure. Voici l'offrande de l'auteur du *Passant*:

Mignonne, c'est l'avril! Que c'est loin, le décor Tout bleu de lune: Agar, avec sa voix profonde, Le passant florentin, à chevelure blonde, Et mes vers d'écolier dits par tes lèvres d'or!

Sarah, ce souvenir est mon plus cher trésor; Avec toi depuis lors, ô muse vagabonde, La Poésie et l'Art ont fait le tour du monde, Et ton génie a pris un merveilleux essor.

Tu triomphes, ce soir; permets que, dans la fête, La lointaine chanson de ton premier poète En caressant ton cœur dise: « T'en souvient-il? »

Le passé ne peut pas attrister ta mémoire : Car, pour toi, belle et noble artiste en pleine gloire, C'est toujours la jeunesse et c'est toujours l'avril!

Voici la gerbe de l'auteur de Jean-Marie :

Comme les chevaliers, au pays de Féerie, Vers leur dame d'amour allaient à travers bois Les poètes, vers vous — la Dame de leur choix — Viennent, portant chacun sa couronne fleurie.

Et moi, me souvenant, Sarah, qu'à *Jean-Marie* La grande comédienne a daigné maintes fois Prêter son fier génie et l'or pur de sa voix, Je veux que mon brin d'herbe aux palmes se marie;

Et je mets à vos pieds les fleurs de mes forêts, Afin que la senteur secrète des genêts, Les épis de la sauge et de la marjolaine,

Se mêlent aux festons des lauriers toujours verts Qui fêtent votre gloire, ô Muse des beaux vers, En ce royaume d'art dont vous êtes la reine!

Ajoutons, pour conclure, que, d'après tous les convives qui se pressaient dans la salle du Grand Hôtel, « la princesse des gestes » a été merveilleuse en descendant les degrés du grand escalier.

Il est question de « nationaliser » cet accessoire immortel, et de le transporter dans un musée de l'Etat.

A. G. D.

Musique

Le verbe est musique! proclame M. René Ghil, dans son meilleur devenir; M. Maurice Leblond salue en Mallarmé le poète des sonorités intellectuelles. Et tandis que la littérature négligeant la pensée sacrifie l'idée pour satisfaire l'acoustique, la musique suit le mouvement opposé. Elle n'a plus qu'un but littéraire. Elle veut être le commentaire expressif d'idées ou d'actions préalablement exposées. Ces tendances contraires devraient unifier ces deux branches d'art qui élargissent leur domaine aux dépens l'une de l'autre. Mais résultats d'impuissance créatrice, ces expansions n'auront jamais qu'une portée relative et éphémère.

Il y aurait matière à d'interminables gloses sur les conséquences de ce phénomène d'amplification esthétique qui se

produit aussi bien en France que de l'autre côté du Rhin. Cette nouvelle orientation de l'art musical est représentée en Allemagne par M. Richard Strauss qui est venu diriger le dernier concert populaire consacré exclusivement à ses œuvres. On n'a pas compris grand chose à Macbeth, un poëme symphonique. Fanfares exaspérées des cuivres, déchainement formidable des batteries, débauche de dissonances des cordes, tel était cet assemblage excessif de sonorités rutilantes. C'était certainement d'une technique étonnante, mais cela demandait une explication absente au programme. Or de la musique à programme sans programme risque fort de rester à jamais de la musique enigmatique. M. Richard Strauss a mieux réussi à synthètiser harmoniquement, les équipées de Till Eulenspiegel, le héros joyeux de la littérature allemande. D'une forme absolument personnelle cette page décrit avec pittoresque deux aventures de ce personnage légendaire et sa grimaçante pendaison. Le compositeur y fait preuve d'un esprit original que complète un génie inventif dans la recherche du comique instrumental. Mais, c'est toujours de la musique avec notice explicative, un genre condamné par Richard Wagner lui-même dont M. Strauss est dit-on le plus savant disciple.

Mort et transfiguration est l'œuvre la meilleure qui ait été exécutée. Le finale, a une grandiose envolée habilement amenée par un crescendo saisissant.

Ce concert eut été d'une aridité continue sans la présence de M^{me} Milka Ternina, première chanteuse de l'Opéra de Munich, qui y a apporté l'appoint de son prestigieux talent. Elle a chanté d'une voix pure et expressive deux mélodies inspirées de M. Strauss. On s'est plu a admiré la noblesse de sa diction et la sérénité de son allure dans deux airs d'Elisabeth de Tannhauser.

Bref, très grand succès pour M^{me} Ternina, ovations enthousiastes à M. Strauss dont une part s'adressait à M. Joseph Dupont, qui ne recule devant aucune difficulté pour initier son public aux manifestations les plus récentes de l'art musical.

Le théâtre de la Monnaie nous a donné la première de *Phryné*, un opéra comique de M. C. Saint-Saëns, joué à Paris pour la première fois le 24 mai 1893. On connaît la légende de Phryné, musicienne et célèbre courtisane grecque, née à Thespies, et qui vivait au 10° siècle avant J.-C. Accusée d'impiété, de sacrilèges et de toutes sortes de petits scandales qui devaient faire le sujet joyeux des conversations aux *five o'cloch* de l'époque, elle allait être condamnée à mort, lorsque Hypéride, son défenseur, la sauva en soulevant le voile qui la recouvrait et en exposant aux regards des juges la beauté de sa cliente. Cet incident d'audience, provoqué par l'apparition d'un témoin à décharge inattendu, adoucit les archontes rigides et enleva un verdict d'acquittement dont l'histoire a conservé pieusement le souvenir.

C'est bien cette Phryné que M. Augé de Lassus a essayé de ressusciter en deux actes comiques, s'adressant aux friands de situations grivoises. Naturellement, les convenances et les prohibitions de la ligue Béranger ne permettaient pas la mise à nu du détail scénique de cette mémorable séance. Mais on a trouvé le joint. A défaut de l'appareil antique, nous avons M^{me} Harding, dans le rôle de Phryné. En costume grec, la chlamyde rehaussée par des camées aux profils délicats, elle apparaît délicieuse sous le chapeau de paille, une coquetterie aussi audacieuse qu'archaïque empruntée aux figurines de Tanagra. Au 2º acte, la petite scène naturaliste, but de ce pastiche scabreux. Apparition d'une statue décolletée, tandis que Phryné s'étend sur le triclinium d'une manière suggestive et attirante.

Certes, depuis Juvenal, nous savions que:

Totas habet illic femina mores.

Mais il y aurait moyen de nous le montrer d'une façon plus décente.

MM. Isouard, Gilibert, Caisso, Danlé dans les rôles de Niçias, Diciphile, Cynalopex, Agoragines (des noms à coucher dehors) complètent une bonne interprétation.

La musique de M. Saint-Saëns manque avant tout d'unité, on y reconnaît peu le faire distingué de l'auteur de Samson et Dalila. La prière à Vénus Aphrodite, a encore un peu de cette grâce séduisante si admirée ailleurs. Cette œuvre est musicalement et poétiquement peu susceptible de s'imposer, quoiqu'elle satisfasse les goûts dépravés du public bourgeois.

La direction a fait un effort pour mettre cette pièce de demicaractère dans un cadre approprié. Je ne crois pas cependant qu'on ait mis au pillage « Le grand trésor des antiquités grecques de Grævius », pas plus que « L'iconographie grecque de Visconti », et nos décorateurs n'auront pas approfondi les techniques propres aux écoles picturales de l'Ionie et de l'Attique. Mais, enfin, l'ensemble figuratif ne jurait pas trop avec le texte et l'entrée des danseurs en cortège est réglée avec goût. Quant aux choristes, ce ne serait pas d'une exigence excessive que de leur demander une bonne humeur qu'ils semblent réserver pour la clôture estivale.

N. L.

La maison organisatrice du concert Diémer pour instruments anciens ayant négligé de nous adresser des invitations nous nous abstenons d'insister autrement sur cette séance.

Memento

M. Georges Rodenbach, dans le Figaro, fait la monographie du sifflet au théâtre. Nous en extrayons cette phrase suggestive:

"Dans toute l'histoire du théâtre, chaque fois que le sifflet intervint, ce fut par ignorance contre une forme d'art trop haute ou trop nouvelle."

C'est bien pour cela que le Voile ne fut point sifflé!

C. Q. F. D.

Mais M. Rodenbach a oublié, sans doute, qu'il a éloquemment défendu et fait acquitter, à Bruxelles, les siffleurs de M. Coquelin.

Notre oncle l'Art moderne publie une lettre du merveilleux professeur à l'Institut des vertigineuses études, M. Raphaël, Petrucci (rendez le prénom!)

Nous en extrayons deux passages exquis:

Quant à l'influence des ambiances sur les œuvres, j'ai tenté dans mon cours d'en dégager la philosophie supérieure et je crois l'avoir conque comme un des innombrables facteurs qui agissent dans la production esthétique et non point avec cet esprit étroit et absolu qu'y a porté Taine et que ses imilateurs ont exagéré encore.

Ce dernier aveu pourraitêtre fatal au docte professeur.

Je n'ai pas admiré non plus le Martyre de Saint Liévin, tout en lui reconnaissant certaines qualités : une couleur agréable. On n'est yraiment pas plus indulgent!

M. VERHAEREN jugé par M. Ch. Guérin dans l'Ermitage:

... C'est à contempler les Moines que M. Verhaeren acquit le sens de l'au-delà, car à dater de ce recueil la vision du poète s'élargit, il décrit toujours les choses de la terre, mais il en déforme les contours; il devient apocalyptique; dans le sac de son vers où déjà se tassent les mots pleins et sourds, il ajoute les éclats aigus des assonnances qui en déchirent l'enveloppe et des blocs de cuivre qui la bossèlent...

... M. Verhaeren a la brutalité de sa puissance; il abuse parfois des consonnes rudes au point qu'on songe involontairement à l'épigraphe de Boileau sur Chapelain, l'emploi qu'il fait des adverbes incommensurables et pesants, tels que immensément, énormément, tourne trop souvent au procédé (je concède qu'il peut se réclamer de l'immanis de Virgile, de l'énorme de V. Hugo, mais quand même!); enfin pourquoi M. Verhaeren ne veut-il pas écheniller son œuvre robuste de certaines expressions qu'il sait, aussi bien que moi, vicieuses? M. de Régnier, lui, ne dédaigna pas d'épurer sa syntaxe!

LE DERNIER FASCICULE de l'*Univers catholique* (Paris, Juven, éditeur) contient de fort intéressantes reproductions photographiques. Nous avons particulièrement remarqué l'église de Saint-Antoine de Padoue, le portail de l'église San-Pablo à Valladolid, une Cène en bois sculpté de Murcie et la fresque de Luca Signorelli à Qrvieto, les Elus.

Vandalisme. — Lorsque nous nous efforcions de démontrer par ses conséquences absurdes le danger des projets de M. l'architecte Cloquet, nous n'exagérions rien. Le *Patriote*, dans son numéro du 12 décembre, reprend pour son compte la thèse paradoxale de M. Cloquet et propose avec sérénité de dépecer la Bibliothèque royale et d'en partager les lambeaux entre divers musées et écoles.

N'existe-t-il pas d'autres établissements scientifiques que l'on pourrait démolir ?

Samedi passé, le Cercle artistique d'Anvers a donné, à l'occasion de la réunion de la Fédération des avocats, une représentation théâtrale d'un haut intérêt, du genre de la Marche à l'étoile du théâtre du Chat Noir. Poème, musique et mise en scène sont l'œuvre d'un avocat anversois, M. Aug. Dupont. M. Dupont a fait marcher ses marionnettes en homme pour qui cet art rempli de ficelles n'a pas de secrets. Mais c'est surtout comme musicien qu'il s'est révélé de la façon la plus remarquable. Il est vrai que M. Dupont appartient à une famille d'artistes et que s'il n'était pas musicien d'instinct, l'atavisme ne serait plus qu'un vain mot. M. Dupont a trouvé, pour interpréter son poème, plusieurs idées mélodiques qui témoignent de réels dons d'imagination et de sensibilité et il les a formulés avec un instinct de l'écriture musicale qui a frappé les gens de métier.

Le bien que nous pensons de l'œuvre de M. Dupont, prise dans son ensemble, nous permettra de dire avec franchise que son poème est sans aucune valeur littéraire. Nous ne pouvons que l'engager à renoncer à courtiser toutes les muses à la fois.

Pascapont. — Etude des ornements. Paris, Rouam, 1896. 10 francs. — Cet ouvrage fait partie de la Bibliotèque des arts décoratifs, publiée sous la direction de M. Victor Champier. Le premier volume, seul paru, traite spécialement des Dauphins, des Ecailles, des Bucranes, des Grecques, des Guirlandes et des Flots grecs, aussi nommés Postes ou Chiens courants. Excellent manuel, auquel plus de six cents figures intercalées dans le texte font un commentaire pratique.

ON PRÈTE à la famille d'Aremberg l'intention de vendre l'hôtel de la place du Petit-Sablon et les riches collections artistiques qu'il renferme. La ville de Bruxelles achèterait l'immeuble pour percer une rue qui créerait une nouvelle communication entre le bas de la ville et le boulevard de Waterloo.

Quant aux collections, le gouvernement y trouverait une occasion exceptionnelle pour enrichir ses musées.

On sait que c'est la famille d'Aremberg qui possède, entre autres merveilles, cet admirable Paul Potter, un des chefsd'œuvre de ce maître.

Bibliographie

Paul Dupuy; La question morale à la fin du XIX siècle. — Austin de Croze; Calendrier magique. — Catulle Mendès; L'art au théâtre. — A. Darmesteter; Cours de grammaire historique de la langue française.; quatrième et dernière partie. — G. Montorgueil; La France, imagée par Job.

En vente chez l'Editeur de la Revue

Crocq (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures	4 00
Crocq (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in 80 de 450 pages, avec 98 figures et planches	10 00
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in 80 de 650 pages	12 00
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité he — II. Les données de l'inconscient. — III. Le c la conscience. — IV. Origines et limites du gradégénérés. — V. Les causes de la dégénérescer déséquilibrement. — VI. Les stigmates de la rescence et du déséquilibrement. — VII. Les dinférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etic mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques nérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — X mates hystériques et dégénérescence. — X hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies se — XV. L'impulsivité morbide. — XVII. L'éma l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénéres criminalité.	hamp de oupe des nee et du dégéné-égénérés ologie et et dégé-II. Stig-III. Les exuelles. tivité et
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages	2 50
HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution. 1889. In-8°, 32 pages	1 00
HEGER (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893. In-8°	o 6o
Leclère (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889. In-8°, 138 pages	2 50
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto- ral l'elge. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques	2 00
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-80.	0 50
Petithan. — La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes. 1889. In-8°, 131 pages	1 00
Pelseneer (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in 8° avec 145 fig. dans le texte	6 00
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°,	

6 00

Quel est l'homme politique, l'écr vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche
de Demeure de Beaumont
pour son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand în-folio, les dessins mesurant 27 × 37, împrimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphès par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Powre (hiver); Marché aux Fleurs; Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

No 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

No 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine: 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort: 35 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX: 3.50 francs.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8: 3 FRANCS

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: I franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.



Le Nmuéro: 25 centimes.

SEIZIÈME ANNÉE

2º SÉRIE. - TOME I

Nº 50

26 décembre 1896

TA-Eune-Belique

SOMMAIRE:

Valère Gille. — M. Jules Lemaître, critique et poète. Table des matières pour l'année 1896.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, Léon VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur: MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur:

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1er de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à:

MM. Francis de Groisset et Robert Cantel, secrétaires;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
èditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boi sacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicg, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, Mme Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant; Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

THE PROPERTY OF THE PARTY OF TH	
La Jeune Belgique, première série (1880-1895).	
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète	75 00
tion complète	
de. Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol.	7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de	
Léopold Wallner, d'après les poèmes de Gilkin, Gille, Giraud, Levis, Van	
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, Det	4 00
THORÉ-BURGER. — Les Salons, études de critique	
et d'esthétique. Avant-propos par Emile Le CLERCO, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts	
volumes in-12	6 00
DE REUL (X) Autour d'un Chevalet, scènes de	
la vie romaine. Volume in 16	3 50
Publication de la Librairie Léon Vanier	
也以第9至10至至第二次的1000年的中国的1000年的	
En vente chez H. Lamertin, Libraire à Brux	kelles
PAUL VERLAINE Sagesse, nouvelle édition	3 50
- Dédicaces, tirage sur hollande numé-	
roté avec autographe de l'auteur. — Edition ordinaire	3 50
- Quinze jours en Hollande, prose	5 00
Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 oo et	3 50
Jules Laforque. — Poésies complètes, édition dé-	
finitive contenant: Les Complain-	
tes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les	
Derniers vers. 1 volume	6 00
— Moralités Légendaires, 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — Poésies complètes, édition définitive avec préface de Paul	
Verlaine	3 50
— Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer	3 50
Tristan Corbière. — Les Amours jaunes	3 50
JEAN MORÉAS. — Les Syrtes	3 50
— Le Pèlerin passionné	3 50
	3 00
STUART MERILL. — Les fastes	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — Episodes, Sites et Sonnets.	3 50
Gustave Kahn. — La pluie et le beau temps	3 50
Edmond Pilon. — Poèmes de mes soirs	3 50
Adolphe Retté. — Cloches en la nuit	3 50
— Une belle dame passa	3 50
— Trois dialogues nocturnes, prose	3 50
Francis Vielé-Griffin. — Les Cygnes	3 50
HENRI DEGRON. — Corbeille ancienne	3 00
Emmanuel Signoret.—Lelivredel' Amitié, poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. Centon	3 00
Robert de la Villehervé. — Toute la Comédie.	3 50
HECTOR CHAINAYE. — L'ame des choses, poème	
en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — Adagiettos	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur: Max WALLER
Secrétaires FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

M. Jules Lemaître, critique et poète.

Je croirai avoir assez exactement formulé le sentiment général du public qui aime à penser vite et se plaît aux rapides classifications, après avoir écrit de M. Jules Lemaître qu'il est un causeur séduisant et un aimable sceptique.

Causeur séduisant, nul ne pourrait lui dénier cette qualité mondaine, si l'on veut toutefois reconnaître que ses pages de critique sont surtout des causeries écrites, improvisées au hasard d'une lecture, d'une représentation, ou de tout autre événement qui a eu écho sur le boulevard. Aussi, nous nous surprenons à regretter, pour lui, qu'il n'ait point eu la faveur d'arrondir un geste, d'aiguiser une épigramme, de développer un paradoxe, de se contredire avec esprit, ou même d'essuyer une larme, dans quelque salon frivole du xvIIIe siècle. Car M. Jules Lemaître est bien le représentant de cette littérature à fleur de lèvres qui est une des plus charmantes et des plus futiles manifestations de l'esprit de société. Malheureusement, les salons disparaissent peu à peu, et ceux qui auraient pu y briller avec éclat, doivent se contenter du rez-dechaussée d'un journal. Le milieu est moins aristocratique; peut-être faut-il trouver là l'explication du badinage, de la gaminerie et parfois du débraillé littéraire de l'auteur des Rois. Gardons-nous bien de lui reprocher ce manque de tenue : c'est une de ses nombreuses originalités; et quand il caricature M. Sarcey, parodie M. Zola, on lance avec effronterie un mot d'argot, nous prenons un plaisir extrême à ces impertinences d'écolier. Encore faut-il se souvenir que M. Jules Lemaître revient d'un petit village de Touraine. Quoi d'étonnant qu'arrivé à Paris, sa curiosité se soit éveillée et amusée aux manifestations littéraires les plus récentes, si pas les plus baroques, et qu'il

ait quelque peu sympathisé avec elles, attiré par la jouissance de la nouveauté. Un livre d'aujourd'hui le fait frémir d'aise, le pénètre de plaisir jusqu'aux moelles: tant il aime « cette littérature de la seconde moitié du XIX° siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile »; tant il l'aime « jusque dans ses affectations, ses ridicules, ses outrances... »

Sil'on veut bien encore convenir aujourd'hui que la critique soit un sacerdoce, et que d'aucuns, tels M. Brunetière et M. Doumic, l'exercent avec la foi, la loyauté et la franchise éloquente d'un P. Ollivier, d'autres, comme M. Lemaître ou M. Anatole France, v cherchent surtout l'occasion de se montrer élégants et subtils, et de plaire à la façon d'un abbé de cour toujours souriant. Dans cet « art de jouir des livres », M. L'emaître et M. France sont des frères de lait; mais comme me l'insinuait récemment une mauvaise langue, M. Lemaître est le fils de la nourrice. De fait, dans cet égoïste passe-temps, M. Lemaître a quelquefois manqué de délicatesse: il a voulu trop prouver qu'il était aussi bien renseigné qu'un Parisien, et aussi spirituel qu'un boulevardier.

Ce serait un vilain tour à jouer à M. Lemaître — et vraiment trop facile, — que d'attacher à sa critique plus d'importance qu'il n'en attache luimême. Il a d'ailleurs franchement prévenu ses lecteurs : « Quand ces morceaux de style ont quelques mois — mettons quelques dix ans — l'insignifiance en est telle qu'ils sont absolument illisibles, à moins qu'on ne prenne un méchant et triste plaisir à constater cette insignifiance même. » Il y a déjà nombre d'années que ces lignes ont été écrites; et pourtant, après avoir passé quelques minutes agréables avec leur auteur, on serait encore mal venu de déclarer que son étude sur Leconte de Lisle ne fait pas oublier celle de M. Paul

Bourget, ou bien que les pages de M. Bordeaux, consacrées à M. de Hérédia, font oublier les siennes. M. Lemaître ne se met en position ni de faire oublier les autres, ni de se faire oublier par eux. Il donne tout simplement son impression, ou, plus exactement, l'impression qu'il a ressentie à tel moment de telle journée. Et quand j'écris: donner, je m'aventure; c'est prêter qu'il faudrait dire. Il prête son impression, afin de la pouvoir reprendre quand il le jugera bon, demain, peutêtre même avant d'avoir terminé son article. Au nom de quels immuables principes peut-on déclarer cette œuvre mauvaise, et cette autre bonne; ceci supérieur à cela? Tous change selon nous même. Telle chose suscite notre enthousiasme aujourd'hui qui sera bientôt sans grâce et sans agrément. Souffrons-nous de quelque amour immodéré et malheureux? Musset nous charme et berce un instant notre ennui; nos ners sont-ils malades? Baudelaire nous fascine: sommes-nous graves et pensifs? nous n'admettons plus que Leconte de Lisle. M. Lemaître définirait le beau : ce qui lui plaît — s'il ne savait trop qu'une définition est un arrêt factice au milieu du perpétuel remous. La critique dogmatique a fait son temps. Avoir une idée maîtresse à laquelle sont soumises toutes les autres, c'est l'opération d'un esprit trop simple, prédisposé aux idées fixes, si pas à la manie. Cela s'appelait jadis la foi, mais la foi n'est plus de mise. C'est voir les phénomènes toujours sous un même angle, c'est se priver ainsi des mille autres aspects des choses qui tous peuvent nous plaire, ne fut-ce qu'un instant. Jouissons de tout. Juger, ce n'est qu'établir un rapport fugitif entre un objet et nous-même. Cette œuvre, la voyez-vous, la sentezvous, la comprenez-vous comme je la vois, comme je la sens, comme je la comprends? Elle m'attire; je ne veux point vous faire partager ma sympathie, mais, de grâce, ne me reprochez pas la mienne. Je vous laisse libre; je ne me reconnais pas le droit d'éduquer «le Bamboula qui vit la vie élémentaire » ni de morigéner la portière qui lit les romans de M. Georges Ohnet.

Au demeurant, voici comme M. J. Lemaître s'exprime au sujet de la critique:

"Est-il possible que j'aie failli reprocher à M. Weiss d'être un critique ondoyant et capricieux et de n'avoir pas dans sa poche un mêtre invariable pour mesurer les œuvres de l'esprit? Une des pensées favorites de Montaigne, c'est que nous ne saurions avoir de connaissance certaine, puisque rien n'est immuable, ni les choses, ni les intelligences, et que l'esprit et son objet sont emportés l'un et l'autre d'un branle perpétuel. Changeants,

nous contemplons un monde qui change. Et même quand l'objet observé est pour toujours arrêté dans ses formes, il suffit que l'esprit où il se reflète soit muable et divers pour qu'il nous soit impossible de répondre d'autre chose que de notre impression du moment.

- " Comment donc la critique littéraire pourrait-elle se constituer en doctrine? Les œuvres défilent devant le miroir de notre esprit; mais, comme le défilé est long, le miroir se modifie dans l'intervalle, et, quand par hasard la même œuvre revient, elle n'y projette plus la même image.
- "Dogmatique ou non, la critique, quelles que soient ses prétentions, ne va jamais qu'à définir l'impression que fait sur nous, à un moment donné, telle œuvre d'art où l'écrivain a luimême noté l'impression qu'il recevait du monde à une certaine heure. "

Ne nous hâtons pas pourtant de croire M. Jules Lemaître sur sa première parole. Je crois bien qu'en cherchant avec indulgence, en éliminant les propositions contradictoires, en négligeant les paradoxes, en attachant plus d'importance à certaines idées avec lesquelles il a joué, et en devinant ce qui le fait sourire, on pourrait risquer cette hypothèse: qu'il est convaincu « que nous assistons à une invasion de barbares précieux », qu'il aime surtout l'ordre et la clarté, qu'il préfère le talent au génie, qu'il est l'ennemi de l'exotisme, et qu'en somme il représente assez bien le goût classique. Mais il ne faudrait proclamer trop haut cette conclusion, ni la propager; M. Jules Lemaître se ferait un jeu de s'évader du filet subtil dans lequel vous auriez voulu l'enserrer.

Le charmant écrivain d'aujourd'hui, le sceptique railleur et fuyant, allions-nous le retrouver dans le poète de jadis, ou tout au moins le pressentir? Telle était la question qui éveillait notre curiosité, en découpant les pages de ses *Poèsies*, rassemblées dans un des volumes de la collection elzévirienne par l'éditeur A. Lemerre.

Disons le bien vite, afin d'arriver plus rapidement aux côtés intéressants de ces vers oubliés : le poète n'a ni le charme, ni la souplesse, ni la facilité, ni l'esprit du prosateur. Il n'a point dompté la forme; il s'embarrasse dans sa phrase, fait des efforts pour rattraper la rime et rate presque toujours ses effets. On dirait un séminariste mal à l'aise dans un salon de marquise. Il manie gauchement les bibelots, se dandine lourdement, et trébuche, en voulant éviter les robes à traine de ses idées :

J'enclos en menus verselets

Mon pauvre amour; et dans mes veilles, Soigneux, je le mets en sonnets Comme on met son vin en bouteilles. Ma source, humble et jolie, A tout, mélancolie, Caprice, éclat, beauté, Grâce et bonté.

C'est pour moi l'Hippocrène D'ou me viennent sans peine Des vers menus et courls Comme son cours.

Sous son dais de glycine C'est pour moi la Piscine Qui, mieux que Galien, Guérit, pour rien.

La Piscine sacréc Par l'Archange effleurée Où venaient les lépreux Chez les Hébreux.

C'est pour moi la baignoire Que de son pied d'ivoire Sara se balançant Frôle en passant,

Lorsque cette ingénue, Rouge de se voir nue, S'attarde, non sans trac, Dans son hamac.

Comme, en lisant ces strophes, on excuse M. Jules Lemaître d'en avoir voulu à Banville de rimer trop bien! Ne nous attardons pas, même sans trac, aux débuts de l'auteur des Contemporains, mais considérons plutôt ce qui pourrait, dans ses confessions rimées, expliquer le dilettante actuel.

Rappelons tout d'abord l'éducation religieuse de M. Lemaître, qui, jointe à sa précoce sensibilité, devait lui faire considérer le monde extérieur comme une tentation de l'Esprit mauvais, et dans la possession duquel on ne peut trouver qu'amertume et dégoût. Il a médité longuement sur l'Imitation de Jésus-Christ, à preuve le sonnet qu'il adresse à son auteur anonyme :

Il touche au but rêvé, le pieux solitaire. Parents, amis, plus rien ne l'attache ici-bas. Il n'a plus de désirs. Il est triste, il est las Et plein d'un grand mépris des choses de la terre.

Il a donc jusqu'au bout, accompli l'œuvre austère. Il est saint, maintenant, sans effort ni combats, Mais sans plaisir. Il veut pleurer, et ne peut pas. Il veut prier : son cœur ne sait plus de prière.

Je gagerais bien que le poète s'est un jour trouvé dans cette situation désolée; mais n'étant point èlu pour les sublimes sacrifices réservés aux cœurs virils, il a usé d'un subterfuge, et, tout en niant le bonheur de posséder, sachant que « nos désirs, jamais las, ont soif d'infini », il s'est, dans sa féminine lâcheté, abandonné aux songes « qui font que l'on consent à vivre ».

> Je suis un platonicien. Un réveur adorant son réve...

Mais M. Lemaître a fait mieux qu'adorer son rêve, il a adoré aussi l'étude. Il a lu, peut-être plus par curiosité que par désir de savoir, de nombreux ouvrages de littérature, d'histoire, de philosophie, ne rapportant de cet imprudent voyage à travers les esprits, que l'incrédulité et la constatation de la vanité de toute chose. Allait-il. à la suite de sa douloureuse expérience, s'enfermer, comme de Vigny, dans un mutisme hautain? M. Lemaître aimait déjà trop l'ironie: il la choyait parce qu'elle était sa dernière raison de vivre. Au fond de lui-même sommeillait un disciple d'Horace, comme le prouve la pièce intitulée O Nata mecum. Oubliant donc sa jeunesse et ses espoirs, il accueillit désormais la vie, comme un vieillard trop plein d'expérience, n'ayant gardé pour tout effort qu'un sourire narquois et une raillerie légère. Il ne voulut jouir que de ce qui était à la portée de la main, et, s'il fait aujourd'hui de la critique, c'est parce qu'il est agréable d'éplucher un livre comme un fruit savoureux, et d'embarrasser les hommes par de spécieux paradoxes.

M. Lemaître a cessé d'écrire en vers, moins parce qu'il maniait mal un outil trop délicat que parce qu'il n'avait ni la force, ni le besoin de créer. Il était frappé de stérilité; nulle langue de feu n'était descendue sur sa tête, nul esprit impérieux ne l'agitait.

Ma langue balbutie, inégale à mes rêves, Et jamais leur beauté n'aura fleuri qu'en moi. Mon objet est trop haut pour mes forces trop brèves, Et le souffle me manque, et peut-être la foi.

Pourquoi, par plus d'effort, trahir plus d'impuissance? Mon poème m'écrase, à peine commencé, Puis mon rève est sans doute une réminiscence; D'autres ont déjà dit tout ce que j'ai pensé.

Il faut se borner; sans quoi, je montrerais encore, dans les *Médaillons*, le critique prenant peu à peu la place du poète, à mesure que l'inspiration s'affaiblit; je citerais des pièces entières comme *Molière* ou *Candide*, qui ne sont que des chroniques érudites, rimées on ne sait pourquoi.

Mais si nous reprochons à M. Jules Lemaître d'avoir fait des vers en prosateur, félicitons-le d'avoir fait de la critique en poète.

VALERE GILLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

ANNUNZIO, GABRIEL D'.	L'Embaumeur	
Vers.	Charles le Téméraire chez Louis XI 3	
Les Fruits, traduit par P. E	A la Vénus de Milo	
La Cigale, traduit par P. E	Marcus Aurelius Philosophus ,	
ANSEL, Franz.	Pétrone mourant	
Vers.	Tristesse à Bruges	
L'Eden entrevu	Combtes rendus	
Le Printemps mensonger		0 1
Les Douces larmes	CASTELAR, EMILIO	cc
Vision d'Avril	Edmond de Goncourt et Curtius	D:
Rèverie dans les dunes	CHASTAIN, L. A. DU	0.7
	Compte rendu	33
Comptes rendus 78, 191.	CLOSSON, ERNEST.	
ARDEN, PAUL.		45
Critique.	Kufferath et Fétis	37
Gog, de Catulle Mendès	Paradoxes wagnériens	
The state of the s	Le Jubilé de Saint-Saëns)2
Prose. La Ronde des petites désillusions	CROISSET, FRANCIS DE.	
The state of the s	Critique.	
Et son orgueil eut beau faire	Le Petit duc, (P. Hervieu)	58
206, 235, 263, 266, 284, 327, 363		60
그림 그리고 있다면 하는 사람들이 얼마나 하는 것 같은 생각이 되었다면 하는데 없었다.	L'Aphrodite de M. Pierre Louys	23
BACHA, Eugène.	Les Frères d'Election, de Jean Dornis 20)-1
Critique.	Lettre à Paul Arden	70
La Légende d'Ulenspiegel	Vers.	
Le Rythme	Soleil couchant)
Un Philosophe belge, Joseph Delbœuf 297	Nuit d'été	
Comptes rendus	Dernier regret	0.5
BARNABÉ.	Prière	
Li-Hung-Tchang, interviewé par la Jeune Belgique 220	Avril	
BUSSCHER, Lucien de.	La Mer qui chante	
Vers.	La Morte	
Un frais parfum	Impuissance	
Adieu à la forêt	Le Spleen de Pierrot	
Epitaphe de Lycoris	Désir	
Ecrit sur un livre	Hemione et Menalkas	
L'Absence	Poésie	
Invocation à Pan	Par ce beau soir d'automne	
CANTEL, ROBERT.	Dédicace	
Critique.	Rêverie	
W. Goethe, (A Mézières)	Petite paysanne 23 Le sommeil d'Erôs 23	
La question du vers français		
La théorie de l'Art pour l'Art		
La Question des Humanités et le P. Verest 139	La Frôleuse	
La Question des Humanités. (René Doumic) 150	Prière à la Muse	
Un Roman d'Amour, (Études balzaciennes) 169	Sonnet	
M. Emile Zola et le plagiat	Sur le toit	
M. René Doumic et la Critique 217	Dégoût	
M. René Doumic et le Théâtre contemporain 360	Portrait d'enfant	
Un nouveau romancier: M. Hugues Rebell 385	Des pas légers	
Les Impressions de théâtre de M. Jules Lemaitre 393	Veux-tu des chants d'amour?	
Comptes rendus 15, 37, 55, 55, 87, 87, 118, 151, 159,	Rimes féminines	
268, 284, 295, 333, 382, 383, 397	Conversion	
CARTUYVELS, Maurice.	Nocturne	
Critique.	Le Butin	
Gabriel D'Annunzio. Les Vierges aux Rochers 353	Le Boudoir	
Vers.	Sonnet d'Église	
Ulysse et Calypso 101	Le Pastel	31
L'Ile aux Sirènes	Rondel	
Pharaon amoureux	Comptes rendus, 7, 36, 52, 141, 236, 25	3

DELAPORTE, R. P.	La littérature napoléonienne
Lettre à M. Valère Gille	Une exécution au théâtre de la Maison d'Art , . 113
DELISLE, HENRI	Le Néo-Hellénisme
Vers.	Edmond Picard 161
Lied	De l'éclectisme ,
DELVILLE, JEAN.	Une nouvelle école
Critique.	Lettre au R. P. Delaporte
La renaissance esthétique 61	M. Pol Demade contre Sappho. ,
Art et Socialisme	L'Exposition du Sillon
Vers.	Emile Verhaeren
Le soir confidentiel , 307	M. Jules Lemaître, critique et poète
L'icône	Vers.
DELZIRE.	La Source
Au nom de la Forêt et du Parc; lettre au Roi 63	
DORNIS, JEAN.	
	Niobé
Un néo terrien, (H. Le Roux)	Pan
DOUMIC, RENÉ.	Victor Hugo
La vie intime des artistes et les indiscrétions de la	Edgar Poë
critique	Paul Verlaine
DURANT-GRÉVILLE, E.	Delacroix
La date de naissance de Rembrandt Van Rijn 311	Les Barbares
FAGUET, EMILE.	Les Thermopyles
L'Art pour l'Art	Platée
FRANCE, ANATOLE.	Vers sapphiques
Pour le latin	Vers antiques
GALÉAS.	Bacchanales
Le Bilan du Coq rouge	Les vendanges
Lui et les forces cosmiques	Le Vœu
Les grandes oscillations	Le Printemps
Un nouvel aède: M. Gielkens	L'Hiver
En Congolie	La Coupe
GILKIN, IWAN.	Sur l'eau
Critique.	Le lilas
Paul Verlaine	Le Miroir
M. René Doumic et les Jeunes	Le Bouddha
M. René Doumic et les Jeunes	
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social . 67 Arrière les Barbares! . 91 Feu Boileau . 131 Notre jeunesse . 137 Petites rectifications . 193 Ernest La Jeunesse . 273 Quelques tours de Babel . 300 Constatons . 320 La chanson populaire à l'Académie . 365 Une campagne anti-française . 369, 387 Le Milieu belge . 381 Vers . . Le Preneur de Rats . 137	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social . 67 Arrière les Barbares! . 91 Feu Boileau . 131 Notre jeunesse . 137 Petites rectifications . 193 Ernest La Jeunesse . 273 Quelques tours de Babel . 300 Constatons . 320 La chanson populaire à l'Académie . 365 Une campagne anti-française . 369, 387 Le Milieu belge . 381 Vers . . Le Preneur de Rats . 177 Ruine . 109	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social . 67 Arrière les Barbares! . 91 Feu Boileau . 131 Notre jeunesse . 137 Petites rectifications . 193 Ernest La Jeunesse . 273 Quelques tours de Babel . 300 Constatons . 320 La chanson populaire à l'Académie . 365 Une campagne anti-française . 369, 387 Le Milieu belge . 381 Vers . . Le Preneur de Rats . 177 Ruine . 109 Delicta majorum . 109 Confidence . 219	Alcime et Bacchylis
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social . 67 Arrière les Barbares! . 91 Feu Boileau . 131 Notre jeunesse . 137 Petites rectifications . 193 Ernest La Jeunesse . 273 Quelques tours de Babel . 300 Constatons . 320 La chanson populaire à l'Académie . 365 Une campagne anti-française . 369, 387 Le Milieu belge . 381 Vers . . Le Preneur de Rats . 177 Ruine . 109 Delicta majorum . 109 Confidence . 219 L'Inquisiteur . 226	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 381 Le Preneur de Rats 177 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 381 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 109 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Lise 293	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 109 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Lise 293 A Cérinthe 293	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 109 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Cdelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Lise 293 A Cérinthe 293 Aux Novateurs 294	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milleu belge 381 Vers 109 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Cérinthe 293 Aux Novateurs 294 A Cyrille 294	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 109 Delicta majorum de Rats 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Ca Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Cérinthe 293 A Cérinthe 293 Aux Novateurs 294 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 381 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Ca Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Cérinthe 293 A Cérinthe 293 Aux Novateurs 294 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325 Hermaphrodite 351	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Mileu belge 381 Vers 109 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne 227 La Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Cérinthe 293 Aux Novateurs 294 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 214, 221, 263, 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse 273 Quelques tours de Babel 300 Constatons 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge 381 Vers 381 Le Preneur de Rats 1 77 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Ca Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Cérinthe 293 A Cérinthe 293 Aux Novateurs 294 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325 Hermaphrodite 351	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 211, 221, 26), 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Art social 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse. 273 Quelques tours de Babel. 300 Constatons. 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge. 381 Vers. 109 Le Preneur de Rats. 107 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence. 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Odelette païenne. 227 La Glycine 51 A Marion 293 A Calixte 293 A Cérinthe 293 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325 Hermaphrodite 351 Comptes rendus 151, 172, 179	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 211, 221, 26), 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse. 273 Quelques tours de Babel. 300 Constatons. 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge. 381 Vers. 109 Le Preneur de Rats. 1 17 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence. 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Ca Glycine 251 A Marion 293 A Calixte 293 A Cerinthe 293 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325 Hermaphrodite 351 Comptes rendus 151, 172, 179 GILLE, Valère Critique	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 211, 221, 26), 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point Ləs villes tentaculaires. (Em. Verhaeren) La Bonne Hélène. (J. Lemaître) La Bonne Hélène. (J. Lemaître) A propos de l'affaire Broerman Molière et M. Georges Rodenbach M. Zola et Rome Leconte de Lisle Le Journal des Goncourt Edmond de Goncourt Edmond de Goncourt Edmond de Goncourt Lettre à M. Albert Arnay Lettre à M. Albert Arnay Lettre à M. Pol de Mont Aglavaine et Sélysette (M. Maeterlinck) Aglavaine et Sélysette (M. Maeterlinck) Les Poésies de M. Anatole France Une clinique artistique Sasa L'Apothéose de Sarah Bernhardt Vers. Le seul honneur. Compte rendu GOFFIN, Arnold. Critique. Le Solitaire Zola. Le Réveil de l'Ame La Renaissance. Frate Angelico Prose.
M. René Doumic et les Jeunes. 33 L'Artsocial 67 Arrière les Barbares! 91 Feu Boileau 131 Notre jeunesse 137 Petites rectifications 193 Ernest La Jeunesse. 273 Quelques tours de Babel. 300 Constatons. 320 La chanson populaire à l'Académie 365 Une campagne anti-française 369, 387 Le Milieu belge. 381 Vers. 109 Le Preneur de Rats. 1 17 Ruine 109 Delicta majorum 109 Confidence. 219 L'Inquisiteur 226 Ganymède 227 Ca Glycine 51 A Marion 293 A Calixte 293 A Czinthe 293 A Cyrille 294 La Rose des dunes 325 Hermaphrodite 351 Comptes rendus 151, 172, 179 GILLE, VALÈRE Critique	Alcime et Bacchylis Comptes rendus. 6, 35, 141, 199, 213, 211, 221, 26), 295, 395 GIRAUD, Albert. Critique. Remise au point Les villes tentaculaires. (Em. Verhaeren) La Bonne Hélène. (J. Lemaitre) L'Art et la Mode A propos de l'affaire Broerman Molière et M. Georges Rodenbach M. Zola et Rome Leconte de Lisle Le Journal des Goncourt Edmond de Goncourt Edmond de Goncourt Lettre à M. Albert Arnay Lettre à M. Albert Arnay Lettre à M. Pol de Mont. Aglavaine et Sélysette (M. Maeterlinck). Aglavaine et Sélysette (M. Maeterlinck). Les Poésies de M. Anatole France J'Apothéose de Sarah Bernhardt. Vers. Le seul honneur Compte rendu GOFFIN, Arnold. Critique. Le Solitaire Zola. Le Réveil de l'Ame La Renaissance. Frate Angelico

A la triatez

La Belle au Bois dormant	Vers
Compte rendu	Id
GRAVEZ, HENRY.	Prose
Vers.	Fragment
Peau d'Espagne	Comptes rendus
GUILLON ADRIEN.	PHILOMÈTRE
Prose	Les joyeusetés de la critique 9
Le Triptyque de Memlinc 106	DHAMEREII
HERVÉ.	Vers
Le prix de Rome pour la gravure,	Sabbat
JANSSENS, René.	ROMAN, Julien.
Critique	Vers
La question des Salons	Sonnet
Salons	Vaine révolte
L'Art idéaliste	Holocauste
Le Centenaire de Madou	SAINTE-MARTORELLI, Antonio.
L'Exposition Degreef	
L'Exposition Portaels	Lettre d'Italie
A l'Ecole Saint-Luc	SEVERIN, FERNAND.
	Vers
Au Cercle artistique (Baertsoen)	Portrait
Compte rendu	Nocturne
J. D. M.	Plain-Faijs
Le concert gréco-romain au Conservatoire 174	Naguère
JEUNE BELGIQUE	SILVESTRE ARMAND.
A nos lecteurs	Le vers libre
Le banquet Verhaeren	Le faux vers-libre
Les salons officiels, Referendum artistique 33, 94	La Jeune Belgique
Francis Nautet 69	SMILE, I.
KERFYSER, E.	De l'humilité chez le peintre français grisonnant 119
Les Revues	STEVENS, GUSTAVE-MAX.
LA CROIX-AUX-BŒUFS.	Critique
Autour d'un ruban	Lettre à M. Jean Delville
Une Prophétie	Salons
L. D.G.	Pour l'Art ,
Correspondance de Belgique (Revue britannique) 310	A la Toison d'Or
LECTOR.	Au Sénat
Gabriel d'Annunzio	La Libre Esthétique 60
	Exposition O. Coppens, L. Dardenne et Ch. Samuel.
LEFÈVRE, Maurice	A la Maison d'Art
Vers	Chez Fernand Khnoppf
Ave	A la Société des Beaux-Arts
LEKIME, Nelson.	
Musique. 21, 45, 71, 95, 119, 127, 142, 160, 174, 318, 334,	
343, 358, 375 389, 399	Faits d'hiver
Compte rendu	Les Aquarellistes
MAI.	TOLSTOI, Léon
L'Exposition Léonard Schaeken	Les Symbolistes et les décadents
	VERLANT, ERNEST.
MANNEKEPIS.	Les paradoxes psychologiques de M. Max Nordau 49
D'Anderlecht à Uccle	VIANE, Charles,
MOELLER, ABBÉ	Vers
Lettre à M. Iwan Gilkin	Chanson d'autrefois
MOISOUL	Les Troupeaux
Le Salon de Dinant	Noëls
	WYZEVA, TH. DE
ORBAN, Victor.	La sensibilité météorique
Vers	X.
Akhabah	Carnaval à Athènes
Pécheurs d'Islande	Les feuilletons de Th. Gautier
La mosquée bleue	A Bayreuth
Comptes rendus	Z.
P.	Un article du Temps
La Mouche du Coche	La troisième génération 206
Les concours artistiques	En voilà des poux!
PASCHAL, Léon.	Mort de William Morris
Critique	M. Jaurès et l'Esthétique socialiste
Cœurs meurtris (A. Theuriet)	2.27 valites et l'Estitetique socialiste (, , , , , , , , , , ,)
Une idylle tragique (P. Bourget) 305	
Les tendances idéalistes du roman contemporain . 315, 326	
Vers	
A la tristesse	
110	

MUSIQUE.
Voir: MM. Lekime et J. D. M.
SALONS ET EXPOSITIONS.
Voir: MM. Janssens, Stevens, Mai, Moisoul, P. et Smile.
THÉATRES.
79, 118, 142, 254, 269, 296, 319, 357.
MEMENTO.
8, 16, 23, 31, 40, 47, 56, 63, 72, 80, 87, 95, 112, 120, 127, 136,

- 143, 151, 160, 168, 174, 183, 192, 200, 207, 215, 223, 232, 239, 247, 255, 264, 271, 279, 286, 304, 312, 319, 328, 334, 344, 359, 365, 376, 384, 390, 400.

BIBLIOGRAPHIE.

16, 24, 32, 40, 48, 56, 64, 72, 80, 83, 96, 112, 120, 128, 144, 152, 160, 168, 176, 192, 200, 208, 216, 224, 232, 240, 248, 256, 264, 272, 280, 288, 304, 312, 320, 328, 336, 344, 352, 360, 368, 376,

TABLE DES OUVRAGES ANALYSÉS

384, 392, 400.

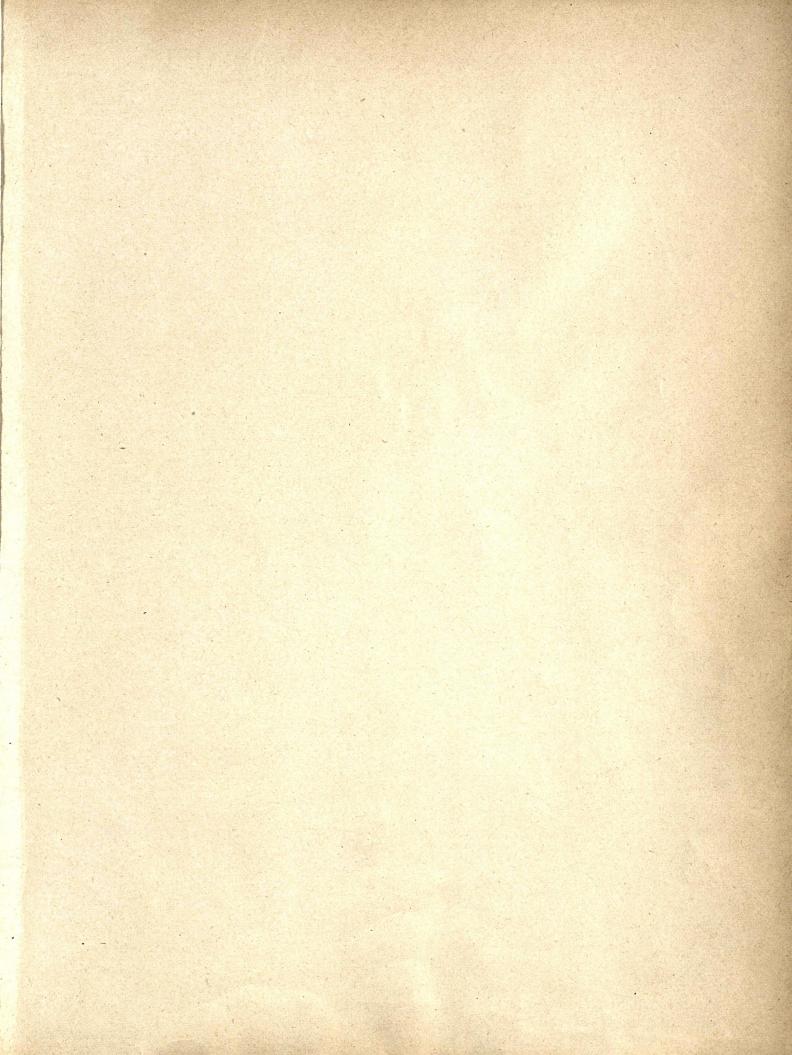
CLASSÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

Nota. — Le nom ou les initiales qui suivent le titre de chaque ouvrage désignent l'auteur du compte-rendu.

الما المال

A		Essais sur le théâtre contemporain, par R. Cantel	360
ADAM, PAUL. — Les cœurs nouveaux par P. Arden	205	DUMUR, Louis. — Pauline ou la liberté de l'amour,	
, A	31	par P. Arden	363
ANNUNZIO, GABRIEL D'. — Le Triomphe de la Mort,		E	
	38		
Les Vierges aux Rochers, par M. Cartuyvels	353	ESPARBÈS, Georges d'. — La Guerre en Dentelles,	
	268	par P. Arden	191
В		\mathbf{F}	
BARRAL, Georges. — L'épopée de Waterloo, par		FIORENTINO, MARCEL. — Premières poésies, par V.	
	141	Gille	199
Messages et Discours politiques de Napoléon Ier, par		FLERS, ROBERT DE Vers l'Orient, par V. Orban	52
	260	FORT, PAUL. — Ballades, par V. Gille	221
BERTHOU, Yves. — Les fontaines miraculeuses, par		FRANCE, ANATOLE. — Poésies, par A. Giraud	377
	260	FUSTER, CHARLES. — Du fond de l'âme par V. G	295
BONNENFANT, HECTOR. — Larmes et Sourires, par		G	
	308		
BOSCHOT, ADOLPHE. — Pierre Rovert, par F. Ansel . 1	191	GAUD, Auguste. — Rimes à ma payse, par F. de	
BOURGET, PAUL. — Une idylle tragique, par L.	5	Croisset	7
Paschal	30	GRASSET. — Le médecin de l'amour au temps de Mari-	
BOURRIENNE, abbé V. — Malherbe, par L. Paschal.	93	caux, par R. C	151
C		GRAVE, Jean. — La grande famille, par P. Arden	284
CARTUYVELS, MAURICE. — Gabriel d'Annunzio, par		GREYSON, EMILE. — Sous les brumes et les clartés des	
	382	Flandres, par Arn. G	22
	72	GRUYER, F. A. — La peinture à Chantilly, par N	23
	309	GODINS DE SOUHESMES, G. DES. — Turcs et Levan-	
CHOMÉ. Maurice. — Cours de diction, par L. A.du		tins, par V. Orban	236
	332	GOSSART, ERNEST. — Charles-Quint et Philippe II,	201
	263	par R. Cantel	284
	254	Elisabeth d'Angleterre et ses prétendants, par R.	002
D		Cantel	397
DAUDET, Léon. — Le Voyage de Shakespeare, par		M. Cartuyvels	7
	29	H	
DELATTRE, Louis. — Une rose à la bouche, par A.		п	
	11	HARLEZ, C. DE. — Poésies hongroises, par Yvel	22
DESBORDES-VALMORE, Mme MARCELINE. — Corres-		HECQ, G. & PARIS, L. — La poétique française au	
pondance intime publiée par Benjamin Rivière, par		Moyen-Age, par L. Paschal	131
Ernest Closson	.33	HENNEBICO, José. — Le Prince des lettres françaises,	
DORNIS, JEAN. — Les Frères d'élection, par F. de		Villiers de l'Isle Adam, par V. Gille	214
Croisset	204	HERVIEU, PAUL. — Le petit duc, par F. de Croisset.	58
	33	HEUZEY, J. PH. — Les actes de Diotime, par V. Gille.	221
	217	HOMERE - l'Iliade par Em Boisacq	21

IBELS, André. — Les cités futures, par F. de C J	52	PFINDER, A. — L'eau du soir, par R. Cantel PICARD, EDMOND. — Le Sermon sur la Montagne et le	87
JARRY, Alfred. — Ubu-Roi, par P. Arden JONCIÈRES, Léonce de — L'âme du Sphinx, par V.	235	PILON, EDMOND. — Les Poèmes de mes Soirs, par	151
Gille	213	Franz Ansel	78 395
JOSZ, V. et DUMUR, L. — Rembrandt, par Iwan Gilkin	179	PUGLISI, Pico. — Le Tasse dans la Critique française,	0-0
JULLIEN, ADOLPHE. — Musique, par Ernest Closson.	30	par E. B	252
KHNOPPF, FERNAND. — Conférence au « Sillon », par		RAHLENBECK, Gustave. — L'émerveillée, par E. B.	141
R. Cantel	333	RAMBOSSON, YVANHOE. — Le Verger doré, par M. C.	36
KLOSS. — Vingt années de Bayreuth (1876-1896), par E. Closson.	250	REBELL, Hugues. — La Nichina, par R. Cantel RENARD, Jules. — Histoires naturelles, par P. Ar-	385
KURTH, Godefroid. — Clovis, par Eugène Bacha	28	den	235
L		RICHEPIN, JEAN. — Les grandes amoureuses, par P. Arden	84
LAFENESTRE, GEORGES. — La Fontaine, par J. D. LAHOR, JEAN. — Les quatrains d'Al-Ghazali, par	22		214
V. Gille	199	RITTER, WILLIAM. — Arnold Böcklin, par Valère	6
LA JEUNESSE, Ernest. — Les Nuits, les Ennuis et		Gille	87
les Ames de nos plus notoires contemporains, par I. Gilkin	273	ROD. EDOUARD, Dernier Refuge, par J. de Melliez	86
LAVACHERY, Alfred Dinah Didière, par Paul		,	206 266
Arden	39		397
Cantel	55	s	
LEDENT, RICHARD. — Les Entraves, par P. Arden LEFRANC, ABEL. — Les dernières poésies de Margue-	327	SCHOLL, Aurélien. — Tableaux vivants, par R C.	55
rite de Navarre	197	SILVESTRE, ARMAND. — Conference au Cercle Artistique, par R. Cantel	383
LEMAITRE, Jules. — Les Contemporains, (6° série)	0~	SPOELBERGH DE LOVENJOUL, Vte DE. — Un	
par R. Cantel	37 43	roman d'amour (Etudes balzaciennes), par R. Cantel. STAPPFER, PAUL. — Montaigne, sa famille et ses	169
Impressions de théâtre, (9e série) par R. Cantel	393	amis, par L. Paschal	77
Poésies, par V. Gille	401	**************************************	173 172
R. Cantel	159	TÉNIB, CHARLES. — Les Amours errantes, par F. de	112
LOISE, FERDINAND. — Histoire de la Poésie mise en rapport avec la civilisation en Italie, par R. Cantel	118		253
LOUYS, PIERRE. — Aphrodite, par F. de Croisset	123	THEURIET, André. — Cœurs meurtris, par L: Paschal THEYS, ABBÉ. — La métrique de Victor Hugo, par E.	298
M		Bacha	209
MAETERLINCK, MAURICE. — Aglavaine et Sélysette, par A Giraud	337	Croisset	36
MAGRE, MAURICE. — Le retour, par P. Arden	235	0 /1	379
MAHUTTE, FRANZ. — Sans horizon, par P. Arden	171	v	
MAILLART, JEHAN. — Contes chimériques, par F. de Croisset.	141	VACHON, MARIUS. — Puvis de Chavannes, par E.	20
MARGUERITTE, PAUL. — L'Essor, par L. Paschal.	332	Bacha	70
MAUBEL, HENRY. — Préface à la Musique de Piano de Schumann, par E. C.	192	par R. Cantel	139
MAUPASSANT, GUY DE. — La Petite Roque, par		VERHAEREN, EMILE. — Les villes tentaculaires, par A. Giraud	27
Paul Arden MENDES, CATULLE, Gog, par P. Arden	182 177	VERLAINE, PAUL. — Invectives, par A. Giraud	257
MÉZIÈRES, A. — W. Goethe, Les œuvres expliquées	1.1		182
par la vie, par R. Cantel	25	W	204
N	199		295
NÈVE, Joseph La Restauration des Monuments		Cosmopolis, par R. C	15
d'art ancien, par Jss	70	Almanach des Poètes pour 1896, par V. G	35
E. Verlant.	49		236
0		Z	
O'MON ROY, RICHARD. — Quand j'étais capitaine, par	158	ZOLA, EMILE. — Rome, par A. Giraud 145,	153



En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures
Croco (fils). — L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches
Dallemagne (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Dégénérés et déséquilibrés. Fort volume in-8° de 650 pages
Divisions de l'ouvrage. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience; — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibrement. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide, — XVII. Dégénérescence et criminalité.
D'Hondt. — Venise. L'art de la verrerie. Son his- toire, ses anecdotes et sa fabrication. 1891. In-8°, 72 pages
HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — La Structure du corps humain et l'Evolution. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
Heger (Paul). — La disponibilité d'énergie. 1893. In-8°
LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285). 1889. In-8°, 138 pages 2 50
MASSART. — La biologie de la végétation sur le litto- ral belge. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques
Moulin (O.). — Travail et Capital. 1892. In-80. o 50
PETITHAN. — La dégénérescence de la race belge, ses sauses et ses remèdes. 1889. In-80, 131 pages 1 00
PELSENEER (Paul). — Introduction à l'étude des mollusques. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
Solvay (E.). — Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale. 1894. In-8°,

Warnots (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-80 de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise.

6 00

Quel est l'homme politique, l'écr vain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche
de Deneure de Beatmont
pour son ouvrage l'Affiche Belge.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène Demolder.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Pouvre (hiver); Marché aux Fleurs; Œuts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Nº 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

Nº 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

Nº 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort ; 35 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX: 3.50 francs

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8º: 3 FRANCS

· I. FIORETTI

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

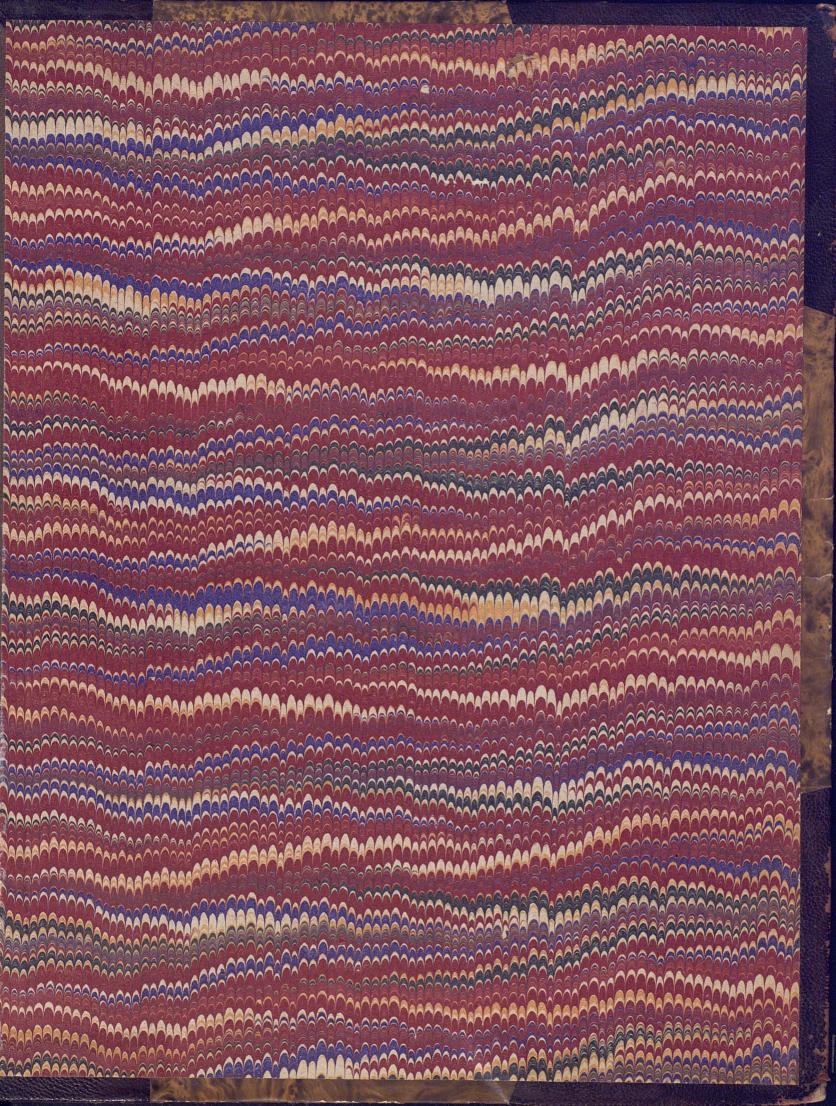
RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de-notes par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX: I franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.



6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.